John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
ADAMS
145.9

BIBLIOTHEQUE
AMUSANTE.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

AGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

TOME QUATRIEME.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

ADAMS 175.9
v.4

MÉMOIRES
DU CHEVALIER
DE RAVANNE,
PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,
ET MOUSQUETAIRE.

LE mois que Ferdinande m'avoit accordé expira ſi vite, qu'il me parut moins qu'un jour. Elle attendit la fin de ce terme, ſans marquer aucune impatience. J'eſpérois qu'elle n'y penſeroit plus; mais elle fut auſſi exacte à me ſom-

mer de ma parole, qu'elle avoit été complaiſante à me donner la ſienne. Je ne lui fis point d'inſtances pour obliger de reculer ſon départ. Elles auroient non-ſeulement été fort inutiles ; mais j'aurois pu la chagriner, en lui faiſant cette eſpece de violence. Je l'aimois trop pour m'oppoſer à ſes deſirs, ſur-tout dans cette conjonćture. Je ne me le ſerois jamais pardonné, ſi je l'avois expoſée à quelque ſiniſtre événement.

Mon beau-frere lui offrit ſa compagnie, qu'elle accepta. Elle reprit les habits de ſon ſexe, & emporta néanmoins tout ſon équipage de Cavalier. Il me ſervira quelquefois, dit-elle, à la chaſſe & à d'autres parties de plaiſir. Quelque peine que j'euſſe toujours eue à m'en voir éloigné, je n'en reſſentis jamais de ſi vive qu'à cette derniere ſéparation. Il ſembloit que j'euſſe un preſſentiment que je ne la reverrois de ma vie. Mon cœur palpita avec tant de violence, que le ſang m'en coula par les narines. Je n'en tirai

pas un bon augure, quoique je n'eusse pas la foiblesse de déférer à ces sortes de signes. La tristesse de ma sœur fut partagée entre son mari & sa cousine. Elle les aimoit l'un & l'autre très-tendrement. Je l'amenai à la promenade toute l'après-midi du départ de notre chere compagnie, pour tâcher de dissiper ses ennuis. Mais au lieu d'y réussir, mes discours & les siens, nos regrets & nos plaintes, ne firent que nous plonger dans une noire mélancolie. Je lui fis compagnie les trois premiers jours, & nous commençâmes dès-lors à nous accoutumer à l'absence de Ferdinande.

Cependant, pour ne pas négliger mes intérêts, je repris le train du Palais Royal. Je priai la Maîtresse du logis de permettre que sa fille fît compagnie à ma sœur le plus assidûment qu'il seroit possible. Elles avoient lié ensemble une amitié fort étroite; & cette Demoiselle lui en donna des preuves, en ne la quittant pas même la nuit. Elle couchoit

avec elle, & mangeoit avec nous; ce qui me mit l'eſprit aſſez en repos.

A mon entrée dans la ſalle du Prince, j'y trouvai un plus grand nombre de Courtiſans que j'y euſſe jamais remarqué. Son Alteſſe n'y étoit point, & j'appris qu'il étoit allé au Conſeil, pour nommer aux Bénéfices Royaux. Il y en avoit beaucoup à remplir. Aucune nomination n'avoit été faite depuis la mort du Roi. Le Prince avoit toujours différé de la faire, par un principe de la plus fine politique. Tout le monde ſait qu'il avoit d'abord penché pour le parti de ceux qui avoient appellé de la Conſtitution du Pape Clément XI. Les intérêts de ſa maiſon l'ayant fait en quelque façon changer de ſyſtême, il favoriſa les Conſtitutionnaires. De-là le mariage d'une des Princeſſes ſes filles avec l'Infant d'Eſpagne Dom Louis, en faveur duquel Philippe V. ſon pere abdiqua ſa couronne. La ſeconde Princeſſe fut deſtinée au ſecond Infant, & envoyée à cet

ffet en Eſpagne. Et la troiſieme fut ac-
ordée au Duc de Modene. Tels fu-
ent les fruits du zele du Pape, & de la
ocilité du Duc d'Orléans.

Il revint du Conſeil à une heure après-
midi, paroiſſant même fort échauffé &
l'un air très-enjoué. Il s'arrêta au milieu
le ſa Cour, qui l'attendoit; & ſans don-
ner le tems de ſouhaiter d'apprendre d'où
l venoit : » Je ſors, dit-il, du Conſeil,
» où j'ai enfin nommé aux Bénéfices. On
» dit que les Appellans me regardent
» comme leur adverſaire; ils ſe trom-
» pent. Je viens, ajouta-t-il, de leur
» donner des preuves que je ſuis de leur
» parti. Ils n'ont certainement pas rai-
» ſon de ſe plaindre de moi; car dans
» la diſtribution que je viens de faire des
» Bénéfices Royaux, J'AI TOUT DONNÉ
» A LA GRACE, ET RIEN AU MÉRITE ».
A peine eut-il dit cela qu'il entra das ſon
appartement.

La ſalle retentit de mille éclats de rire.
Les uns applaudiſſoient à une ſaillie ſi

délicate & ſi fine, d'autres en enrageoient; chacun, en un mot, en penſoit ſelon qu'il étoit affecté; car il n'y avoit ni petit ni grand à la Cour & à la Ville qui n'eût pris parti dans cette affaire; je n'en exclus pas même les ſervantes, qui ſe rencontrant aux halles & aux boucheries, ſe demandoient : *Qui vive de Molina ou de Queſnel*; & ſe décoëffoient, ſe gourmoient à coups de poings, & ſe pochoient ſouvent les yeux. La poſtérité aura de la peine à croire toutes les ſcenes comiques & tragiques qui ſe ſont paſſées à ce ſujet. Nos deſcendans en jugeront ſans doute, comme nous penſons du ſchiſme que fit naître parmi les Cordeliers de France la queſtion ſur leur capuchon; ſavoir, s'il devoit être rond ou long. Perſonne n'en ignore les funeſtes ſuites.

Comme j'avois vu le Prince de belle humeur, je voulus tâcher d'en profiter, pour procurer à mon beau-frere un poſte qui lui convenoit fort. Je ne penſois pas

ı demander pour moi, la poire que je orgnois n'étoit point encore mûre. J'at- endis le moment qu'on devoit lui servir on chocolat, qui lui tenoit ordinaire- nent lieu de dîné. Il étoit déja tard; il ne me fallut pas attendre long-tems; les gens de l'Office passerent, précédés d'un Page, mon ancien camarade, que je priai de m'annoncer. Il le fit, & je fus introduit dans l'appartement, où je fus spectateur du dîné frugal du Prince.

Il me demanda *si je n'avois point de parent dans l'Eglise*. Je lui répondis que je n'en connoissois point; que je doutois même qu'il y en eût jamais eu, & que je me flattois d'être le plus dévot de ma race. » Il rit de bon cœur, & me dit qu'il » ne croyoit pas que mon nom grossît le » calendrier ecclésiastique ». Lui ayant répondu que j'aimerois mieux qu'il grossît la liste des Emplois dans les Places, il me dit obligeamment *qu'il ne m'oublieroit pas quand il seroit tems*.

N'étant interrompu de personne, je

lui repréſentai que mon beau-frere, qui étoit bon Gentil-homme, & qui avoit ſervi avec honneur dans la derniere guerre d'Eſpagne, n'étoit pas fort bien partagé du côté de la fortune : & l'ayant prié d'allonger ſon pain pour que ma ſœur n'en manquât point, il me demanda » ſi elle étoit jolie, elle l'a été, » lui dis-je, Monſeigneur ; mais ne l'é» tant plus, le pain pourroit bien lui » manquer. Va, reprit-il, tu es un gro» teſque corps. Sais-tu, reprit-il, quel» que place vacante » ? Je lui repartis que je connoiſſois trois poſtes à remplir, deux de Maréchal de France, & la Majorité d'Arras. Je ſuis modeſte, Monſeigneur, repris-je, je ne demande que le dernier, qui mettroit mon beau-frere dans un état paſſable. *Pardieu*, dit-il, *je te jure qu'il l'aura.* Je remerciai Son Alteſſe Royale, & lui baiſant la main, il ſentit que je la mouillois de mes larmes. *Tu pleures donc de joie ?* me dit-il. Non, lui répondis-je, Monſeigneur,

ais mes yeux ſont ſi noirs, que j'en ai
ché le robinet, croyant qu'il en ſorti-
it de l'encre pour écrire le Brevet. » Je
t'entens, répliqua-t-il, va-t-en de ma
part au Bureau de la Guerre, fais
écrire le Brevet, apporte-le moi ſur
le champ, & je le ſignerai ». Pardon,
Ionſeigneur, lui dis-je, en prenant
ongé, ma foi il eſt bien dur de voir
: lievre entre les mains d'un autre,
uand on l'a ſoi-même déniché du buiſ-
on. Il ſe mit à rire, & je ne fis qu'un
aut du Palais Royal au Bureau.

Je le trouvai encore ouvert; mais les
Commis ſe diſpoſoient à s'en aller dîner.
'en priai un de ſi bonne grace de me
lépêcher, qu'il ſe mit en train d'écrire.
De quoi s'agit-il? me demanda-t-il *De
'a Majorité d'Arras*, lui dis-je. D'Arras,
:eprit-il, en rêvant. Oui, oui, d'Arras,
:épétai-je. Il ne répliqua point; mais
ayant feuilleté ſon regiſtre, il me dit
que je me trompois, parce que ce poſte
étoit promis, & qu'il en devoit expé-

dier le Brevet dès le ſoir même. Voyan bien qu'il falloit quelque choſe de plu éloquent que ma langue, je tirai di louis de ma poche, que je lui mis dan la main. Il les lorgna, & ſe mit à écrire Je pris le Brevet, ſans me donner l tems de le remercier; je crois qu'il s'e ſoucioit très-peu; & je courus d'un haleine à l'appartement du Prince, qu je trouvai encore ſeul. Il lut le Brevet avec plus de tranquillité que je n'e avois à le lui voir lire, de peur qu'i ne ſe ſouvînt d'avoir promis le poſte Heureuſement il n'y penſa pas. Il l ſigna, & ma tendre impatience me fi voler auprès de ma ſœur, à qui j donnai le Brevet pour en faire préſen à ſon mari à ſon arrivée.

Il revint deux jours après, chargé de toutes parts de mille embraſſades pou ma ſœur & pour moi. La lettre qu'il m'apporta de Ferdinande me fit pour le moins autant de plaiſir, que le Brevet de Major lui cauſa de joie. Sa femme

lui donna en l'embraſſant. Voilà, lui :-elle, l'effet de mes deſirs, & le fruit s ſoins de mon frere; Dieu nous faſſe grace d'en jouir long-tems en joie & ı ſanté. Il le lut, & ſe jettant enſuite mon cou; je vous ſerai donc ſans ſſe redevable, me dit-il, mon cher tendre frere? Heureux mille fois! je trouvois l'occaſion de m'acquitter. : répondis à ce ſentiment de recon- ɔiſſance d'une maniere à finir les com- imens, & je le priai de me donner :s nouvelles de Ferdinande. Comment porte-t-elle? lui dis-je. Eſt-elle con- :nte? A-t-elle repris ſa belle humeur ı reſpirant l'air natal? Je lui fis à la ɔis vingt queſtions de cette nature. Il ıe répondit qu'elle étoit dans ſon élé- ıent, & qu'il ne falloit que la voir pour ı juger. Le jour que nous devions ar- iver au logis, elle voulut à toute force : mettre en Cavalier pour ſurprendre oute la famille. Elle y réuſſit, & pen- ant plus d'une heure elle fut inconnue

à tout le monde. Perſonne ne la co
nut, même à la voix. Je ne ſai ſi el
ſe contrefaiſoit, ou ſi la voix lui avc
inſenſiblement changé à Paris, ſans qı
nous l'euſſions remarqué.

Vous ſentez bien qu'elle ne put
déguiſer plus long-tems, elle voul
éprouver la tendreſſe de ceux dont el
avoit reçu mille politeſſes, en quali
de Cavalier étranger que j'amenois av
moi. On la trouva parfaitement bie
Je n'en fus point ſurpris, puiſqu'el
s'étoit exercée avec nous pendant que
ques années. Il ne manquoit que voı
pour rendre la joie complette, & poı
rendre parfaite la ſatisfaction de toui
la famille.

Mon beau-frere ne paſſa que deux jou
à Paris. Il en partit le troiſieme poı
Arras, après avoir remercié le Princ
& pris ſes ordres. Il s'en fut prendr
poſſeſſion de ſon poſte, pour reven
dans la quinzaine prendre ma ſœur, &
ſe fournir en même tems de bien de
choſ

choſes néceſſaires au ménage, qu'on trouve plus aiſément à Paris qu'en Province.

Je me trouvai ſeul à Paris après leur départ. Je quittai les deux appartemens que nous avions occupés, & je fus prendre poſſeſſion de celui que M. de Canillac m'avoit deſtiné à l'Hôtel. J'eus beaucoup de peine à m'accoutumer à la privation de l'aimable compagnie que j'avois perdue; rien au monde ne me parut plus étrange; c'étoit la premiere fois de ma vie que je me trouvois ſeul. La Trompe me divertiſſoit néanmoins de tems en tems par ſa naïveté. Je puis dire que c'étoit un valet ſans prix. Je ne m'en ſerois jamais défait, ſi j'euſſe pu avancer ſa fortune; mais ne la regardant que dans un lointain, je préferai ſon avantage à mes propres intérêts. Le Lieutenant Colonel au Régiment de Piémont m'ayant dit qu'il cherchoit un valet-de-chambre qui pût le ſervir à toute main, je lui offris la

Trompe; & ſur le caractere que je lui en fis, il s'empreſſa de l'avoir, & je le lui accordai.

Je ne ſai par quel preſſentiment j'avois une envie démeſurée de quitter Paris, il m'étoit devenu inſupportable. Eh! plût au Ciel, euſſai-je ſuivi les mouvemens de la nature! Si je m'étois retiré comme je faillis à le faire, je ne regrettois pas la prétendue fortune que j'attendois du Prince; la poſſeſſion de Ferdinande étoit capable de m'indemniſer de tout ce que je pouvois attendre de mieux, au lieu que je perdis & mon adorable Maîtreſſe, & la faveur du Prince, avec toutes mes eſpérances. Ciel! que ne m'inſpirois-tu avec plus de clarté! Mais j'ai dans l'idée que tu n'as pas manqué dans cette occaſion, & que j'ai manqué moi-même d'intelligence ou de docilité.

Quelques mois après le départ de ma ſœur & de mon beau-frere, dont la triſte ſéparation acheva de me plonger dans la mélancolie ou l'éloignement de

Ferdinande m'avoit jetté, je me trouvai dans un cercle au Café de Procope avec deux aimables Cavaliers, qui voyant entrer le Comte de Bre..... Mousquetaire dans la premiere Compagnie, me dirent que ce jeune Seigneur soutenoit bien mal son nom & sa naissance. Je ne le connoissois pas même de vue, car je ne me rappelois pas sa figure. Continuant à parler de lui, ils me dirent qu'ils avoient été témoins de la vive insulte qu'il avoit faite dans la rue Saint-Sauveur à une jeune Dame très-modeste, à qui un fort joli Cavalier, qui avoit l'air d'être nouvellement arrivé de Province, donnoit très-poliment le bras.

A ce récit, le sang me bouilloit dans les veines. Je le regardai & le reconnus au portrait que m'en avoit fait ma chere Ferdinande. Comme je me disposois à lui aller parler, je le perdis de vue. J'eus beau chercher des yeux dans tous les coins du Café, je ne le vis plus. Mais ma vengeance pour être différée n'en

étoit pas moins vive, & je pris dès ce moment la résolution de la satisfaire. Je revins plus de dix jours de suite au même Café, sans pouvoir le rencontrer. Comme le tems passe l'éponge sur toutes choses, je ne pensois plus à lui.

Mais un matin que je sortois d'un gros Pharaon, qui s'étoit fait toute la nuit chez la Maréchale d'Etrées, & où j'avois perdu tout mon argent, à dix louis près, je rencontrai mon homme. Autant piqué de ma perte que de l'insulte faite à ma sœur, je lui dis à l'oreille que j'avois quelque chose de conséquence à lui dire dans le parvis de l'Eglise des Grands Augustins. Après lui avoir demandé s'il n'étoit pas le Comte de Bre....., il me dit que c'étoit lui-même. Hé bien, lui dis-je, il y a longtems que je te cherche pour tirer raison de la brutalité avec laquelle tu traitas, il y a déja quelque tems, ma sœur & un de mes proches qui lui donnoit le bras. Tu es Mousquetaire; je le suis aussi;

allons-nous-en de ce pas derriere l'enclos des Chartreux, où je prétends, ſi je puis, laver cette inſulte dans ton ſang; je doute fort que celui de tes illuſtres ancêtres coule dans tes veines.

Se ſentant piqué au vif, comme il eſt aiſé de le penſer, il me répondit qu'il me feroit voir qu'il ne dégénéroit pas de la valeur de ſes ayeux. Bien te vaudra, lui répliquai-je, & il s'en alla au rendez-vous par la Porte Saint-Jacques, & je m'y rendis par celle de Saint-Michel. Y arrivant preſque en même tems, nous convînmes de prendre haleine pendant quelques momens. C'eſt aſſez me dit-il de ſon ton brutal; pourquoi différer à ſatisfaire ta vengeance? Tu as raiſon, lui dis-je, car je ſuis impatient d'en goûter le plaiſir.

Nous mîmes à l'inſtant juſtaucorps bas, & nous étant mis en poſture, nous nous tâtâmes aſſez long-tems. Ne nous connoiſſant ni l'un ni l'autre, il étoit naturel que nous examinaſſions un peu

nos attitudes. Cet examen fut cauſe de ſa perte. Je remarquai en lui faiſant une feinte que je ne fournis point, qu'il s'étoit découvert le côté qu'il me préſentoit. Je ne jouai pas d'abord tout mon jeu; je m'amuſai à lui parer ſa ferraillerie, & ayant mis bruſquement mon coup en œuvre, je le renverſai ſur la pouſſiere. Je m'approchai pour voir s'il avoit quelque ſigne de vie, mais il étoit roide mort.

Je pris auſſi-tôt mon parti; car j'avois à faire aux plus puiſſans de la Cour. J'aurois eu tort de me flatter de n'être pas découvert; deux Soldats aux Gardes avoient été ſpectateurs de notre combat. Mes premiers pas me conduiſirent au Palais Royal. J'y trouvai heureuſement Ariague, que je cherchois. Je le priai de ſi bonne grace de m'avancer le quartier de ma penſion, qu'il ne fit pas difficulté de me compter mon argent, quoiqu'il ne me fût pas dû plus d'un mois. Sortant de chez lui, j'allai à l'Hôtel;

je mis une partie de mes hardes dans un porte-manteau, & ayant pris un fiacre, je me fis mener jusqu'à Nanteuil, où j'attendis le carosse de Sedan, qui devoit y être le lendemain à la dînée. Je pris cette route pour en imposer aux espions, qui pouvoient croire que j'irois chez mon pere, où il n'étoit pas sûr pour moi de paroître. Les parens du Gentilhomme, qui méditoient sans cesse contre moi des desseins de vengeance, auroient été charmés de cette occasion pour la satisfaire. Je n'avois résolu de me servir du carosse public que jusqu'à Soissons, où je proposai de prendre des chevaux de louage jusqu'à la Meuse, que je fus joindre à Dinant, Pays de Liége, d'où je m'en allai pour Namur, par la Barque qui en part tous les jours à midi.

N'ayant pas trouvé de sûreté pour moi à prendre la route d'Arras, à cause du grand nombre de Places où il faut dire son nom, & où l'on est conduit aux Commandans, je fus privé du plaisir

d'embraſſer ma ſœur & mon beau-frere Cette difficulté me priva encore des ſe cours que j'en aurois pu tirer. Je continuai ma route de Namur à Bruxelles par le caroſſe ordinaire. Mon deſſeir étoit d'y faire quelque ſéjour, & mêm de m'y fixer, ſi je trouvois les moyen de me tirer d'intrigue. J'étois-là plus à portée de ma Province, de Paris, & d'Arras, les ſeuls endroits qui m'intéreſſoient.

Dès mon arrivée à Bruxelles, je me renfermai dans une chambre garnie qui me fut d'abord procurée, où je me livrai à des réflexions accablantes. J'en avois tout le tems. Ne connoiſſant perſonne dans cette Ville, rien ne pouvoit m'en diſtraire. Je me couchai ſans ſouper. Soit qu'ayant l'eſtomac vide, il ne s'élevât point de vapeurs aſſoupiſſantes, ou que mes triſtes réflexions m'euſſent mis les eſprits en mouvement, il ne me fut pas poſſible de dormir. L'aurore même qui aſſoupit les plus malheureux, me

fusa cette faveur. Elle parut, & je la
s naître avec plaisir, dans l'espérance
ue le Soleil calmeroit le trouble de
on esprit & de mon cœur, à mesure
u'il dissiperoit l'obscurité de la nuit.
se leva, & parut dans toute sa beauté.
e Ciel étoit clair & pur; mais tout cela
e ramena point la sérénité dans mon
me.

Je sortis de ma chambre pour aller
rendre du chocolat au Café de la Can-
estienne, où est le rendez-vous de tout
e qu'il y a de Grands dans Bruxelles.
e suis surpris, quand je me rappelle le
ésordre où étoient toutes les facultés
le mon ame, que j'aimasse encore la
vie, & que je pensasse aux moyens de
ne la conserver. Tant il est vrai qu'à
noins que d'avoir l'esprit perdu ou en-
iérement dérangé, on ne sauroit re-
noncer à un sentiment si naturel! Ad-
mire donc qui voudra la Philosophie en-
ragée de ceux qui, sous quelque prétexte
que ce puisse être, regardent le souverain

mal comme la ſource du véritable bien Un ſyſtême ſi dépourvu de bon ſens ne peut être adopté que par des eſprits atrabilaires, pour qui le préſent, quelque agréable qu'il ſoit, n'a point d'attraits: comme ſi l'avenir, qui leur eſt inconnu, pouvoit ſolidement fonder leurs eſpérances. La nature eſt trop ſage pour autoriſer un principe ſi ruineux, & qui la combat ſi fort.

A chaque pas que je faiſois dans les rues, le nom de ma chere Ferdinande m'échappoit, accompagné d'un ſoupir. Je me ſerois conſolé de ſon éloignement, ſi j'euſſe vu la moindre lueur d'eſpérance de la rejoindre quelque jour. Mais de m'en flatter, c'eût été embraſſer la chimere. Le parti du déſeſpoir auroit été encore plus raiſonnable. De tous ceux que je vis au Café, le Baron de Broc..... me parut du plus facile accès. Je l'accoſtai, en lui faiſant le compliment que peut faire un étranger en pareille occaſion. Il me parla fort gracieuſement,

me mit en peu de tems au fait du
ıin de Bruxelles. Nous fortîmes en-
nble ; il prit fon parti, & je m'en fus
ns ma chambre, pour m'entretenir de
ı chere Ferdinande, qui étoit le feul
ʼjet que je regrettois, comme l'unique
ma félicité.

Rempli dans ce moment, plus que
nais, des fentimens que peut infpi-
r la plus vive tendreffe, je ne voulus
s différer à les lui marquer. Je lui
rivis à cet effet, & je lui appris mon
el, qui m'éloignoit fans reffource de
préfence. J'en écrivis auffi une à mon
re & à mon beau-frere le Major, pour
; informer de ma fatale fituation. En
:endant réponfe à ces lettres, je con-
ıuai de fréquenter le Café dont j'ai
rlé, & d'y cultiver le Baron de Broc...
i y paffoit la meilleure partie du jour.
la faveur de fa connoiffance, je me
ıfilai avec l'Abbé Caraccioli, fort ai-
ıble Gentilhomme Italien, & Joueur
profeffion.

Il n'eut pas de peine à me mettre da
ſon train. J'aimois le jeu autant que lu
cependant je balançai long-tems à m'a
ſocier avec lui. Je n'avois que cinquan
louis, & je ne devois attendre de l'a
gent de qui que ce fût au monde.
me laiſſai prendre enfin aux appas do
il me fit un étalage plein d'eſpérance
Je jouois de mon côté & lui du ſien,
fortune ne laiſſa pas de nous rire &
groſſir notre magot; notre fond éte
de cinquante louis, à moitié perte
profit.

En toute autre ſituation j'aurois goû
ce plaiſir, mais mes réflexions déſeſp
rantes mêloient de l'amertume à to
ce que je faiſois. J'avois beau ſaiſir tout
les occaſions propres à les diſſiper, m
eſprit en étoit trop frappé pour recev
quelque relâche. Je me trouvois d'a
leurs aſſez bien à Bruxelles. L'air
les manieres m'en plaiſoient fort.
m'eſtimois malheureux de ne pouv
en profiter comme je l'aurois pu, ſi m

cœ

ꝛeur n'eût été tout occupé de Ferdi-
ꝛnande.

Mon pere me fit une auſſi prompte
ponſe que je pouvois l'attendre. Après
'avoir parlé en pere, & m'avoir fait
:s corrections que je ſentois mériter,
me parloit en ami, en m'exhortant
profiter de mes fautes, ſur-tout dans
pays étranger où j'étois ſans reſſource,
à devenir ſage à mes dépens. Pour des
cours de ma part, m'écrivoit-il, vous
ignorez pas l'impuiſſance où je ſuis
: vous en donner; la plus petite ſomme
ıe je pourrois vous envoyer incom-
oderoit extrêmement ma famille, ainſi
: comptez que ſur vous ſeul. Il me
évenoit, car je ne lui avois pas touché
tte corde, ſachant qu'il étoit fort
utile.

Cette réponſe, à laquelle je m'atten-
ɔis, ne me cauſa aucune altération.
ais n'en recevant point de l'adorable
rdinande, j'éprouvai ce qu'un amour
ıs retour peut faire ſentir de plus ri-

goureux. Mon aſſocié vint me voir a
moment que j'étois livré à de cruell
réflexions. Il ne lui fut pas mal-aiſé
s'en appercevoir; mon viſage & m
yeux lui marquoient aſſez la ſituati
de mon cœur. Qu'avez-vous ? me dit-i
ne me jugez-vous pas digne de vot
confiance ? Vous ſavez, reprit-il, M.
Chevalier, que rien ne ſoulage mie
nos peines, que de les dépoſer dans
ſein de nos amis. Mettez-moi, je vo
prie, ajouta-t-il, au nombre des vôtre
vous m'éprouverez quand il vous plair
& je me flatte que vous m'en trouv
rez digne.

Cette ouverture, qui me parut nat
relle, ſembla apporter quelque ſoulag
ment à mes peines. Je ſentis le vrai
ſon diſcours, & je m'y rendis. Apr
avoir répondu à ſes politeſſes avec u
cordialité égale, je lui racontai tout
mes affaires, ſans lui déguiſer l'amo
violent que j'avois pour ma couſin
Quant aux affaires d'honneur que vo

vez eues, c'eſt moins que rien : il eſt iſé de renoncer à ſa patrie, & trouver illeurs de quoi s'en dédommager. Je uis à peu près dans le même cas, reprit-l; mais je n'ai jamais été ſenſible à mon exil. Je me ſuis tiré d'affaire par-tout, à coup ſûr, avec moins de moyens que vous. Tranquilliſez-vous donc ſur cet article. Mais pour les affaires de votre cœur, je n'ai point de conſeil à vous donner, ou tout au plus, je vous conſeille de vous faire ici une Maîtreſſe propre à remplacer celle que vous perdez, à moins que vous ne veuilliez attendre du tems, la guériſon de la bleſſure que l'amour vous a faite.

Ses conſeils étoient ſages & ſolides; je les avois déja mis en œuvre quant aux affaires qui m'exiloient de ma patrie; mais Ferdinande étoit trop profondément gravée dans mon cœur, pour que le tems même fût capable de l'en affacer. Toutes les autres Beautés, toutes celles de Bruxelles, & c'eſt dire beaucoup,

me paroiſſoient inſipides & rebutante
Je lui parlai en conformité de ces ſei
timens. Il me plaignit, & avant de m
quitter, il me donna rendez-vous a
Café ordinaire, d'où nous devions alle
à une partie de jeu qui devoit ſe fair
chez le Duc d'Ar.... Il y avoit de l'ar
gent à gagner.

Nous y arrivâmes comme la parti
ſe lioit. C'étoit un gros Pharaon, oı
la plus petite maſſe étoit d'un louis; c'eſt
à-dire, une piſtole de Brabant. Le jeı
étoit trop fort, pour que nous fuſſions
aſſez hardis pour jouer tous deux. Je
le laiſſai faire, & il réuſſit. Sa maniere
de jouer me parut auſſi ſûre que ſage.
Il prenoit toujours une ſeule carte au
commencement de la taille, la couvroit
de deux louis. S'il perdoit, il prenoit une
autre carte, ſans avoir égard aux faces
des deux colonnes, il ne pouſſoit jamais
deux fois la même, & il la couvroit de
quatre louis. Si elle étoit encore faite,
il maſſoit huit louis ſur un autre, & il

ntinuoit de la forte ju'qu'a ce que sa rte vînt à gain. De façon que chaque is qu'il gagnoit, il avoit toujours deux uis de profit. Mais la taille ne fût-le qu'à moitié quand il avoit gagné, en attendoit une autre pour rejouer. tint pied à boule au Banquier, quoi-u'il taillât jusqu'au lendemain à dix eures du matin. Il n'y auroit pas eu e prudence à perdre un argent sûr. e plus grand nombre de cartes qu'il erdit, ne passa pas la cinquieme, & rdinairement il gagnoit la seconde ou ı troisieme. Je fus si surpris de la mé-hode de mon associé, que j'eus le len-emain la constance de passer la nuit vec lui, pour voir le nombre de cartes ue je perdrois de suite. En douze heures le tems que l'Abbé me tailla, je ne erdis jamais jusqu'à la quatrieme.

Vers les dix heures du soir, le Poëte R***, cet obscene Epigrammatiste, entra dans la salle du jeu, pour se relâ-cher sans doute de son travail. Je ne

le connoiſſois pas ; mais l'ayant oı nommer, je l'accoſtai. J'étois mis d'ur certaine façon à n'en pas être mal reçı Cependant je ne trouvai pas qu'il rı pondît à mes politeſſes. Je crois qu' ne venoit là, que parce que la compa gnie ſe trouvoit tout près de ſon appaı tement. Il logeoit dans un pavillon qu le Duc, plein de généroſité, lui avo donné dans ſon Hôtel. A cela, ce Se gneur joignoit ſa table & mille autre bontés, dont il a été fort ingrat. So cœur revêche & mal-placé eſt marqu par cent traits indignes, qu'on ne ſau roit ni juſtifier, ni pallier. Hé! commen pourroit-il avoir de la reconnoiſſanc pour ſes bienfaiteurs, lui qui a violé le devoirs les plus ſacrés de la nature & du ſang, en reniant ſon pere, & laiſ ſant périr ſa mere de miſere, quoiqu'i fût très-en état de leur donner du ſecours Monſtre affreux, qui ne ſauroit êtrı que du goût d'autres monſtres, en quel que genre que ce ſoit.

Voyant son air brutal, je m'éloignai de lui, résolu d'éviter les occasions de donner l'essor à ma vivacité. Je prévoyois que si j'avois continué de l'entretenir, j'aurois pu m'exposer à des affaires, dont j'avois raison d'être las. Ce visage me déplaisoit infiniment. Je m'éloignai d'une si bourrue perspective, & je m'approchai de mon associé qui avoit vent en poupe. Le Banquier ayant quitté, nous fûmes à notre Café, pour nous refaire de la veille de la nuit par une tasse de chocolat. Le profit montoit à cinquante louis, que nous partageâmes, comme nous en étions convenus en nous associant. Quoique nous jouassions de moitié, nous avions chacun notre fond, & nous partagions sur le champ le produit de la fortune.

Plus cette inconstance me favorisoit au jeu, moins j'espérois ses faveurs dans mon amour. Hélas! si elle m'eût laissé le choix, j'aurois perdu tout mon bien, & j'eusse possédé Ferdinande. Le gain

de tout l'or du monde n'étoit pas capable de me rendre ſon abſence ſupportable ; je ne ſupportois guere moins ſon ſilence. Il y avoit plus de cinq ſemaines que je lui avois écrit, & je n'en recevois point de réponſe, quoique j'en euſſe pu recevoir par quatre ordinaires. Toutes mes réflexions étoient vaines dans cette conjoncture ; je ne pouvois m'en prendre qu'à mon malheureux deſtin.

Cependant le ſéjour de Bruxelles me devenoit de jour en jour agréable, autant que je pouvois être ſuſceptible de plaiſir. J'y fis connoiſſance avec la principale Nobleſſe, chez qui j'avois une très-gracieuſe entrée. Tout étoit capable de diſſiper mon chagrin, s'il n'eût pas été ſi fondé. Il prit néanmoins fantaiſie au deſtin de me regarder d'un œil de pitié. Il finit mes peines lorſque j'y penſois le moins.

Un jour que je jouois au piquet dans mon Café ordinaire avec un Officier des Troupes de l'Empire, le fils de mon

ôtesse vint me dire à l'oreille, qu'un une Cavalier François m'attendoit au ›gis. Le cœur me tressaillit, & je ne .vois à quoi en attribuer les mouveıens. J'éprouvois des symptômes que : ne pouvois démêler. Heureusement ı partie finissoit; car s'il m'eût fallu ›uer davantage, je n'aurois su comıent m'y prendre : je sortis, & je courus u logis d'un mouvement machinal.

Ciel! quel spectacle ne s'offrit point à ıes yeux! Comment pus-je le voir sans ıourir! C'étoit Ferdinande, qui sous n habit de Cavalier me sauta au cou, : me rendit immobile. Silence, me ditlle à l'oreille, & mesurez vos termes. Ces mots me réveillant d'un sommeil éthargique, me rappellerent les sens & ı raison, & me firent voir la conséuence de la précaution qu'exigeoit ıotre amoureux mystere.

Soyez le bien arrivé, lui dis-je, mon her Chevalier, je fus charmé de vous oir; & après quelques politesses, qui

ne pouvoient donner rien à entendre
je pris la clef de mon appartement, ‹
nous y montâmes, Ferdinande & mo

Ce fut alors que notre mutuelle ter
dreſſe prenant ſon eſſor, nous nous en
braſsâmes mille fois, nous diſant ce qu
l'amour peut dicter de plus doux & c
plus touchant. Dieux ! ne fûtes-vous poi
jaloux de cette réunion ? & votre jalouſ
vindicative ne vous détermina-t-elle pa
à en borner de ſi près la durée ? Ayar
épanché toute notre tendreſſe, nous pr
mes nos meſures pour tenir caché tout l
myſtere de nos amours. Il ſe trouva u
appartement vuide qui étoit fort à propc
de plein pied avec le mien; je l'arrêta
auſſi-tôt pour Ferdinande, ſous l'ancie
nom de Chevalier du Conſeil.

Je bénis mille fois mon ſort au milie
de mes infortunes, trop heureux de poſ
ſéder l'objet du plus violent amour qu
fût jamais. L'heure du dîné s'étoit paſſé
ſans nous en être apperçus. Ferdinand
ſe ſentant de l'appétit : Dînerez-vous au

ourd'hui ? me dit-elle d'un air badin. ar ma foi, lui répondis-je, mon cher hevalier, votre préſence m'a fait perre le goût de toutes choſes. Bon, bon, it-elle, il faut manger pour vivre, & ivre pour s'aimer plus long-tems. Je onnai ordre à l'inſtant qu'on allât à non auberge, pour me faire apporter in bon dîné. Il nous fut promptement ervi. Je gratifiois ſi ſouvent les domeſtiques, qu'ils auroient quitté pour moi ous leurs chalands.

Après le dîné, elle me dit que dans le leſſein qu'elle avoit formé, à la vue de na lettre, de me répondre de bouche, elle n'avoit pas jugé à propos de confier ſon ſecret au papier. Ayant appris votre ſort, je me propoſai d'en partager les diſgraces. Je n'ai pu exécuter plutôt mon deſſein, parce qu'il ne m'étoit pas facile de prendre mes meſures. Puiſque le deſtin vous éloigne pour toujours de notre commune patrie, je lui ai dit un éternel adieu, pour adopter celle où vous trouverez un aſyle.

Jamais ſituation ne fut pareille à l mienne, quand j'appris la réſolution de l fidele Ferdinande. J'en frémis. La craint de la voir réduite à la miſere que j'avoi en perſpective, contrebalançoit ſi for la joie que j'avois de la poſſéder juſ qu'à la mort, que j'eus de la peine : réſiſter au cruel combat qui ſe livra dan mon cœur. Embarraſſé à lui répondre, j me jettai à ſes genoux, en la conjurant d ne pas s'expoſer aux diſgraces qui m menaçoient. J'en ſoutiendrai ſeul toute les rigueurs; mais de vous les voi éprouver, j'en aurois un ſi grand creve-cœur que je ne ſaurois y réſiſter, & j'er mourrois de triſteſſe & de rage.

Tranquilliſez-vous, mon cher couſin, me dit-elle, & ne prévenez point ainſi les choſes ſiniſtres. Si nous devons les éprouver, elles n'arriveront que trop tôt. Ne nous repaiſſons donc, vous & moi, que de ce que l'amour & la fortune ont de plus doux. Le Ciel doit certainement favoriſer notre tendre union, puiſqu'il

uisqu'il l'a formée dès notre enfance. Nous l'avons fomentée ; nous en avons serré les nœuds par un amour fidele & constant. Si les Loix condamnent la nature, la nature est autorisée des Dieux ; attendons-en, au contraire, la récompense de notre fidélité ; nous n'avons rien fait qui puisse les irriter, ni mériter leur juste colere.

Que de force, m'écriai-je ; que de raison dans un sexe fragile, que les insensés en trouvent incapable ! C'en est fait, lui dis-je, souveraine de mon ame ; j'oublie le passé, je ne pense plus à l'avenir ; le présent est le seul bien que vous & moi devions mettre à profit. Ciel, m'écriai-je encore, soutiens-nous dans de si heureuses dispositions !

Point de foiblesse, reprit-elle, mon cher cœur, la fortune n'écrase que les ames lâches ; forçons-là par notre fermeté à nous être favorable. Elle n'eut pas achevé de parler, qu'on frappa à la porte. C'étoit l'Abbé Caraccioli, qui en-

tra, à son ordinaire, presque aussi-t
qu'il eut frappé. Je vous croyois seu
me dit-il, sans quoi je ne serois pas e
tré si hardiment. Je lui répondis, qu
ne seroit jamais de trop chez moi,
quelque compagnie que j'y fusse. Il r
çut ma politesse; & nous ayant rema
qué quelques traits ressemblans &
même accent, il crut que le prétend
Chevalier étoit mon parent. Il me d
manda s'il se trompoit? Je lui dis q
son discernement étoit juste. Il me fé
cita de son arrivée, & se retira en co
cluant qu'apparemment on ne me ve
roit point ce jour-là au Café. Vous l'av
deviné, lui dis-je, M. l'Abbé; mais j'e
pere que nous vous reverrons ici ce soi
car je vous prie d'y venir manger u
poulet; nous vous attendrons. Il m
promit d'y venir, & me tint parole.

Le soirée se passa fort agréablemen
Le Chevalier du Conseil trouva l'Abb
fort de son goût. Il étoit toujours d
belle humeur; mais il la porta ce soi

au dernier période. Il n'en fallut pas vantage pour réveiller celle de Fer-nande. L'Abbé en fut charmé. Il lui manda ſon amitié, qu'elle lui accorda la meilleure grace du monde. A la fin ı ſoupé. Il faut, dit-il, que je paie préſent mon écot, & tirant cinq louis ſa poche ; voilà, reprit-il, le pro-ıit de ma fortune dans mon après-née. Je lui en remis deux, j'en avois gné quatre dans la matinée. Ne per-ns point courage, mon cher aſſocié, t-il en ſe levant de ſon ſiége; il en ra peut-être de nous comme de la ègle de Grammaire, qui porte, que deux gations valent une affirmation ; peut-re que de malheureux que nous étions us deux avant de nous connoître, il en ſultera un couple heureux.

Dès qu'il fut ſorti, je prévins la curio-é de Ferdinande, & lui rendis compte l'aſſociation que j'avois faite avec Abbé. Elle m'eſt fort avantageuſe, lui s-je, & ſi la fortune continue à nous

rire, nous ſerons en état de figurer da
Bruxelles. Depuis environ deux mo
que j'y ſuis arrivé, j'ai trente louis
profit au-delà de ma dépenſe. Elle r
témoigna d'un ton aſſez indifféré
qu'elle en étoit bien aiſe, & elle ſe t
tout court. Vous avez encore quelq
choſe à dire, lui dis-je; parlez lib
ment, & dévelopez-moi, je vous pri
votre penſée. Puiſque vous le voule
reprit-elle, je vous prends au mot:
elle me dit qu'elle ſeroit au déſeſp
que le jeu m'engageât dans de mauvai
affaires, ſur-tout ſi l'Abbé avec qui
tois de moitié, violoit en jouant
loix de la franchiſe & de la fidéli
qui, comme vous ſavez, ajouta-t-el
ſont encore plus ſacrées au jeu qu'en t
autre commerce. Je la raſſurai ſur
article, en lui diſant que l'Abbé a
parmi les joueurs de la Cour & d
Ville, la réputation du plus beau jou
du monde. Cela me fait plaiſir, dit-e
& tirant ſa bourſe, voilà, reprit-e

out le bien que j'eſpere; joignez-le au ôtre avec autant d'empire que vous n avez ſur mon cœur. C'eſt, ajouta-elle, tout ce que j'ai pu glaner chez es amis. J'ouvris la bourſe, & j'y trouai deux cents louis. C'étoit une reſource conſidérable dans la ſituation où ous étions. Ciel! que n'a-t-elle été de lus longue durée!

Ferdinande, que je ne nommerai plus ue mon couſin, dormit juſqu'au lendenain fort tard, pour ſe refaire de la faigue de ſon voyage. Elle n'avoit rien mporté que la bourſe dont elle m'avoit ait dépoſitaire. Pour moi, qui étois fort natineux, je me levai à l'ordinaire pour ller au Café joindre mon aſſocié. Je aiſſai ordre en partant, de dire à mon oufin qu'il attendît mon retour. Je ne 'aurois point quitté, s'il ne m'eût fallu prendre langue avec l'Abbé pour coninuer notre commerce.

Il y étoit déja avant que j'y arrivaſſe; l étoit même aux priſes avec un Officier

Allemand, qui n'aimoit pas moins le je
que lui. J'attendis qu'ils eussent fin
Nous prîmes ensemble le chocolat, à
il me dit que les Joueurs avoient fait par
tie d'aller dans la forêt de Soing voir l
chasse de l'Archiduchesse ; & que si j
voulois la faire voir à mon cousin, i
nous accompagneroit. Je lui répondi
qu'il étoit trop fatigué pour faire cett
partie, & que d'ailleurs l'affaire qui l'o
bligeoit de quitter la France étant de la
nature de la mienne, il me paroissoi
n'avoir pas beaucoup de goût pour le
plaisirs tumultueux. Donnons-lui un peu
de relâche, ajoutai-je ; le tems pourra
la tranquilliser. Vous avez raison, me
répliqua-t-il : cependant comme nous
sommes libres aujourd'hui, je serois
d'avis que nous prissions l'air ; nous
pourrions fort bien aller dîner ensemble
à Ixel. La proposition me plut ; je me
chargeai de la rendre agréable à mon
cousin, & je fus le joindre, ayant parole
de l'Abbé qu'il viendroit nous prendre à
onze heures.

Il n'en étoit encore que huit lorſque
ırrivai au logis, où je trouvai mon
ɔuſin prêt à ſortir. Nous avions autant
: tems qu'il en falloit pour aller lui
:heter des hardes. Nous ſortîmes à ce
:ſſein, & je l'équipai parfaitement
ien. Après avoir fait nos emplettes,
ous trouvâmes l'Abbé qui nous atten-
ðit au logis. Nous en ſortîmes auſſi-tôt
our exécuter notre partie. Ayant ren-
ɔntré hors la porte de Namur un
tranger, que j'avois vu pluſieurs fois au
afé, écoutant tout ce qui s'y diſoit &
e diſant jamais mot, je ſaiſis l'occaſion
e ſatisfaire la curioſité que j'avois de-
uis long-tems de l'entretenir. Il faiſoit
otre chemin; & comme ſi nous euſſions
u tous deux le même deſir, nous nous
ɔignîmes ſans aucune façon. Mon cou-
n prit les devans avec l'Abbé.

C'étoit un Cavalier d'un certain âge,
ıais de très-bonne mine. Je lui trouvai
eaucoup d'eſprit & de ſageſſe. Notre
onverſation de générale qu'elle fut d'a-

bord, devint particuliere. Il me dit qu' n'avoit quitté la Calabre ſa patrie, qu pour ſatisfaire la paſſion qu'il avoit d voyager. Je me contentai de lui fai preſſentir qu'une affaire d'honneur m'a voit éloigné de la mienne, ainſi qu'un d mes parens qu'il voyoit devant nous ave un Abbé. Il me plaignit, voyant qu mon exil n'étoit pas volontaire ; & aprè m'avoir fait des offres de ſervice, voulut me quitter, diſant que l'heur du dîné s'approchoit. Je le priai ave tant d'inſtances d'accepter celui que l beauté du jour nous invitoit d'aller pren dre à la campagne, qu'enfin il l'accepta Nos minois lui plurent, & il parut tou ché de nous voir ſi jeunes dans l'em barras.

Cependant nous ne parlâmes plus de rien qui fût capable de nous attriſter. Le dîné ſe paſſa avec beaucoup d'enjoû ment, & nous nous réjouîmes, on ne peut pas mieux. L'Abbé, qui étoit tou-jours de belle humeur, s'y donna carriere

atiere. Nous ne fûmes pas en reste, chacun se mit en frais de gaîté, & nous profitâmes du beau jour, jusqu'à la nuit avancée, que nous rentrâmes dans la Ville. Nous parûmes tous fort contens de l'agréable partie que nous venions de faire.

J'étois si charmé de la conversation que j'avois eue avec l'Étranger, qu'elle me roula toute la nuit dans la tête. Je me rappellai sans peine à mon réveil tous mes rêves. Je ne savois sur quoi étoit fondé le plaisir que j'avois de m'y amuser. Je les communiquai à mon cher cousin; il me dit qu'on avoit souvent en songe des pressentimens fort justes. Que sait-on? dit-elle; peut-être cet homme est-il l'instrument dont le Ciel veut se servir pour nous rendre service. Cette réflexion me fit une si forte impression, que je le regardai désormais comme une solide ressource.

Quoique je pusse m'en passer alors, je ne laissai pas de prévoir que je pourrois

en avoir beſoin. J'euſſe été fort témé raire de compter ſur la fortune; ſes fa veurs ſont rarement inconſtantes. Le jeu d'ailleurs ne manque jamais d'avoir ſe révolutions. Je pris donc la réſolution d cultiver les bonnes graces de cet hon nête homme, qui me paroiſſoit fort en état de me rendre ſervice dans l'occaſion Tous les momens que je n'employois pa au jeu lui étoient conſacrés; je ne man quois pas de l'accoſter toutes les fois que je le voyois au Café, & il me faiſoit con noître le plaiſir qu'il avoit de ma com plaiſance.

Un jour qu'il m'y vit déſœuvré, il me propoſa la promenade. Je me prêtai à ſes deſirs, & nous allâmes au parc, qui tout fréquenté qu'il eſt, contient beaucoup d'endroits où l'on peut jouir de la ſolitude. Nous en choisîmes un où nous étions ſans témoins. Après que nous eûmes fait deux ou trois tours: Me pardonnerez-vous, dit-il, une curioſité dont vous êtes le ſujet? Ne

'oyez pas, reprit-il, que j'aie l'impernente démangeaiſon de ſavoir vos afiires. Non, mon cher Monſieur, ce eſt pas là mon motif, j'en ai un aue qui eſt digne de mon cœur. Vous me aroiſſez élevé d'une façon à ne pas pouoir vivre dans la dépendance. J'ai apris de votre bouche que vous n'avez oint de bien à attendre de vos parens on plus que votre couſin. Je m'imagine 'ailleurs que vous tâchez de vous tirer intrigue par le jeu, & je trouve cette :ſſource bien chancelante. Parlez-moi anchement, ajouta-t-il, peut-être ouverai-je le moyen de ſuppléer à cet xpédient peu ſolide.

Cette ouverture me ſurprit agréableent: je crus qu'il parloit avec candeur, voulus lui répondre du même ton. : lui dis que quoique je n'euſſe pas honneur de le connoître, toutes ſes ıanieres me perſuadoient que j'avois à ıire à un homme d'honneur. Je lui raontai toutes mes affaires, ſans lui en

cacher la moindre circonſtance. Je lu
avouai même que mon prétendu couſi
étoit ma parente & ma maîtreſſe , qu
je tremblois de n'être pas toujours e
état de ſoutenir. Il me repartit que ſi
voulois être ſage & diſcret, il me me
troit en état de me paſſer de tout
monde. C'étoit un paradoxe pour moi
mais ſans y voir goutte , il ne laiſſa p.
de fonder mes eſpérances. Adieu , n
dit-il ; trouvez-vous demain ici à
même heure , j'ai quelque choſe à vo
y communiquer.

Je fus au Café en le quittant, j'y tro
vai mon aſſocié qui perdoit aſſez con
dérablement ; c'étoit la troiſieme ſéan
où la fortune nous avoit tourné le dc
L'Abbé ayant quitté le jeu , me joign
La perte que j'ai faite eſt aſſez groſſ
me dit-il ; mais j'ai un preſſentiment q
nous la réparerons dès aujourd'hui. Jc
gnons nos fonds, me dit-il , & laiſſc
moi faire , vous aurez demain au mat
de mes nouvelles. Je lui mis en ma

to

›ut ce que j'avois de notre ſociété. Il en alla je ne ſais où, & je fus joindre ıon coufin, qui s'amuſoit plus de la ıoitié de la journée avec la fille de notre ›telle, qui étoit fort aimable.

Nous montâmes dans notre appartement, où je lui répétai l'entretien que ıvois eu avec le Cavalier avec qui elle voit dîné à Ixel. Elle me conſeilla de ménager, me diſant que la ſympaıie faiſoit ſouvent les meilleurs amis. l'aſſurai qu'il ne tiendrait pas à moi de ıériter ſon attention. C'étoit effectivement mon deſſein. Je ſentois que la forıne commençoit à ſe laſſer de nous re favorable; je ne comptois plus ſur reſſource du jeu. Le lendemain aſſez ıatin, je m'en fus au Café à mon ordiıaire, accompagné de mon couſin. Il étoit déja aſſez connu pour être ac›ſté de pluſieurs Cavaliers, qui, par je ſais quelle notion, recherchoient ſa ›mpagnie. Me trouvant dans la ſalle u Billard avec un Officier de ma con-

noiſſance, je lui demandai s'il n'avoi point vu l'Abbé. Il me dit qu'il dormoi apparemment, parce qu'il avoit paſſ la nuit au jeu. Je l'y ai laiſſé à troi heures après minuit, reprit-il; il éto même en perte. Je ne ſais, ajouta-t-il ſi la chance a tourné.

Il ne me convenoit pas d'en demande davantage. J'avois d'ailleurs un pre ſentiment que nous perdrions tout d ſuite, & notre profit, & notre fond. J m'y tins & m'en conſolai d'avance, e prenant du chocolat avec mon couſin & ſa compagnie. Je fus perſuadé qu l'Abbé répareroit dans ſon lit la veill de la nuit, comme cet Officier me l'a voit inſinué; & laiſſant mon couſin a Café, j'en ſortis, après lui avoir fa ſigne que j'allois joindre mon homm Le tems ne preſſoit pas à la vérité, ma j'étois bien aiſe de lui prouver mon exa titude, & j'aurois été bien mortifié d le faire attendre.

Il me joignit aſſez tôt pour ne pa

prouver ma patience. Comment avez-vous paſſé la nuit ? me demanda-t-il en l'abordant. Je lui répondis que je l'avois paſſée très-agréablement, & que j'avois eu le plaiſir de m'entretenir avec lui pendant le ſommeil. Qu'avez-vous penſé de moi ? me dit-il; parlez ſans déguiſement. Je lui repartis que je l'avois vu en ſonge me tendre une main ſecourable dans le fond d'un précipice où des inconnus m'avoient jetté, & qu'il m'avoit aſſuré en m'en retirant, que ce ſeroit la derniere chute que je ferois, ſi je profitois de ſes ſages conſeils. Il me répliqua que mon rêve s'accordoit avec ſes ſentimens, & que s'il avoit pris la liberté de me donner quelques avis, ce n'avoit été qu'à deſſein de me mettre à l'abri des coups de la fortune. Je ne ſais ſi je puis oſer me promettre que vous ne manquerez pas de diſcrétion, & que vous n'abuſerez pas de la facilité avec laquelle je me livre. On s'imaginera ſans peine, que prévenu de

ſon pouvoir, ſans en connoître le foı
dement, je ne manquai pas de lui doı
ner des aſſurances de ma diſcrétion. Ou
je lui proteſtai mille fois, dans les te
mes les plus énergiques & les plus toı
chans, que je ne me rendrois jamais iı
digne de ſes bontés par ma légéreté
ni par quelque action lâche ou équ
voque. Mais hélas! que l'homme eſt in
prudent, & peu conſtant dans ſes réſc
lutions!

Content de mes promeſſes, & jı
geant, comme il étoit vrai, que je le
lui faiſois avec toute la candeur poſſ
ble, il tira une bourſe aſſez enflée, a
me pria de l'accepter. Ne vous info
mez-pas, dit-il, de quelle part elle vien
ſervez-vous-en noblement, mais mod
rément, à jouer. Ne vous refuſez, ni
vous-même, ni à votre couſin, aucu
agrément de la vie. Tirez-en parti e
honnête homme, & quand elle ſeı
vuide, j'aurai le ſoin de la remplir. Nou
nous ſéparâmes, & je courus au log.

faire hommage à mon aimable cousin du présent que je venois de recevoir.

Cette heureuse aventure mit la derniere main à ma félicité : Eh! m'en faloit-il davantage pour être le plus heureux des hommes? Nous ne pouvions cependant nous imaginer, mon cousin & moi, d'où cet homme-là tiroit cet argent, & par quel sort il le répandoit si généreusement en notre faveur. Assurément, lui dis-je, mon cher cousin, c'est un de ces Philosophes bienfaisans, qui ne courent le monde que pour leur plaisir, & pour en faire aux malheureux qu'ils en jugent dignes. Qu'importe, me répondit-elle, d'où nous vienne ce secours? C'est toujours la Providence qui en est la directrice; c'est elle que nous devons bénir, sans négliger de marquer notre reconnoissance au Cavalier, qui par sa probité est digne d'en être l'instrument. Ses réflexions étoient judicieuses, & je les adoptai. Cependant je vuidai la bourse sur la

table, & nous en comptâmes l'argent ou pour mieux dire l'or; car ce n'étoi que des ducats. Il y en avoit deux cents que je mis entre les mains de mon cousin, où ils étoient plus en sûreté qu'entr les miennes.

Mon cœur me pressoit de marquer m reconnoissance à mon bienfaiteur, auss ne manquai-je pas d'épier le momen qu'il seroit au Café. Je m'y rendis l lendemain des premiers, parce qu'il y alloit ordinairement de bonne heure pour avoir le tems de s'aller promene après y avoir déjeûné. Il y avoit peu de tems que j'y étois lorsqu'il entra, & nous nous y trouvâmes seuls. Je l'accostai à mon ordinaire, & je lui marqua ma reconnoissance en des termes & d'un air qui prouvoient que mon cœur étoi vivement pénétré de ses bontés. Il m'interrompit, me priant de ne pas continuer à le contrister, en lui renouvellant la mémoire d'un si petit présent: le tems viendra peut-être auquel je pourrai

ous en faire de plus considérables & us dignes de moi ; & changeant tout un coup de sujet, il me demanda des ouvelles de mon prétendu cousin, dont lui avois avoué le déguisement. Il me t que si je voulois lui donner une euve de ma probité, il falloit que je lemnisasse notre mariage. Je le lui omis, & dès que je l'eus quitté, je fus joindre mon cousin, & lui annoncer on dessein & le desir de mon bienfaiur.

On ne doit pas douter qu'elle n'y onsentît de bonne grace. Mais nous aurions jamais réussi en Brabant, où Loi du Prince est sur le pied de celle France. J'en voulus conférer le lenemain avec mon Inconnu, dont j'ignoois toutes les qualités, & jusqu'au nom. me répondit que le Café n'étoit pas un eu propre à traiter ce sujet. Il me deanda ma soupe ; ce qui me fit un exême plaisir. Nous serons libres chez ous, me dit-il, nous y terminerons ette affaire.

L'Abbé qui me rencontra comme j'a lois donner ordre au dîné, me confirm la perte qu'on m'avoit annoncée. Je l priai de croire que je n'étois plus e état de continuer notre ſociété, & j lui témoignai prendre beaucoup de pa à ſon malheur. Il faut eſpérer, me ré pliqua-t-il, que la fortune ne me tou nera pas toujours le dos; & en me qui tant, il m'emprunta dix louis, que j jugeai à propos de lui prêter.

Mon généreux Etranger étant ven demi-heure avant celle du dîné, il nou parla, à Ferdinande & à moi de la ma niere du monde la plus cordiale. Il fu charmé de notre docilité, & ſur-tout d la tendre éloquence dont elle lui parl de l'amour qu'elle avoit pour moi : e un mot, il fut content de nous trouve diſpoſés à ſuivre ſes conſeils au ſujet d notre mariage. Après que je lui eus all gué la difficulté, pour ne pas dire l'im poſſibilité de le célébrer en Brabant, j lui propoſai le Pays de Liége, où la di

pline du Concile de Trente n'étoit pas ıcore établie, & qu'ainſi nous n'au-ɔns aucune peine à trouver des Prêtres ıi nous donneroient la bénédiction ıptiale. Il goûta cet expédient, qui oit preſque le ſeul qu'on pût mettre ı uſage, & voulut être du voyage. Il oit ſi ſage, que je ne jugeai pas à pro-ɔs de lui demander le ſecret.

Pour que l'Abbé ne ſe doutât de rien, le prévins ſur mon abſence de trois ı quatre jours, lui diſant que mon ɔuſin & moi allions à Gand, pour y ɔir un Officier de nos parens qui étoit ı garniſon à Lille, & qui devoit faire moitié du chemin. Il le crut, & nous ɔuhaita un bon voyage, & je lui ſou-ıitai une meilleure fortune. Le pauvre iable en avoit beſoin, puiſqu'il ne ſe ɔutenoit que par le jeu.

Nous partîmes, mon bienfaiteur, erdinande & moi, au jour fixé, & nous llâmes dîner à Saintrond pour y prendre ıngue. Le haſard nous conduiſit dans

un cabaret, dont le maître avoit u
fils Prêtre, & Curé d'un gros Bou
nommé Bourgklone, qui étoit autrefo
une Ville, nommée Looz, capitale d
Comté de ce nom. L'ayant prié de no
informer des formalités qui s'obse
voient dans les Mariages au Pays d
Liége où nous étions, il nous en in
truisit avec beaucoup de précision,
nous proposa de nous mener chez so
fils. Nous acceptâmes ses offres, l'ass
rant que nous ne serions pas ingrats.
nous promit de faire notre affaire,
nous nous disposâmes à le suivre. Voi
d'abord le principal obstacle surmonté
il ne s'agissoit plus que de vaincre cel
qui m'embarrassoit le plus. Je ne voulo
pas absolument que Ferdinande fût co
nue dans Bruxelles pour ce qu'elle étoi
Il étoit donc question qu'elle reprît l
habits de son sexe, afin de recevoir
bénédiction nuptiale, sans que notre co
cher s'en apperçût. Il n'est pas possib

compter ſur la diſcrétion d'un homme
cette étoffe, quelque cher qu'on
iſſe l'acheter. L'amour, fécond en
pédiens, m'en inſpira un, qui nous
rut le plus conforme à mon deſſein.
m'étois muni de toutes les nipes né-
ſſaires à ma couſine pour reprendre
n état de fille, & je les avois renfer-
ées dans un porte-manteau, qui en
ute & à l'auberge n'étoit pas ſorti de
ſſous mes yeux. Voici comment je
y pris.

Arrivant à Bourgklone, nous deſcen-
mes dans un cabaret aſſez voiſin de
maiſon du Curé, & y ayant laiſſé
rdinande, nous allâmes, mon hôte,
on bienfaiteur & moi, rendre viſite
ce bon Prêtre, qui ſous les auſpices
ſon pere nous reçut fort gracieuſe-
ent. Je lui dis, qu'une Demoiſelle de
ndition, qui n'avoit ni pere ni mere,
avec qui j'avois été en certaine liai-
n, ſe voyant déshonorée pour ainſi
re dans ſa Province, m'étoit venue

joindre à Bruxelles, dans l'eſpéran
que je l'épouſerois, comme je le l
avois promis. Je ſuis homme d'ho
neur, repris-je, Monſieur, & je veu
à quelque prix que ce ſoit, lui en do
ner des preuves en lui tenant parole.

Elle a eu la prudence, continuai-j
de déguiſer ſon ſexe, pour que not
réunion ſe fît ſans ſcandale. J'eſper
Monſieur, que vous aurez la bonté
la terminer en nous donnant la bén
diction nuptiale. Elle attend à l'auber
où nous l'avons laiſſée, une réponſe f
vorable de votre part à ſes vœux lég
times. Ses eſpérances ſont fondées ſ
votre caractere bienfaiſant & ſur v
lumieres, qui ne peuvent manquer
vous inſpirer à remettre dans la bon
voie ceux qui s'en ſont égarés.

Le pere appuyant de ſes ſollicitatio
le diſcours preſſant que je venois
faire, le fils ſe laiſſa perſuader. Il n
répondit : « A tout pécheur miſéricord
» je conſens, dit-il, à finir le ſcanda
» (

;n vous recevant au Sacrement; faites
/enir votre promiſe, & nous finirons
ette affaire ». Mais, lui dis-je, M. le
ré, il faut que vous étendiez votre
nté juſqu'à permettre qu'elle vienne
en habit d'homme, pour y repren-
: les habits de ſon ſexe, que j'ai fait
porter dans notre caroſſe. « Faites-là
/enir ſeulement, me répliqua-t-il, l'ha-
ɔit ne fait pas le Moine. Quelque tra-
/eſtie qu'elle ſoit, je connoîtrai bien
i elle eſt du genre féminin ».

J'eus un vrai plaiſir de me voir déli-
: de cet embarras; mais je n'aurois
nais prévu l'expédient dont ſe ſervit
Curé pour diſtinguer les ſexes. Ce-
ndant mon bienfaiteur s'empreſſa
ıller chercher Ferdinande, qu'il in-
:ma de l'heureuſe iſſue de notre viſite.
:s qu'elle parut, je juge déja par ſon
au teint que ce n'eſt point un garçon,
: dit le Curé, & qu'elle eſt même belle
e: mais ce n'eſt pas aſſez pour ex-
ıre de mon eſprit *omnem dubitandi*

formidinem : il me reſte, ajouta-t-il une autre petite épreuve à faire, po fonder ma certitude.

Elle entra dans la chambre où no étions, le Curé la fit aſſeoir ; & apr lui avoir fait quelques politeſſes pédar teſques, il la pria de ſe lever pour pr céder à ſon examen. Ne ſoyez poi ſcandaliſés, nous dit-il, mes amis ; vais faire les choſes *cum moderamine i culpatæ curioſitatis.* Il pria auſſi-tôt Fe dinande de lever autant qu'elle pourro les yeux au plafond de la chambr pour lui faire étendre le cou. Elle le fi & auſſi-tôt le bon Prêtre s'écria : Bon voici une des preuves que je cherch elle n'a point le ſigne des mâles, veux dire, le quartier de pomme q demeura & s'attacha au goſier d'Adam lorſqu'il mangea ce fruit à la ſollicit tion de ſa femme. Tous les homm l'ont hérité de ce malheureux gran pere, mais jamais femme ne l'a e Ce n'eſt qu'au genre maſculin, que

orceau funeste & ignominieux, se
ɔmmunique par la voie de la généra-
on, & qu'il lui reste attaché au gosier
une maniere à ne pouvoir le cacher.
Notre hôte, mon bienfaiteur & moi;
ous tendîmes aussi-tôt & sans réflexion
cou comme des grues; & nous étant
ıtreregardés, nous fîmes un éclat de
re, qui fit perdre le sérieux au Curé.
erdinande ne pouvant garder sa gra-
ité, ne put s'empêcher d'éclater aussi-
ien que nous. Le Curé reprenant son
ɛrieux, à l'autre preuve, dit-il, qui
ıe suffira pour confirmer celle-ci. Il
rit un tapis, qu'il étendit sur le plan-
her, & après m'y avoir fait coucher sur
: dos, il pria son pere & mon bienfai-
ɛur d'aider Ferdinande à s'y coucher
uprès de moi & dans la même attitude.
Nous n'y eûmes pas demeuré deux mi-
utes, qu'il nous fit lever. En voilà au-
ant qu'il en faut, nous dit-il, elle est
éellement femelle, ajouta-t-il; & vous,
'adressant à moi, vous êtes un mâle.

Elle eſt garnie des couſſinets de natu
à parte ante & à parte poſt. Monſieu
parlant encore de moi, n'en eſt poi
pourvu ; car la nature *nihil agit fruſtr*
mais auſſi *non deficit in neceſſariis.*
nous fit enſuite un diſcours phyſique
ſa façon, où il s'étendit beaucoup ſ
les caracteres qui diſtinguent l'homn
de la femme, indépendamment de l'e
ſentiel.

C'eſt une des plus plaiſantes ſcèn
que j'aie eu de ma vie. Mon inconnu
ſage au poſſible, étoit dans une adm
ration auſſi profonde que s'il eût é
ſpectateur du plus ſurprenant phén
mene de la nature. Pour Ferdinande
elle penſa étouffer de rire. Elle eut to
tes les peines du monde à rappeler ſo
ſérieux pendant les cérémonies de not
mariage.

Le Curé les célébra ſur le champ dan
ſa chambre : il les fit précéder d'une ex
hortation ſur l'inſtitution du Mariage
& il les finit par une autre ſur l'uſag

;itime que nous en devions faire. ›ilà qui eſt fait, nous dit-il en finiſ- ıt; & m'embraſſant, il ajouta que us étions auſſi-bien mariés qu'Adam Eve. Eſt-ce parce que nous ne faiſons ıs qu'un, mon époux & moi, dit Fernande au Curé, que vous avez cru e baiſer en le baiſant? Non, ce n'eſt ›int en ce ſens que nous ne faiſons ı'une même perſonne; & l'ayant ac- ›ſté, elle lui donna plus de trente bairs à droite & à gauche, tournant la te du pauvre Curé, qu'elle avoit ſai- : de ſes deux mains, comme celle d'une ıgode. Ha! dit le Curé ſortant des ıains de Ferdinande, je n'ai tant baiſé : ma vie, la tête m'en tourne. Et à ıoi, ripoſta Ferdinande, les couſſinets ı tremblent. Les éclats de rire que ous excita cette repartie, finirent la :ène, & ſe bornerent enfin à nous ıettre en belle humeur.

Mon bienfaiteur toujours généreux, ›ignit le Curé ſans m'avoir prévenu,

& lui mit dix louis dans la main. J'
appris ensuite de son pere, que cet
somme faisoit au moins la quatrien
partie de son revenu. Le tems s'éto
écoulé insensiblement, & l'heure d
soupé approchoit. Ce bon Curé me pari
si galant homme, que je le priai de nou
prêter sa table pour souper. Il m'entend
à demi-mot, & accepta de bonne gra
ma proposition. Je m'en allai au pl
vîte à l'auberge, & j'y fis préparer u
meilleur soupé que je n'aurois osé espér
dans un petit lieu comme Bourgklon
Il nous fut servi chez le Curé, qui s'
tant mis en train nous fit passer la nu
à table. Ferdinande, qui étoit au combl
de la joie, chanta plusieurs chanson
assez libres, dont le Curé voulut avo
des copies. Elle se fit un vrai plais
de les lui donner le lendemain avan
notre départ.

Nous prîmes congé, & il nous sou
haita mille bénédictions, nous priar
bien de le voir si nous passions quelqu

ur de ce côté-là. Nous lui en don-
ımes parole, & nous partîmes pour
uxelles, où nous arrivâmes à la brune.
on épouse pria de si bonne grace mon
enfaiteur de nous accorder la soirée,
ıe nous eûmes le plaisir de le posséder
:aucoup au-delà de son ordinaire; car
.squ'à minuit, il m'assura, quand je l'ac-
›mpagnai à son appartement, qu'il y
voit plus de trente ans qu'il n'en avoit
ınt fait, & qu'il étoit ordinairement cou-
ıé à neuf heures, en toute saison. Je me
élicitois de son excès, qui me procuroit
ı connoissance de son logis, que j'avois
gnoré jusqu'alors.

De retour auprès de Ferdinande, je
ne jettai à ses genoux, la priant de me
ire ingénûment si elle pensoit que je
ɩusse lui donner encore quelque preuve
le mon amour. Eh! pourriez-vous, dit-
:lle, en trouver à me donner? Non,
ıon, reprit-elle, mon cher cousin, je
ı'ai plus rien à desirer; la mort se pré-
sentera quand il lui plaira; contente de

mon ſort, je la recevrai ſans nulle pein
Quelle vienne donc le plus tard qu'il e
poſſible, lui dis-je, pour ne pas romp
notre tendre union, qui devroit êt
éternelle.

Objet des bontés de mon bienfaiteu
& uniquement aimé de ma tend
épouſe, je paſſois la vie avec une do
ceur ineſpérée, qui m'indemniſoit agré
blement de toutes les eſpérances qu
j'avois en France ; & d'autant plus
qu'ayant appris la mort du Duc d'O
léans, je me conſolai bien vîte de l
perte des faveurs que j'en attendois
& dont, ſelon les apparences, je n'a
rois jamais joui. La mort imprévue q
l'enleva, ne lui eût pas donné le ten
de me placer. Ma chere Ferdinande m
tenoit lieu de la plus puiſſante & de l
plus affectionnée protection de tous le
Grands de la terre. Je lui propoſai u
jour de reprendre l'habit de ſon ſexe
puiſque nous n'avions plus de meſure
garder; mais m'ayant prié de ne la poin

eſſer ſur cet article, je ne lui en parlai
s davantage; je me contentai de lui
ɔréſenter l'embarras où nous nous
ɔuverions, ſi notre mariage venoit à
ɔus produire du fruit. Hé bien, dit-
e, en ce cas-là, je vous avertirai d'aſ-
z bonne heure, pour que vous ayez
tems de m'éloigner de cette ville, &
: me placer en quelque lieu où vous
moi ne ſoyons connus de perſonne,
j'y pourrai revenir ſur le même pied
ıe j'y ſuis. Je me trouve bien dans
on déguiſement, ajouta-t-elle, il fa-
ɔriſe l'envie que j'ai de ne plaire qu'à
ɔus ſeul; car ſous l'habit que je porte,
ıi eſt le Cavalier qui s'aviſera de don-
:r quelque aſſaut à ma fidélité? Laiſ-
z-moi donc dans l'état où je ſuis, re-
:it-elle; mon amour en ſera plus pur,
: votre tranquillité à l'abri de toute
ıquiétude.

Quelques jours après notre mariage,
ıon Inconnu vint nous voir à l'heure
u dîné, & me fit le plaiſir de ſe prier à

manger la ſoupe avec nous. Il ne n
entretint pendant la table, que de la
fiance qu'on devoit avoir du monde
tier & de ſoi-même. Vous pouvez con
ter, dit-il, que l'intérêt eſt le prem
mobile des hommes; il ne faut po
paſſer avec eux les bornes que nous a
gnent les loix de la politeſſe & de
ſociété civile. Il nous dit pluſieurs aut
choſes de cette nature, dont il n
donna des preuves ſenſibles. Un n
ment avant de quitter la table, il adre
la parole à mon épouſe, que j'oſe d
avoir été l'objet de ſon eſtime & de
amitié. Je ſuis charmé, lui dit-il, M
dame, de vous voir dans l'heureux é
auquel vous aſpiriez. Le Ciel veuille
prolonger la durée autant que vous pc
vez le ſouhaiter; je ſerois charmé qu
m'eût choiſi pour contribuer à votre
tisfaction.

Mon épouſe, qui avoit pour lui u
eſtime toute particuliere, lui répon
avec des ſentimens de la plus vive

noissance. Elle le remercia avec des
ces infinies de tous les bienfaits que
vois reçus de lui, & qu'elle avoit par-
gés avec moi. Elle auroit continué sur
ton, lorsqu'il l'interrompit, pour la
er de ménager son cœur, qui se re-
ochoit de ne pouvoir se satisfaire; &
ant une bourse de sa poche, c'est à
us, Madame, que je fais ce présent,
-il en la lui présentant; le motif qui
conduit est désintéressé; je ne bute
'à m'assurer votre estime au même
gré que vous me l'avez déja témoi-
ée. Nous lui répondîmes d'une voix,
on épouse & moi, que nous le regar-
ons avec raison comme un pere tendre
bienfaisant, que le Ciel nous procu-
it en sa personne.

Après qu'il fut sorti, nous ouvrîmes
bourse, où nous trouvâmes deux cents
cats. Ces présens qui étoient assez
équens, nous jettoient dans un éton-
ment dont nous ne pouvions revenir.
ue penser en effet du bon cœur de cet

Etranger, & des libéralités par lesquell
il nous en donnoit de si généreuses m:
ques ? Nous donnâmes, elle & mo
l'essor à nos idées, mais nous n'en pûm
jamais fixer aucune. Nous résolûm
donc d'imposer silence à notre curiosit
& de jouir tranquillement des bienfa
reçus. Nous prîmes certainement le b
parti; car à quoi bon nous casser la tê
pour découvrir une source, dont le ru
seau nous étoit si utile ? Nous nous co
tentâmes d'en faire un usage gracieu
Nous nous mîmes en nipes & en bijou
pour avoir une ressource en cas que cet
source précieuse vînt à tarir. C'étoit-
le seul objet de notre inquiétude; ma
elle n'étoit pas capable de répandre
l'amertume dans nos plaisirs. Nous l
goûtions dans toute leur étendue, sa
nous embarrasser ni de leur durée,
des peines que le destin pouvoit no
préparer. L'Abbé que j'aimois véritabl
ment, & pour qui mon épouse avo
une véritable considération, les part
geo

:oit assez souvent ; & nous nous trou-
ons, mon épouse, lui & moi dans des
.rties de campagne, de promenade &
: jeu, qu'il avoit soin de lier pour nous
ire passer la vie agréablement. O l'heu-
ux tems ! Hé ! à qui dois-je m'en
endre qu'à moi seul, s'il n'a pas été
aussi longue durée que je l'espérois.

L'Abbé m'avoit faufilé avec un Gen-
homme de ses amis, avec qui nous
lions de tems en tems souper chez un
meux Traiteur. Mon épouse y venoit
ɪelquefois, mais le plus souvent elle
fusoit la partie ; la compagnie de la
le de notre hôtesse l'amusoit beaucoup
ieux ; elle la préféroit à nos parties où
e s'ennuyoit, parce qu'on la sollici-
t à boire, elle qui ne buvoit jamais
vin sans eau, & qui en buvoit même
s-peu.

Un jour que je donnai à souper à
bbé & à ce Gentilhomme, notre ami
mmun, j'eus le malheur de me rendre
ligne des faveurs de mon Inconnu. Le

vin eſt capable de jetter dans les
grandes folies le plus ſage des homr
J'en fis, pour mon malheur, & je l'av
à ma confuſion, la fatale expérience.
la fin du ſoupé, où nous avions bu
pieuſement, le Cavalier de notre c
pagnie témoigna beaucoup de ſur
de me voir dans un état brillant, ma
l'aveu que je lui avois fait pluſieurs
en préſence de l'Abbé & du Baror
Broc. . . . que j'obtiendrois plutôt tr
ruades du Cheval de bronze du P
Neuf, qu'une lettre de change de v
piſtoles de mon pays. Comment di
faites-vous ? me dit-il. Vous vous e
tenez noblement dans Bruxelles, v
couſin & vous : à la figure que
faites, on diroit que vous avez
mine intarriſſable d'or & d'argent.

Un certain air fanfaron que j'a
perdu depuis mes malheurs me ſaiſi
dans ce moment, je lui répondis que
étois ſurpris moi-même. L'argent n
manque pas, repris-je : un ruiſſe

it je ne connois pas la source, m'en
rnit non-seulement au-delà de mes
oins, mais même beaucoup au-dessus
mes desirs : je ne sais si c'est d'un
nme ou d'un diable que je le reçois ;
is mille, deux mille louis & plus, me
oient faciles à trouver en un quart-
eure. Pour moi, dit l'Abbé, malgré
n étonnement, je n'ai jamais voulu
cher cette corde : content de trou-
de l'argent dans votre bourse, je
suis fort peu embarrassé d'où il vous
ent.

Parbieu, Messieurs, leur dis je plein
vin, vous en trouverez toujours chez
i à votre service ! Je ne crois pas de-
ir vous en faire un mystere; mais je
is vous dire que j'ai un petit bout
iomme que l'Enfer a suscité pour me
re du bien; car le Ciel qui fut tou-
ırs d'airain & de bronze à mon égard,
s'avise certainement pas de penser à
es besoins. Ce petit diable est très-
main, il m'aime & je fais devant lui

le chien couchant. Il m'ordonne de fai
usage de ses bienfaits, & de me dive
tir, sans rien épargner. Je m'aime tr
pour lui désobéir; à ce prix-là je lui ser
toujours soumis. Le Cavalier qui avc
de hautes idées de la Pierre Philosophal
dit que ce pourroit bien être un d
Adeptes, dont il paroissoit fort peu da
le monde, quoique selon lui il y en e
plus qu'on ne pensoit. L'Abbé qui tr
toit cette science de chimere, repar
qu'il croiroit plutôt que c'étoit quelq
Faux-Monnoyeur, qui étoit assez pı
dent pour ne pas s'exposer à la sévéri
des Loix.

Ne fus-je pas assez ingrat & assez f
de pencher pour le sentiment de l'Abb
J'enchéris sur lui, & je me propol
d'examiner mon homme de si près, q
je découvrirois le métier qu'il faiso
Allons, dis-je, Messieurs, buvons à
santé. Ayant rempli nos verres, nous l
vuidâmes; l'un à la santé du bon Pl
losophe, l'autre à la santé du libér

ıux-Monnoyeur, & moi je bus à la
nté du plus bienfaiſant de tous les
iables. De quelle rage ne fus-je point
iſi dans ce fatal moment? Quelle in-
·atitude, grands Dieux! je devois du
oins conſulter mes intérêts, puiſque
ıvois le cœur aſſez mauvais pour déni-
rer mon aimable bienfaiteur!

Mais je pouſſai la perfidie bien plus
ɔin; elle alla juſqu'à me faire promettre
mes deux amis de le leur faire con-
ɔître. Le Ciel qui l'aimoit ſans doute,
: qui vouloit me punir, me mit dans
impuiſſance de tenir ma parole. Je
ouvai mon homme le lendemain au
afé, où il s'étoit arrêté plus long-tems
u'à l'ordinaire; je l'accoſtai comme de
outume, & je lui demandai comment
ſe portoit. Il me répondit que malgré
:s ennemis cachés qui penſoient à le
erdre, il ſe portoit parfaitement bien. Il
ıe donnoit une trop belle occaſion de
ui témoigner ma reconnoiſſance, pour
ıue je ne la ſaiſiſſe pas; je lui offris mes

ſervices juſqu'à la derniere goutte ·
mon ſang. Il me répondit, qu'il ne pı
tendoit pas qu'il m'en coûtât ſi cher po
le venger. Voulez-vous bien ſortir av
moi, ajouta-t-il, & je vous dirai ‹
quoi il eſt queſtion.

Je le ſuivis juſqu'au parc, où no
arrivâmes ſans nous être dit un ſeul mc
Au premier tour que nous fîmes ſur uı
pelouſe où nous étions ſans témoins,
me demanda où j'avois ſoupé la veill
Je lui avouai ingénûment que j'avc
donné à ſouper à deux amis chez
fameux Traiteur. Je le ſais, reprit-i
& même vous leur avez ſervi un deſſe
à mes dépens. Un coup de foudre ı
m'auroit pas rendu plus immobile : mc
attitude eût été ſuffiſante pour le pe
ſuader de ma perfidie, quand même
n'en auroit pas eu des preuves ſeı
ſibles. Revenu de mon étonnement, j
le priai de s'expliquer, pour qu'il m
donnât le tems de trouver le moyen c
pallier mon lâche procédé. Il entra e

atiere, & me raconta de fil en aiguille
ntretien que nous avions eu à table
es deux amis & moi. Si c'étoit, dit-il,
ı rapport qu'on m'en eût fait, j'aurois
:u de le croire fort infidele; mais ayant
ut entendu de mes propres oreilles,
ne ſuis que trop convaincu de votre
diſcrétion, & de quelque choſe de
us : je me perſuade bien, ajouta-t-il,
ıe le vin avoit en ce moment répandu
:s nuages dans votre eſprit, & ſuſ-
:ndu les juſtes mouvemens de votre
œur : mais de quelque principe que
ocede votre imprudence, j'en aurois
ıcore plus de demeurer expoſé aux
aits des langues pernicieuſes & des
prits mal tournés. Le Ciel, reprit-il,
'a fait la grace de me pourvoir d'un
ſcernement, dont je ſuis aveuglément
s inſpirations : je me rendrois indigne
e ſes faveurs, ſi je n'en faiſois point
ſage : il n'eſt pas naturel que je ceſſe
l'être ſage, parce que vous êtes indiſ-
cret : je vous ſouhaite de meilleurs amis

que moi : & me préſentant une bourſ
voilà, dit-il, encore une preuve de m
affection ; & j'en dois avoir aſſez po
moi-même, afin de pourvoir à n
ſureté.

Je me jettai à ſes genoux, plus con
terné que ſi je venois d'entendre m
arrêt de mort. Je le conjurai en term
des plus touchans, de me pardonn
ma faute, que je traitai du plus n
de tous les crimes. Il n'eſt ni ſoumiſſio
ni proteſtation que je ne lui fiſſe. M
mon repentir, tout amer & ſincere qu
étoit, fut inutile, il me quitta pour
me jamais plus rejoindre. Je m'en f
ſans délai à ſon logis ; il n'y étoit poin
& j'appris de ſon hôte qu'il l'avoit pa
le matin à ſon lever, & qu'il étoit par
diſant qu'il avoit à faire un voyage q
étoit pour lui de la derniere conſéquen
J'eus beau queſtionner ce Bourgeois,
n'en pus rien apprendre ; il ne ſavoit ri
de toutes les affaires de ſon logeur ; il
le connoiſſoit point du tout, il en ign
roit juſqu'au nom.

Cette démarche inutile ne me rebuta
int ; je m'imaginai pouvoir découvrir
elque chose de ce que je désirois savoir
ez le Traiteur où mon bienfaiteur
avoit entendu parler de lui d'une ma-
ere peu conforme à la reconnoissance
ie je lui devois. J'y allai du même
s, & l'ayant pris en particulier, je
i fis le portrait de l'homme que je
ierchois, & lui demandai s'il ne le
nnoissoit pas. Il me répondit, qu'il
: connoissoit que sa personne, sans en
voir même le nom, & qu'il n'en savoit
is davantage. Il vient, ajouta-t-il,
uper chez moi presque tous les soirs,
j'ai soin de lui préparer un petit mor-
eau délicat, & de lui donner de bon
in. Il soupa encore ici hier ; il mange
rdinairement dans un cabinet joignant
chambre où je vous sers quelquefois ;
me paie généreusement ; c'est tout
e que j'en sai, conclut-il, & je n'en
emande pas davantage.

Je quittai le Traiteur pour aller exa-

miner la chambre où j'avois ſoupé l
veille, & le cabinet d'où mon bienfa
teur avoit entendu toute notre mau
dite converſation. Il ne me fut pas ma
aiſé de comprendre qu'il lui avoit é
facile d'entendre tout ce que nous avior
dit. Le cabinet n'étoit ſéparé de la cham
bre que par une cloiſon de groſſe toi
clouée ſur un chaſſis; & je maudis mil
fois le moment que j'étois entré dan
cette fatale maiſon. C'étoit pourtant
moi ſeul que je devois attribuer la per
que je faiſois d'un ſi généreux bienfa
teur.

L'heure du dîné me ramenant au l
gis, j'y parus fort abattu aux yeux d
ma tendre épouſe. Elle en fut alarmé
& m'en demanda la cauſe. Je rejett
ma triſteſſe ſur un mal de tête qui m'
voit pris en ſortant du parc avec not
pere, c'eſt ainſi que nous le nommion
entre nous; & je lui remis la bourſe qu
j'en avois reçue, où nous trouvâm
cent ducats. Elle crut que je lui diſo

:ai, & nous nous mîmes à table ſans
ı'il me fût poſſible de manger, mal-
ré les efforts que je fis pour lui cacher,
ı moins pendant quelque tems, le ſu-
:t de mon chagrin. J'eſpérois retrou-
er notre bienfaiteur lorſque j'y pen-
:rois le moins; je le croyois aſſez pré-
enu en ma faveur & pour mon épouſe,
our oſer me flatter que ſon juſtecourroux
e ſeroit pas de longue durée. Mais hélas!
fut trop ſage pour ſeconder mes eſpéran-
es, je le perdis pour toujours. Son départ
ıit tous mes plaiſirs au tombeau, & donna
aiſſance à l'affreuſe miſere, qui, ſelon
:s apparences, ne finira qu'avec mes
nalheureux jours.

Cependant le tems avoit paſſé l'éponge
ur mon chagrin, & mes réflexions m'a-
oient fait vouloir de bonne grace ce
ue je ne pouvois empêcher, lorſqu'il
n'en cauſa un bien plus cuiſant par la
naladie de mon épouſe. J'eus d'abord
ın preſſentiment qu'elle me l'enléveroit,
:e qui ne fut que trop vrai. D'ailleurs

le chagrin qui la ſaiſit, ne voyant p
notre pere, & l'aveu que je lui fis qu
avoit quitté Bruxelles, augmenta ſi f
ſa fievre, qu'en moins d'un mois e
mourut, & me laiſſa dans un reg
mortel d'une ſi cruelle ſéparation.

Bruxelles où j'avois paſſé deux a
avec toute ſorte d'agrémens; cette be
ville qui m'avoit indemniſé de tout
que j'avois perdu en France, me devi
inſupportable. L'Abbé qui étoit homı
à ſe conſoler de tout, eut beau me c
biter ſa philoſophie; quelque conforı
qu'elle fût à ma raiſon, j'en trouvai
pratique au-deſſus de mes forces. Il r
quittoit peu, & il tâchoit de me pr
curer des occaſions à me diſtraire
ma douleur: mais j'avois perdu le go
pour le plaiſir; toutes les compagni
m'ennuyoient; la promenade, la cai
pagne, le ſpectacle, le jeu me paro
ſoient affreux; la ſolitude même, quc
que propre à nourrir mon chagrin, m'
toit à charge; je n'étois jamais bie
da

ıns un endroit, quel qu'il fût, & je e trouvois encore plus mal dans un ıtre où jespérois être mieux; la vie, ı un mot, m'étoit à charge, & je ne i si c'est par lâcheté ou par force d'esit que je ne me donnai pas la mort.

Prévoyant bien que je ne sortirois ɔint de cet état, tandis que je contiıerois de faire mon séjour à Bruxels, je pensai à quitter ce pays. N'en ɔnnoissant aucun par ma propre exérience, l'Angleterre fut le premier ıi me vint dans l'idée. Je la suivis vec ardeur; & sans prendre congé que u seul Abbé de Caraccioli, je partis, renant la route d'Anvers pour me renre à Rotterdam, & m'y embarquai our Londres. C'est la route que me onna l'Abbé, je n'en avois point d'autre prendre, à moins de gagner Ostende. elle de Calais & de Dunkerque m'étoit bsolument fermée. De toutes mes nippes, : n'avois pris que celles qui m'étoient bsolument nécessaires; le reste fut

vendu. Je fis préſent à la fille de mo
hôteſſe de toutes les hardes d'uſage
ſon ſexe. Elle fut la ſeule qui eût co
noiſſance que mon prétendu couſin éto
une femme & mon épouſe. Elle m'avo
gardé exactement le ſecret ſur cet a
ticle, du moins juſqu'à mon départ.
n'en ſouhaitois pas davantage; pe
m'importoit qu'il fût divulgué après.

Je fis argent de tout, ne me réſe
vant que mon épée & ma canne, &
fis fort bien; car ſi j'euſſe attendu
être dans le beſoin, j'en aurois ret
moitié moins. Il ſemble que les malhe
reux ſoient connus des Marchands, q
profitant de leur néceſſité, donnent
prix à ce qu'ils ont à vendre. Telle
l'humanité de notre ſiecle. Lorſqu'u
arbre eſt tombé, tout le monde cou
aux branches pour les écuiſſer, perſon
ne s'empreſſe à le relever.

Les triſtes réflexions que je fis en rout
furent d'autant plus cruelles, que je
m'en prenois qu'à moi dans mon ét
malheureux. Je ne fis pas comme la pl

:t de ceux qui éprouvent mon ſort, en accuſent injuſtement la fortune, :dis qu'ils ne doivent l'attribuer qu'à :r mauvaiſe conduite. La mienne m'ou-t un précipice affreux, où je gliſſai :ntôt. L'argent que j'emportai du ys-Bas fût bientôt diſperſé, & n'ayant cun talent pour en gagner, je fus ré-it à un état déplorable.

J'arrivai à Rotterdam, où je n'étois nnu de perſonne. Il eſt vrai que je en ſouciois peu, parce que je n'a-is pas réſolu de m'y arrêter; mais nt allé loger à l'Enſeigne de l'Horlo-, j'y trouvai le Baron de Poln..... ne Seigneur Pruſſien, qui attendoit départ d'une Chaloupe Angloiſe pour re le même trajet que moi. Il étoit cieux & poli, & ayant appris à table : je paſſois à Londres, il me té-oigna un vrai plaiſir d'avoir ma com-gnie. Je répondis comme je devois à ttes ſes politeſſes; nous liâmes en-ſable une certaine amitié, que je

croyois pouvoir m'être de quelque u
lité à Londres, où il étoit connu
quantité de Seigneurs.

Il m'avoua à notre arrivée en A
gleterre, qu'il étoit ſans argent. Il ét
aſſez bien mis, mais il portoit ſur ſ
corps tout ce qu'il avoit à quelques cl
miſes près. La fortune lui faiſoit al
éprouver ſes rigueurs, comme ſi, pc
le combler des faveurs dont il jouit à
Cour de ſon Souverain, elle eût voı
les lui faire mériter par la patience
par la grandeur d'ame avec laquelle
a ſupporté ſes revers. Où allez-vous
ger ? me dit-il en débarquant. Ma f
lui dis-je, je n'en ſai rien : j'ai env
ajoutai-je, de chercher un appartem
dans un quartier François, pour
faire entendre & pour prendre l
gue. Et moi, me dit-il à ſon to
je vais payer d'audace. Quoique je ſ
ſans argent, je vais me loger dans
quartier le plus peuplé de Nobleſſe, aſ
près du Palais; j'y prendrai un mag-
nifique appartement payable par mo

aurai ce tems-là devant moi pour me muer, & faire des connoiſſances utiles. Je lui ſouhaitai l'heureuſe iſſue de ſes deſſeins, & je le quittai pour aller chercher une chambre. Le garçon qui portoit mon porte-manteau, & qui entendoit aſſez le François pour me comprendre, me conduiſit ſelon mes deſirs dans le quartier des Grecs, preſque tout François. Paſſant devant un Café, le ſieur Fa.... Médecin François, qui en ſortoit, m'ayant reconnu pour François nouvellement débarqué : Monſieur eſt étranger, me dit-il, & je comprends qu'il cherche un logement. Je lui répondis qu'il avoit rencontré juſte, & que s'il vouloit m'en procurer un, il me rendroit un grand ſervice. J'étois en effet très-fatigué de mon trajet, la mer ayant été preſque toujours orageuſe. Il ſe prêta à mes deſirs & à mes beſoins, de la meilleure grace du monde. Je n'eus pas fait cent pas avec lui, que je fus parfaitement bien logé

& à bon marché, dans une maiſon d
ſa connoiſſance, où il me recommanda
comme s'il m'avoit connu le plus pa
ticuliérement du monde.

Mon hôteſſe, qui étoit une veuv
Françoiſe d'un âge avancé, ſans êt
décrépite, avoit une fille de vingt ans
ou environ, qui n'étoit ni jolie ni laide
mais dont l'eſprit, le cœur & les ma
nieres, l'indemniſoient bien de la beau
té. Le Médecin fit d'abord pourvoir
mon repos; on me fit un lit, & il m
dit adieu, en me ſouhaitant une nu
tranquille. Je me couchai auſſi-tôt,
je ne fis qu'un ſommeil profond depu
les ſix heures du ſoir juſqu'à neuf heur
du lendemain matin.

Mon hôteſſe vint me dire à mon leve
que le Médecin m'attendoit à prend
du chocolat chez lui. Cela me fit d'au
tant plus de plaiſir, que j'eſpérois rec
voir de ce Docteur officieux, des av
ſur la conduite que je devois tenir dan
un Pays dont les loix & les manier

'étoient tout-à-fait étrangeres. Il eſt
ertain que de tous les Pays de l'Europe,
eſt l'unique qui ſoit ſi fort iſolé de tous
s autres en ce genre. Que l'on ſorte
e France, par exemple, avant d'arriver
ſes frontieres, on commence à trou-
er des manieres & des uſages qui ſe
iêlent avec ceux du Pays limitrophe;
ils ne ſe perdent inſenſiblement, que
uand on eſt preſqu'au centre du Pays
ranger où l'on va. Mais il n'en eſt pas
e même de l'Angleterre. Quoique cette
le ne ſoit ſéparée de la France que par
n bras de mer de ſept lieues, les loix,
s manieres, la langue, & les uſages
rançois, ſe perdent abſolument dans
trajet. Il faut, pour ainſi dire, les
ublier à Calais, pour en prendre de
ouveaux à Douvres.

Je me fis conduire chez le Médecin,
ui demeuroit à cinq ou ſix maiſons de
elle où il m'avoit logé. La femme m'y
eçut avec la même cordialité que ſon
iari; on m'y careſſa; on m'y donna

des avis dont je profitai. Je m'y tir
d'affaires pendant quelques mois; ma
la fortune, jalouse de voir que j'allo
me procurer une situation tranquille
rompit toutes mes mesures; & la pun
tion que le Ciel prit de mes ancienn
débauches, me rendit l'objet du monc
le plus déplorable.

M'imaginant que le Baron de Poln.
seroit quelque jour en état de me rend
service, je le voyois presque tous l
matins à son lever; c'étoit le seul m
ment de la journée où on le trouve
chez lui : il donnoit tous les autres a
dessein qu'il avoit de se faufiler av
les Seigneurs Anglois, qui sont d'u
assez facile accès, quand on est fait
mis d'une certaine façon. Il y réussi
Ayant appris qu'il se trouvoit tous l
soirs aux Armes du Roi & à la Tête d
Duc de Richemont, qui sont deux fa
meuses auberges, un grand nomb
de Ducs & de Milords, il s'y procur
l'entrée. Son nom & sa maison étoier

nus de tous les Seigneurs de la Cour ;
ne lui fut pas difficile d'y être bien
u. L'hiſtoire qu'il leur fit de ſa diſ-
ce, de ſon Prince, & de ſa Cour, les
cha. Il en obtint des ſecours ſuffiſans,
ır ſoutenir l'eſſor qu'il avoit pris à
arrivée à Londres.

Courtiſan outré, il me repaiſſoit d'eſ-
ances ; mais ce n'étoit que la fumée
de l'eau-bénite de Cour. De mille bons
ices qu'il pouvoit me rendre, je ne
s jamais en obtenir un. Il ne lui étoit
n de ſi aiſé que de me procurer quel-
e place ſortable chez quelqu'un des
igneurs qu'il fréquentoit. Je compris
entôt qu'il n'étoit bon que pour lui
ıl. J'ai connu cent peſonnes à qui il a
s obligations eſſentielles, dont il n'a
nais eu la moindre reconnoiſſance,
puis qu'il eſt rétabli dans ſes biens &
la Cour de ſon Prince, dont il eſt aimé.
oiroit-il ſe déshonorer, en ſatisfai-
nt tous ceux à qui il eſt redevable ?
e pourroit-il pas, au contraire, ſe

faire un vrai mérite de regarder du de
gré d'élévation où il eſt, les petits d'Ar
gleterre, de Hollande, de Bruxelles, d
Liége, & d'ailleurs, qui ſont tombé
dans l'indigence, & à la ruine deſquel
il a contribué ? Et ne devroit-il pas éga
lement contribuer à réparer leurs pertes
en réparant au moins par principe d
juſtice, s'il ne le fait pas par généroſité
les pertes qu'il leur a cauſées ? On l
ſon nom dans les livres de quantité d
miſérables Aubergiſtes, qui ſont rédui
à la mendicité; il eſt couché ſur les ta
blettes de beaucoup de particuliers off
cieux qui lui ont fait plaiſir. Ne ſe fe
roit-il pas honneur, s'il effaçoit ces mo
numens de ſa miſere paſſée, avec l'encı
dorée dont il a le cornet plein ? Ma
c'eſt parler aux rochers, que de lui re
nouveller la mémoire du tems paſſé
qui pourroit l'humilier dans ſon éléva
tion.

Toutes ſes belles promeſſes aboutiren
à me propoſer de travailler à l'Hiſtoi

1 Comte de Konifmarck, fur les Mémoires fecrets qu'il offroit de me fournir. Il me les mit effectivement en main. les examinai, & je le remerciai de occupation qu'il vouloit me donner. eut beau me tenter par des efpérances un profit confidérable que produiroit t Ouvrage, qu'il avoit deffein de faire iprimer par foufcription, je ne me iffai pas féduire. Cette corde étoit trop licate, pour que j'euffe l'imprudence de toucher. Voyant donc que je perdois on tems en le fréquentant, je cherchai l'employer mieux.

Cependant ma bourfe défenfloit fueufement. Il eft vrai que j'y fis une laine breche, en m'avifant de prene réjouiffance dans un Boulingrin hors la ville de Londres, où il y avoit ne groffe partie de Lanfquenet. Il ne e refta pour tout bien que dix ducats. commençai alors, mais trop tard, à vre d'économie. La gargotte fut ma ffource, C'eft-là où je fis connoiffance

avec une troupe de malheureux, parı
lesquels étoit un certain nombre d'ir
posteurs.

J'y vis un jeune homme très-bien toı
né, & dont l'éducation & les manieı
ne répondoient pas mal à la naissan
& au nom qu'il se donnoit. Il se dis
de la Maison de Créqui; & quoiqu'e
fût dès-lors tombée en quenouille,
avoit eu le talent d'en imposer aux S
gneurs de la Cour, & à la Duchesse
Kendale, qui lui avoit accordé sa pı
tection. Il mit à profit tout le tems q
dura cette erreur. Le Duc de Mont..
qui étoit charmé de sa compagnie,
mettoit de toutes ses parties de plais
& soit à la ville ou à la campagne,
lui procuroit par-tout des agrémer
qu'un honnête-homme n'eût osé es
rer. Ce jeune homme, qui étoit d
fort joli minois, n'étoit pas moins b
venu chez les Dames. La Duchesse
Kendale eut même la bonté de le p
sen

ter au Roi, qui à sa considération regarda d'un œil favorable.

.es appartemens du Palais de Saint-nes lui étoient gracieusement ouverts; e ne doute pas qu'il ne se fût main-u dans cette gracieuse situation, si le jugé favorable où il avoit mis le Duc Mont.... eût été de plus longue du-. On lui fit faire attention au peu de idement qu'il y avoit à croire que ce ne homme fût de la Maison de Cré-, dont la tige mâle s'étoit éteinte c la vie du dernier, qui avoit été tué Italie, au commencement de ce siecle. evint de son erreur, ou du moins il nmença à soupçonner qu'il étoit la pe de sa générosité précipitée; & pour tir sans éclat du doute où il étoit, il t un jour le prétendu Créqui en parti-ier, pour lui décharger son cœur. ii que vous puissiez être, lui dit-il, ouez-moi franchement qui vous êtes. votre naissance est telle que vous me vez fait accroire, & que vous m'en

donniez une ſimple preuve, la fort
vous eût-elle encore plus maltraité
vous dédommagerai de la perte de
faveurs. Si vous êtes tout autre ch
parlez-moi avec ſincérité ; & ſacl
alors diſtinguer le mérite perſo
d'avec celui du ſang, je vous ferai
bien, & je vous rendrai ſervice.

La généroſité du Duc ne le to
point; il avoit pourtant beau jeu,
pouvoit aiſément ſe conſerver la b
veillance d'un ſi grand Seigneur :
un affreux aveuglement le retint
ſon impudence. Il ſoutint toujours
étoit tel qu'il s'étoit donné, & promi
Duc de lui en donner des preuve
moins de quinze jours.

Le Duc dans cette attente contin
le careſſer. L'impoſteur l'approc
toujours avec la même aſſiduité ;
auſſi-tôt que le tems de la promeſſ
échu, il diſparut de l'Hôtel du Duc
garda la chambre, où il ſe faiſoit p
à manger de la gargotte. On n'avoi

in d'autre preuve que cette conduite, ur juger qu'il n'étoit pas de la maiſon nt il ſe réclamoit. Cependant on fut formé de la vérité. Un Officier qui voit en France dans le Régiment de arn, & qui avoit été aſſez long-tems garniſon à Valenciennes, le voyant jour traverſer la rue où il logeoit, ur aller, à ſon ordinaire, paſſer la urnée dans une maiſon vis-à-vis de ſon partement, il le reconnut, & fut rpris de le voir ſi bien étoffé. Il en rla à M. de Broglio, alors Ambaſſa-eur à Londres, en préſence de pluſieurs eigneurs de la Cour. Ils furent tous iqués d'avoir été la dupe de cet im-oſteur, & en firent leur rapport à la uchеſſe de Kendale, qui en informa Roi, George I, qui, ſans beaucoup e réflexion, ayant cru qu'il étoit tel u'on le lui préſentoit, avoit également onné dans le panneau. Il en fut cho-ué; néanmoins, par un excès de bonté, l lui envoya cinquante guinées, avec

ordre de ſortir de la Grande-Bretag
en vingt-quatre heures. C'eſt ainſi q
finit le perſonnage que joua le faux C
qui ſut le Théâtre de la Cour d'Ang
terre. Cette aventure a ſi fort reb
les Seigneurs Anglois, qu'ils ſont
venus plus circonſpects dans leur gén
roſité ; ils n'accordent plus leur prot
tion qu'à bonnes enſeignes.

Il y avoit en ce tems-là dans Lo
dres une quantité prodigieuſe de ge
de toute nation, du caractere du fa
Créqui qui fut reconnu par l'Offic
François, nommé Petit-Bois, pour le f
du Commis des Vivres de la Citade
de Valenciennes. Le Gouverneur
cette Forteresſe l'avoit pris à cœur d
ſon enfance. Son minois & ſes manier
lui plurent ; & comme il avoit de
enfans de ſon âge, il le fit élever av
eux. Il avoit également profité de cet
belle éducation ; auſſi ſe préſentoi
il avec tous les agrémens qu'il fa
avoir pour mériter le coup-d'œil. C

i prouve que les belles manieres nnent un grand relief à la qualé, & que l'éducation peut mener plus n que le mérite de la naiſſance qui n eſt pas ſoutenue.

Je ne ſai par quel haſard je me fauai avec un autre Aventurier, dont npoſture fit encore plus de bruit que lle dont je viens de parler. Il s'en faut n que celui-ci eût les appas de l'autre, j'ai ſouvent admiré comment on avoit s'y laiſſer ſurprendre. C'étoit un jeune mme, auſſi épais d'eſprit que de corps. brutal comme un vrai cheval de caſſe. Quoique ſe diſant le Chevalier Coetlogon, & par conſéquent d'une s plus illuſtres Maiſons de Bretagne, ne s'aviſa pas d'en impoſer à la Cour. s Marchands François de Londres rent les ſeuls objets de ſes ſoins. De us ceux qu'il entreprit de duper, il y en eût aucun qui ne fût ſa dupe. fut malheureux que mon argent tirât ſa fin, ſans quoi il ne m'auroit pas

moins trompé que les autres. Cepei dant, malgré l'indigence où je n voyois tomber, je fus aſſez ſot po lui prêter deux louis; c'eſt-à-dire, moitié de mon bien. Le voyant traîn dans les boues des habits de velours pluſieurs autres brodés ou galonnés, lui entendant me dire ſans ceſſe qu attendoit inceſſamment des Lettres-d change très-conſidérables, dont il r faiſoit voir les Lettres d'avis, j'eſpérc qu'il ſeroit un jour ma reſſource. avoit pris à Calais une femme fort jol qu'il a rendu très-malheureuſe, ap lui avoir mangé quinze à dix-huit mi francs, qui lui avoient été comptés jour de ſes nôces. C'étoit la fille d' nommé Grandcire, fameux Aubergi de Calais. Elle étoit ſi tendrement aim de ſes parens, que croyant faire ſa f tune, ils la rendirent miſérable.

Quant à cet aventurier, ſoi-diſ Chevalier de Coetlogon, ce n'étoit qu' Irlandois, fils d'un Chaudronnier

ork. Il avoit été élevé à Nantes en Bre-
gne, où il avoit étudié à fond la Gé-
éalogie de la Maison dont il prenoit le
om : & c'est par ce moyen que se récla-
ant toujours d'une noble & nombreuse
ace, il surprit la bonne foi & la géné-
osité de bien du monde. Ne pouvant
lus tenir dans Londres, il y laissa sa
emme & trois petits enfans qu'il en
voit, & il repassa la mer, pour don-
er carriere à son caractere aventurier,
ous quelqu'autre figure.

Quelque besoin que j'eusse de mon argent, il fallut me consoler de ma perte. Je ne laissois pas néanmoins de faire des réflexions sur le malheureux avenir auquel je touchois. J'en devins si triste, que ma bonne femme d'hôtesse s'en étant apperçue, fit tous ses efforts pour me rappeler à l'état où elle m'avoit vu à mon arrivée. Il est certain qu'elle y réussit. Soit que je m'imaginasse pouvoir compter sur des secours de sa part, ou que la voyant affectionnée pour moi,

j'euſſe conçu l'eſpérance de devenir ſo[n]
gendre, ma triſteſſe diſparut en peu d[e]
jours. Je commençai dès-lors à me rendr[e]
plus aſſidu auprès de ſa fille. Elle n[e]
recevoit pas mal mes ſoins. Mes eſpé[-]
rances ſe fortifierent ; la bonne mer[e]
me la confioit de bonne grace, & je l[a]
menois tous les Dimanches à la prome[-]
nade hors de la ville. Mes manieres
& les preuves d'amour que je lui don[-]
nois, ne lui déplaiſoient pas.

L'Eté, & une bonne partie de l'Au[-]
tomne, avoient ſervi à ſerrer les nœuds
de notre amour. Nous nous voyions à
la veille de nous en donner réciproque-
ment des preuves ſolemnelles, lorſqu'un
fatal contre-tems gâta toutes mes affaires.
J'avois été autrefois traité à Paris d'un
mal, dont les ſymptômes commencerent
à reparoître. Voulant y mettre ordre de
bonne heure, aux dépens même de ma
derniere chemiſe ; car n'ayant plus d'ar-
gent, je ne pouvois m'en prendre qu'à
mes hardes, j'eus le malheur de m'a-

eſſer à un Chirurgien, à qui j'avois rlé trois ou quatre fois par hazard, ns le connoître. Ma confeſſion l'inſ- uiſit à fond de la cauſe des ſymptômes i paroiſſoient, & de ceux dont je plaignois, & qui ne paroiſſoient int. Il me promit de me guérir ſans gêner, & ſans même qu'on s'ap- rçût au logis que j'étois dans les re- edes.

Satisfait de la maniere dont il m'offroit bons offices, je l'en remerciai, après oir eu la parole qu'il m'enverroit s remedes au bout de deux jours qu'il oit pris pour les préparer. Mais au u de cela, il trahit mon ſecret. Aſſez oche parent de mon hôteſſe, & ſa- ant que j'aimois ſa fille, & que j'en ois aimé d'une façon qui conduiſoit mariage, il leur révéla mon mal. Elles furent ſi effrayées, que non-ſeule- ent je fus débouté de mes eſpérances, ais qu'il me fallut encore déloger de maiſon.

Dans la ſituation déſeſpérante où j'é
tois, il n'en falloit pas tant pour m
cauſer le plus vif chagrin que j'euſſ
éprouvé de ma vie. Dans toutes les tr
verſes que j'avois eues, l'argent du moir
ne m'avoit pas manqué; mais celle-
m'arriva, n'ayant pas un ſol, & priv
de la plus petite lueur d'eſpérance. J'eu
d'abord recours au gracieux Docteur
dont j'ai déja parlé, & chez qui je trou
vois toujours quelque conſolation à m
peines. Je lui avois déja fait confidenc
de mes amours, il m'avoit même con
ſeillé de les pouſſer juſqu'au dernier p
riode. Le contraſte que je venois l
annoncer, le ſurprit & le toucha ſenſ
blement. Il m'en témoigna ſon chagrin
mais ce n'étoit ni du bout des levres
ni par compliment. La pitié qu'il avo
des malheureux étoit efficace : & j'e
connois pluſieurs; l'un à préſent Paſteu
d'une Egliſe Réformée, l'autre Ma
chand, aſſez bien dans ſes affaires : celu
ci dans un emploi conſidérable; celu

à bien établi, qui ont tous trouvé ſa
able à leur ſervice pendant des années
entieres, & qu'il a produits tant qu'il
a pu, pour leur procurer des reſſources.
Il n'étoit pourtant pas des plus à ſon
aiſe. Je ne ſais s'il eſt mieux préſente-
ment; mais j'oſe avancer, que s'il étoit
dans le beſoin, ceux mêmes qui ont
éprouvé ſon bon cœur dans leur indi-
gence, lui refuſeroient des ſecours qu'ils
pourroient lui donner ſans s'incom-
moder.

C'eſt donc à ce cœur généreux que j'ai
l'obligation de n'avoir pas couché ſur le
pavé. Il me logea chez une pauvre, mais
honnête femme, qui avoit été nourrice
de ſon fils aîné, qui n'avoit alors qu'en-
viron trois ans. Elle me donna une eſpece
de grenier, encore me trouvois-je très-
heureux. Le chagrin qui me ſaiſit, ne
contribua pas peu aux prompts & grands
progrès que fit mon mal. Il me réduiſit
à ne pouvoir me ſervir de mes bras,
mes jambes avoient de la peine à me

ſoutenir ; il falloit, en un mot, que n
miſérable hôteſſe me couchât & lev
comme un enfant. Malgré ma foibleſſ
je ne laiſſois pas d'aller preſque tous l
jours chez le Docteur. La faim me do
noit aſſez de force pour m'y traîne
enveloppé d'une mauvaiſe redingott
traînant de vieux ſouliers en pantoufl
& mes bas ſur les talons. Mes cheve
étoient épars, leurs pointes menaçoie
le Ciel. Quoique j'y allaſſe en ſi ma
vais équipage, je ne laiſſois pas d
être bien reçu. Outre la nourriture q
j'y prenois chaque fois, je puis d
que j'y trouvois des conſolations dc
j'étois privé par-tout ailleurs.

L'extrême indigence où j'étois, to
cha un Chirurgien à qui mon Docte
parla de moi. Ils convinrent enſeml
de me traiter ſans qu'il m'en coutât ri
& pourvurent en même-tems aux alime
dont je devois uſer pendant la cure.
fus trois mois entre les mains du C
rurgien, qui n'ayant pu prendre la v

q

ue lui indiquoit le Docteur, ne réussit
as, & me rendit un vrai squelette.
e fidele ami ne pouvant faire tous les
ais de ma cure, trouva moyen d'avoir
eux guinées du Sr. Prev.... d'Ex....
ui étoit alors Gouverneur du Fils du
hevalier Ey.... chez qui il avoit tous
s agrémens possibles. Ce fut à cette
ccasion que je fis connoissance avec lui,
x je ne saurois décider si elle ne m'a
as été plus désavantageuse qu'utile.

Quoi qu'il en soit, je fus guéri en moins d'un mois, sans avoir éprouvé aucun des désagrémens qui accompagnent ordinairement cette cure. Ma reconnoissance fut sincere. Mon bienfaiteur, qui n'en doutoit point, reçut mon grand merci, comme la plus généreuse récompense que j'eusse pu lui donner. Cependant ma misere n'avoit pas pris fin avec mon mal; mais du moins pouvois-je me donner des mouvemens pour chercher les moyens de la soulager. Je fis connoissance avec un Garçon Perru-

quier, plein de cœur, & qui me fit co
noître plusieurs de ses camarades. I
boursilloient de tems en tems pour n
mettre en état de vivoter. J'en avo
assez pour ne pas mourir de faim.

Voyant bien que ces pauvres Diabl
ne pouvoient pas tout faire, je m'évε
tuai à leur trouver des aides. Je fis co
noissance avec des Laquais, & je r
rougis pas de l'avouer, qui suppléa
au défaut des autres, me mirent un pe
plus au large. Je fus leur pensionnai
pendant environ six mois; mais je r
laissois pas d'aller souvent prendre l
soupe du Docteur, qui quoiqu'un pe
maigre, étoit néanmoins une des mei
leures de Londres, où l'on n'en fa
presque point. J'y étois également bie
reçu, & l'on m'y regardoit toujours d
même œil.

Je remerciai donc mes bienfaiteurs
dès que je n'eus plus besoin de leur se
cours. Je ne trouvois point qu'il y eû
de bassesse à les recevoir dans l'état o

tois ; mais je me ſerois accuſé de
:heté, ſi j'avois pris leur argent dans
cas où je me trouvois. Etant un jour
ez le Docteur, un homme d'un cer-
n âge, nommé Guenau, vint pour
consulter. Il étoit tombé dans l'hipo-
ndriaſme. Le Docteur, après lui avoir
:ſcrit certains remedes aiſés, dont il
voit faire un aſſez long uſage, lui dit
e le meilleur dont il pouvoit uſer,
toit d'avoir à ſa table un ou deux
ınes gens d'eſprit & de belle humeur,
opres à le divertir, pour diſſiper les
ires vapeurs qui lui dérangeoient la
rvelle. En voici un, lui dit-il en me
ſignant, qui à coup ſûr ne vous laiſſera
s ſaiſir par la mélancolie. Je vous en
ouverai un autre, qui eſt ſon vrai
:ond tome. Je vous conſeille de les
ier une fois pour toutes d'accepter
tre table. Il ajouta, que nous étions
ux Gentilshommes François, gens
ıonneur, & à qui il pouvoit donner
ute ſa confiance. Celui qu'il propoſoit

avec moi, ſe nommoit Rig.... il ét
fils d'un Lieutenant Colonel, qui av
été tué au ſervice du Roi d'Anglete
dans la guerre qui commença avec
ſiecle.

Le ſieur Guenau étoit un Homme
Lettres, réfugié à Londres pour la R
ligion. Il avoit élevé le fils unique
Duc de Buckingham, qui par ſon te
ment lui avoit donné deux cents g
nées de penſion annuelle pendant ſa
Ce revenu conſidérable, joint à c
qu'il retiroit d'un aſſez gros fond q
avoit ménagé & placé dans les Fo
puplics, le mettoit certainement en
de vivre gracieuſement, & de ſout
le deſſein qu'il forma ſur les avis
Docteur, & qu'il exécuta auſſi-tôt

La table m'étant donc ainſi aſſu
il ne s'agiſſoit plus que d'un habi
de quelques autres nipes. Je ne ta
pas à en être muni. Le Docteur ſ
à propos perſuader mon nourricier,
l'engagea à me vétir, auſſi bien qu'à

ourrir. Cette ſituation, que je n'aurois ımais oſé eſpérer, me rappella la belle umeur que l'indigence avoit exilée. Je ivois content; le ſieur Guenau ſemloit ſe porter mieux; il goûtoit même : plaiſir; en un mot, tout alloit le nieux du monde. Nous avions aſſez d'éoquence, mon camarade & moi, pour ıerſuader notre mélancolique à prendre e plaiſir de la campagne. Nous diverſiiions tous les jours nos promenades, & lles aboutiſſoient à quelque cabaret où l y avoit du bon vin. Les contes bleus ue nous inventions à propos le diveriſſoient. J'avois lieu d'eſpérer que cette ıgréable vie dureroit au moins quelues années. Mais je comptois très-mal; e deſtin ne m'aimoit pas aſſez pour ménager ſes jours qui m'étoient ſi précieux.

Il n'avoit jamais été ſi gai que la veille de ſa mort tragique. Nous l'avions mené à Foxhal, charmante guinguette, où ſe rendent tous les jours les Beautés am-

bulantes de Londres, qui y attirent u
infinité de Cavaliers de toute conditio
C'eſt un endroit où les allées, les cab
nets, les boulingrins ſont ménagés av
beaucoup d'art. On y trouve tout ce q
peut flatter le goût, les autres ſens,
les paſſions : bonne chere, bon vin
belle ſymphonie, danſes & ſpectacles
agréable compagnie; rien n'y manque
& on y reſpire ſur-tout un air de liber
qui ſe trouve rarement ailleurs. On d
roit que Flore, Bacchus, Vénus, & tout
les aimables Divinités, y font leur con
tinuel ſéjour.

C'eſt-là où nous paſsâmes le dernie
jour de notre malade, & d'où nous n
ſortîmes qu'à dix heures du ſoir. Il
avoit bu, mangé & ri à plaiſir; tel qu
le Cygne, qui ne chante, dit-on, jamai
qu'un moment avant de mourir. Nou
le ramenâmes ſain, ſauf & joyeux dan
ſa maiſon, & nous le quittâmes, aprè
lui avoir ſouhaité le bon ſoir. Nous nous
félicitions Rig.... & moi d'être de dignes

ıbſtituts d'Hippocrate, & nous eſpé-
ons qu'après que ſon client que nous
vions en main ſeroit guéri, notre répu-
ıtion ſeroit aſſez bien établie, pour
ı avoir quelqu'autre, d'un ſi grand
ombre qu'il y en a dans cette ville hi-
ɔcondriſiante. Nous préparâmes même,
ı clair de la Lune, le rôle que nous de-
ions faire le lendemain. Nous ne pou-
ions mieux faire que de chercher, ſous
s auſpices de cette planette, de quoi
ivertir notre lunatique, qui fut ainſi
ıridiquement qualifié auſſi-tôt après ſa
ıort.

Quoique je me fuſſe couché tard, je
e laiſſai pas de me rendre le lende-
ıain chez lui à l'ouverture de la porte
e ſa maiſon. La ſervante l'ouvroit pour
ller à la proviſion, lorſque j'y arrivai.
entrai, & après m'être arrêté en paſſant
evant ſa chambre ſans avoir entendu
ucun mouvement, j'entrai dans un
utre appartement, où je pris le pre-
ıier Livre qui ſe trouva ſous ma main.

C'étoit juſtement les *Mémoires de Mo ſieur Oufle*, le plus grand viſionnai qui fut jamais. Je n'en eus pas lu deı pages, que j'entendis un coup d'arn à feu, ſans pouvoir diſtinguer d'où partoit.

La ſervante de retour du marché n trouvant ſeul, fut un peu ſurpriſe q ſon Maître, contre ſon ordinaire n'eût pas encore ouvert la porte de chambre. Je la calmai, en lui diſa que s'étant couché tard, & ayant fa beaucoup d'exercice la veille, il avoit ſa doute beſoin d'un plus long repos. Cet raiſon la tranquilliſa, & elle entra da ſa cuiſine pour penſer au dîné. Cependa Rig.... arriva, & nous nous amuſâm avec M. Oufle, dont les idées chimériqu nous divertirent, juſqu'à ce que la ſe vante, impatiente de voir ſon Maître qui ne lui étoit pas indifférent, alla rı dement frapper à ſa porte. Je ne ſai pa quel preſſentiment; car l'amour en fa toujours naître, d'eſpérance ou de crai

; elle nous joignit fort alarmée. Il faut, ous dit-elle, qu'il soit arrivé quelque iose de sinistre à mon Maître. Il y a us de trois heures qu'il devroit être levé. ette réflexion me paroissant assez plau-ble, je fus frapper à sa porte, & l'ap-eler plusieurs fois; & n'appercevant pas e mouvement, nous conclûmes à faire enir un Serrurier pour ouvrir la porte.

La servante, qui avoit la même idée, ourut au plus vîte en chercher un. Il int, & mettant brusquement la main l'œuvre, il enfonça la porte. Ciel! quel pectacle s'offrit à nos yeux! Nous vîmes e bon M. Guenau pour ainsi dire sans tête, son crâne étoit éparpillé par morceaux, sa cervelle étoit attachée au mur & au plafond; c'étoit l'objet le plus effrayant que j'eusse vu de ma vie. Il étoit assis sur ses fesses, immédiatement sur le plancher, & le dos appuyé à une chaise placée le long de la muraille. Il ne vouloit pas assurément manquer son coup; car de peur que le premier pistolet ne suffît

pas, il s'étoit muni d'un ſecond, qu' tenoit de la gauche, bien bandé & chargé à trois bales. Celui dont il s'éto: ſervi étoit encore dans ſa main droite le bout appuyé à la gorge, & dans l même ſituation qu'il l'avoit déchargé. C que je trouvai de comique, malgré l'hoı reur de cette tragédie, c'eſt la précautio qu'il avoit eue de prendre un vieux habi qu'il ne portoit plus depuis trois ans, d peur de tacher un meilleur du ſang qu'i alloit répandre, & de mettre bas ſon bon net, pour ne pas le percer & le déchirer eı ſe brûlant la cervelle. Je n'ai jamais pı comprendre qu'un homme, qui eſt aſſe: fou pour attenter à ſa vie, ait de pareilles idées.

Je fus plus frappé de ce coup, que d tous ceux que la fortune m'avoit déjà porté. Il ſemble qu'on ſoit plus ſenſible à l'adverſité qui ſe renouvelle après une lueur de fortune, que la premiere fois qu'on l'a éprouvée. Je m'en allai raconter cette cataſtrophe à la bonne femme,

nt heureusement pour moi j'avois tou-
urs occupé le grenier, comme si j'eusse
essenti que l'état où j'étois, que je
is appeler heureux, ne seroit pas de
igue durée. Elle fut touchée de ma
te affliction; mais elle n'étoit pas en
it de me soulager. Je montai dans mon
enier, où je me livrai à des réflexions
ssi inutiles qu'accablantes. Ne suis-je
le plus imprudent des hommes, pen-
is-je, de n'avoir pas mis à profit un
is aussi précieux que celui que je viens
perdre? Ne devois-je pas prévoir que
enau ne vivroit pas long-tems, &
vailler à ma tranquillité future? Je ne
uvois me pardonner ma négligence.
urois pu me produire & faire des con-
issances utiles, au lieu de me reposer
un présent aussi douteux que celui
t je jouissois. Je m'amusois à la baga-
e, dès que je ne faisois pas compagnie
on malade; c'est-à-dire, que je per-
s ordinairement la moitié de la jour-
n.

Mais, vaines réflexions, qui ne f
ſoient que me rendre plus ſenſible à m
malheurs! Que faire dans une ſituatior
éprouvante? Tous les conſeils du mon
ne me ſervant de rien, je pris le parti
tout attendre du haſard. Triſte reſſour
à la vérité, mais je ne voyois pas d'aut
fondement à mes eſpérances. Il fal
d'abord penſer à avoir quelqu'arge
pour recommencer à gargotter. On ſ
bien que je n'en pouvois avoir qu
vendant de mes nippes; c'eſt ce que
fis. Ma bonne femme ſe prêta à mes
ſirs, & m'apporta quelqu'argent. D
ſait ſi je le ménagois; on ne peut
mieux, ſans mourir de faim, car je
contentois de dîner, à moins que je
ſoupaſſe avec mon Docteur, chez qu
m'accrochois toujours.

En vain je cherchai les Garçons Per
quiers & les Laquais, mes anciens bi
faiteurs. Les uns étoient diſparus,
autres avoient changé de maître, je
ſavois où les prendre. Ce contraſte

t encore un ſujet de chagrin. Je me omenois au parc, rêvant ſur cet arti: , & les yeux à la quête pour tâcher de couvrir quelqu'un de ceux que je cherois, lorſque j'apperçus un homme de on âge aſſis ſeul ſur un banc. Comme je négligeois aucune occaſion de chercher ıelque reſſource, je l'accoſtai, eſpérant ıe le moins que j'y penſerois, je pouris en trouver, & peut-être même chez :s gens de peu d'apparence. Il étoit ançois; la conformité de nation ſemoit m'autoriſer à l'entretenir.

Il en eſt des malheureux comme des aideurs. Ils ont toujours leur objet prént, & c'eſt de quoi ils s'entretiennent ec le plus de plaiſir. Je ne fus pas longms ſans conjecturer que cet homme étoit pas le favori de la fortune, & il : tarda pas à me le confirmer. Après oir écouté ſes plaintes, je crus qu'il ne fuſeroit pas d'être le dépoſitaire des iennes. Je lui racontai par quelles voies deſtin m'avoit conduit au triſte état

où je me trouvois. En vérité, me dit-il mon cher Monſieur, je ne ſuis pas mieu que vous ; & continuant, il m'apprit qu' étoit un Gentilhomme du pays d'Artois qu'une fatale néceſſité avoit exilé de ſ patrie ; juſques-là c'étoit mon origina Il ajouta qu'il avoit une femme, deux pe tits innocens, & une belle-ſœur à nourri Je m'eſtimai dès-lors moins malheureu n'ayant pas avec lui ce caractere de re ſemblance. Il me dit enſuite, que ſes be ſoins preſſans l'avoient rendu induſtrieu J'ai appris, reprit-il, à revêtir d'oſier le bouteilles dont ſe ſervent les Marchanc de vin, pour débiter leur vin de France ma femme & ma belle-ſœur me ſecor dent, & nous vivons des fruits de nc travaux. Ne ſachant pas ce métier, je n pouvois comprendre qu'il pût procurer l ſubſiſtance à l'ouvrier. Il me déſabuſa, & m'offrit de me mettre en peu de jours e état d'en être agréablement convaincu car enfin, ajouta-t-il, eſt-il d'état plu agréable à un malheureux, que de vivr

ıns l'indépendance & ſans avoir obliga-
ɔn à perſonne? De quelque qualité qu'on
ıit, on ne déroge jamais en vivant du
avail de ſes propres mains; mais quand
ın'a pas ce talent, n'eſt-on pas à plain-
:e d'être obligé de tirer des coups de
ſtolets de poche à tous ceux qu'on croit
ı état de donner quelque ſecours? & à
ɔmbien de rebuts & de baſſeſſes n'eſt-
ı pas expoſé?

Ce raiſonnement m'encouragea à ſaiſir
occaſion de me retirer moi-même de
abîme de miſere où j'étois. L'ayant pris
ı mot, je le priai de me dire ſon nom
: ſa demeure, & de me recevoir pour
ɔn apprentif. Il me ſatisfit, & j'appris
u'il étoit de la noble Maiſon de Vigna-
ɔurt, & d'une branche plus ancienne
ue celle qui eſt en Champagne. Voyant
n Gentilhomme en quelque façon au-
eſſus de moi, réduit à un état plus triſte
ue le mien, à la ſanté près, car la ſienne
toit robuſte, & la mienne foible & chan-
elante, je goûtai la conſolation des
ıalheureux.

Nous nous quittâmes à la ſortie c
parc, mais je le ſuivis de près. J'arriv
en vue de ſa maiſon un moment apr
qu'il y fut rendu. Je m'amuſai exprès da
la boutique d'un Cordonnier Françoi
afin qu'il eût le tems d'informer ſon épo
ſe de la rencontre qu'il avoit faite, &
lui raconter mon état malheureux. Se
ſible à ſes infortunes, elle ne pouvc
qu'être touchée de la mienne, & port
ſon mari à me mettre en état de la ſupp
ter avec moins de rigueur. Ce deſſein r
réuſſit. J'entrai chez lui, m'annonça
moi-même. Je les trouvai, le mari,
femme & ſa ſœur, qui s'entretenoient
moi. J'en fus reçu le mieux du mond
Je les regardai travailler, ſans que r
préſence les fît rougir. La Dame, m
dreſſant la parole, dit qu'elle voul
avoir la gloire de me montrer le méti
afin que je l'appriſe plus vîte. Son pri
cipe n'étoit pas mauvais; car il eſt s
qu'un homme profite bien plus des leço
d'une femme : de la douceur & de la co

laiſance de la maîtreſſe, naiſſent infail-
iblement l'ardeur & la docilité du diſci-
le; & je ne doute pas que cela ne ſoit
éciproque entre les deux ſexes.

J'en fis l'épreuve; car en moins de
uatre jours je fus parfaitement mon mé-
ier; il ne s'agiſſoit plus que d'avoir de
ouvrage. Je me donnai des mouvemens
ce deſſein. Trois fameux Marchands de
in François, qui étoient de ma connoiſ-
ance, m'occuperent avec plaiſir. Je me
enfermai dans mon grenier, où je cou-
rois par jour au moins dix-huit bou-
eilles. C'étoit aſſez raiſonnable pour un
auvre Diable comme moi, qui ſortoit
le la miſere. On m'en payoit quinze ſols
par douzaine; de ſorte que je me fis un
evenu quotidien de vingt-deux ſols &
demi, d'où ôtant quatre ſols & demi
qu'il m'en coûtoit pour l'oſier, il me reſ-
toit dix-huit ſols: ſomme conſidérable
pour moi en ce tems-là, & qui me ren-
doit haut & puiſſant Seigneur.

Ne trouvant pas d'autre occaſion de

témoigner ma reconnoiſſance à me bienfaiteurs, je voulus leur en donne des preuves, par le zele que j'eus c leur procurer de l'ouvrage quand leur en manqua. Je m'engageai poı cela à fournir mes Marchands, à coı dition que je ferois tout leur ouvrag Ils le trouvoient ſi bon & ſi propre qu'ils accepterent ma propoſition, & 1 défirent de deux ou trois ouvriers qu'i avoient. Mon bon cœur ne ſe borna pa là. Ayant un jour rencontré Rig..., qı depuis la mort de Guenau n'avoit trouv aucune reſſource, je lui offris de lui aı prendre mon métier. Il goûta mes offre & ſe rendit en trois ou quatre jours auſ habile que moi.

Il travailla avec moi pendant deu mois. Nous chantions & faiſions de contes agréables en travaillant, & nou donnions un libre eſſor à nos idées Tout le Genre-Humain, ſans en excep ter les Puiſſans du Monde, étoit le ſuje de nos traits ſatyriques. Le Docteur

ui venoit nous voir très-ſouvent, trou-
oit notre ſort fort heureux; & il l'étoit
éritablement, puiſque nous ſavions
orner nos deſirs, & que nous étions
arfaitement contens du bien dont nous
ouiſſions. Ce bon ami, qui ne put s'em-
êcher de parler à pluſieurs perſonnes
es ſcènes comiques qui ſe paſſoient
ans notre laboratoire, nous attira quan-
ité de gens d'eſprit, qui en voulurent
tre ſpectateurs. On ſortoit de chez moi
lus ſatisfait, que du Théâtre le mieux
ſſorti. Je ſentis bien la différente ſitua-
ion de mon cœur dans cet aimable état,
l'avec celui de ma miſere. Un honnête
omme me donna lieu d'en faire l'é-
reuve. La curioſité l'ayant conduit chez
noi, comme bien d'autres, il me pria
n ſortant d'accepter deux guinées, dont
l vouloit me faire préſent. Je le remer-
iai en des termes qui le ſurprirent, &
qui le perſuaderent qu'il y avoit encore
les hommes au monde, qui ſachant ſe
borner au néceſſaire, mépriſoient le ſu-

perflu. Gardez votre argent, lui dis-je Monfieur, & apprenez que je regard les richeffes comme des excrémens d la terre, qu'il eft glorieux de traite avec mépris. Content de ce que la na ture exige, le fuperflu m'eft tout-à-fai inutile & même pernicieux. Il pourroi troubler mon fommeil, & peut-être l repos de ma vie. Il fe retira fans me dir mot : je ne fais s'il fut choqué de m réponfe, ni s'il me regarda comme u fou ou comme un homme fage.

Rig... qui m'avoit laiffé entrevoi malgré lui le deffein qu'il méditoit fuivit de près fa jeune époufe. Elle étoi fille de M. de Ponth... Gentilhomm Xaintongeois, réfugié en Angleterr pour caufe de religion. De trois fille qu'il avoit, il avoit donné fon aînée au fieur Cavalier, Chef des Cevenots, nommés vulgairement Camifards, qui fe révolterent contre Louis XIV, au commencement de la guerre en faveur de Philippe V, Roi d'Efpagne. Son

ouse étoit trop belle pour lui, aussi échappa-t-elle de ses bras, pour se livrer entre ceux d'un Officier qui l'emmena à Port-Mahon, où son Régiment étoit en garnison. La seconde fut accordée à un espece de Bijoutier François réfugié; & la troisieme, qui n'étoit ni moins belle ni moins aimable que son aînée, força Rig.... à l'épouser le pistolet à la gorge; & peu s'en fallut qu'elle ne le tuât d'un coup qu'elle lui en lâcha, comme il sortoit d'une Eglise.

Son mari attribua la violence de sa femme à la force de son amour. Il eut toujours pour elle de très-bonnes manieres, mais il n'étoit pas en état de l'entretenir. Elle s'ennuya de languir; & ayant appris qu'un de ses oncles venoit d'être nommé Evêque de Xaintes, elle lui écrivit pour le prier de la diriger dans le dessein qu'elle avoit de changer de Religion & de rentrer dans celle de ses ancêtres. Le nouvel Evêque trouvant matiere à son zele, ne manqua pas de

lui donner l'essor. Il croyoit se faire u
mérite auprès du Roi & des Jésuites
ses patrons, en saisissant l'occasion
rappeler sa famille au giron de l'Egli
Romaine. Madame Rig... ayant re
réponse à sa lettre, partit furtivement
Londres, pour se rendre à Paris à l'
dresse qui lui étoit marquée. Son ma
fut alarmé de sa fuite ; il ne savo
absolument quel en pouvoit être
motif, mais la lettre qu'il en reçu
de Calais, rétablit le calme dans so
cœur.

Elle se servit d'expressions si sédui
santes pour le déterminer à imiter so
exemple, qu'il seroit parti sur le cham
pour la joindre, s'il l'eût crue en éta
de lui donner du pain. Le tems second
ses vœux. Elle lui marqua quatre moi
après son départ, qu'elle avoit obtenu
du Roi une pension de mille écus, qu'elle
lui offrit de partager avec lui, aux con-
ditions qu'il ne pouvoit ignorer. Rig...
à qui toutes les Religions étoient indif-

rentes, excepté celle qui lui auroit
nné du pain, se résolut de l'aller join-
e. Il me communiqua son dessein la
ille de son départ; & après avoir vendu
son beau-frere une pension qu'il avoit
George I, Roi d'Angleterre, qui la
i avoit donnée en montant pour ainsi
re sur le Trône de la Grande-Bretagne,
me dit adieu & partit, me laissant
ré à la mélancolie de ma solitude.

N'importe, je ne me rebutai pas. Je
ntinuai mon petit commerce, & je
vois. Je ne pensai pas même à sortir
mon état, lorsque mon Docteur vint
'en proposer un autre. Il me dit que
sieur Prev. d'Ex. se trouvoit obligé
quitter la maison du Chevalier Ey...
ne petite affaire de cœur l'en éloignoit
cessairement. Il ajouta que ce Savant
pouvoit se résoudre à vivre dans Lon-
es, après y avoir perdu un poste si
acieux. Il m'a demandé, reprit-il, si
ne connoissois point quelque jeune
avalier d'esprit, qui voulût le suivre

en Hollande. J'ai jetté les yeux ſ
vous, & je vous ai propoſé. Votre c
ractere lui a plu; il m'a prié de vo
déterminer à ſuivre ſa fortune.

Quelque tranquille que je fuſſe da
ma ſolitude, mes eſpérances ſe réve
lerent. J'acceptai, ſans balancer, la pı
poſition du Docteur, & les offres
Prev... Il commença par m'ouvrir
bourſe, pour me mettre en état de pay
quelques petites dettes que j'avois d
puis long-tems. Je n'oubliai pas de m
tre ſur la liſte que je lui en donnai,
récompenſe dont je voulois gratifier r
bonne femme d'hôteſſe. Je m'acquit
avec tout le monde, & je partis avec lı

Mon humeur naturellement enjoué
ſe réveilla dès que nous eûmes levé l'a
cre; & une aventure des plus plaiſant
dont je fus témoin à Gravezend, r
divertit beaucoup. Le vent nous éta
devenu contraire, nous fûmes arrêtés
port de cette petite ville. Prévoyant bi
que nous aurions le tems de nous e

nu

ıyer en mer, nous nous fîmes porter :erre. Nous ne fûmes pas entrés dans .uberge où nous allâmes loger, ı'ayant mis ſans deſſein la tête à la nêtre, je vis d'aſſez loin un homme ıi galoppoit avec toutes les allures un cheval. Il étoit nud, & avoit une llc ſur le dos & un bridon à la bouche. Il s'arrêta tout court devant notre au-:rge, un peu à côté de la porte, & s'at-.cha lui-même par les rênes de ſon bri-)n, à un anneau de fer fiché dans le .ur. Il y demeura bien une groſſe de-.i-heure avec autant de tranquillité, ı'un cheval qui attend que ſon maître ›rte du cabaret, pour le monter &)ntinuer ſa route. Au bout de ce tems-., il ſe détacha lui-même, & parla en :s termes à l'hôte, à l'hôteſſe, & à :aucoup de gens qui s'étoient aſſem-lés devant l'auberge.

Je ſuis, dit-il, de l'illuſtre race che-aline de Pégaſe. Bucéphale étoit un de ıes ancêtres. Cupidon m'a pris pour

ſon coureur, & j'ai l'honneur de porte
tous les billets doux dictés par ce puiſ
ſant & aimable Dieu. Je porte mêm
ſouvent Mercure, la Renommée, a
même Iris, quand Junon la dépêch
par un coup extraordinaire de belle hu
meur. Fatigué de la courſe que j'ai fait
aujourd'hui, je me ſuis arrêté ici pou
repaître. Je ne doute pas que le Cava
lier qui me monte m'ait graſſement pay
je m'en vais le rapporter inceſſammen
où je l'ai pris, pour courir de nouveau
afin de rendre à un Amant qui eſt ſur
point de ſe déſeſpérer, une lettre con
ſolante de ſa Maîtreſſe, qui doit reten
ſon bras courroucé de ſon ſort, qu'
croit le plus malheureux du monde.
s'eſt imaginé que celle qu'il aime e
entre les bras d'un rival, tandis qu'el
eſt renfermée par ſes rigoureux parens
qui n'approuvent pas ſon amour. A mo
Pégaſe! s'écria-t-il; donne-moi ton ag
lité, afin que je me montre digne d
ton ſang.

Il dit, & après avoir fait quelques
ıades & pétarades, il recommença sa
ɔurse en hennisant, & criant ensuite,
hé, *ohé*, ni plus ni moins qu'un courier
ui va pour des affaires de conséquence.
'ette aventure nous réjouit extrême-
ıent; je crois qu'elle contribua à l'ap-
étit que j'eus à soupé; je n'ai tant mangé
e ma vie.

Notre hôte, qui étoit un homme gra-
ieux, n'attendit pas que nous nous in-
ormassions qui étoit cet homme, &
omment il étoit tombé dans cet excès
e folie. Il nous prévint; & nous ayant
.emandé en entrant dans la chambre,
i nous avions jamais vu un spectacle
'areil, il nous fit l'histoire de cet hom-
ne qui nous en avoit donné le plaisir.

C'est, nous dit-il, un Gentilhomme
le Rochester, à qui la cervelle a tourné
ı l'occasion d'une lettre de sa Maîtresse
ıui fut interceptée. Il en eut un chagrin
ıui lui causa une affreuse maladie, dont
a folie a été le terme. Il s'est fourré dans

la tête qu'il eſt cheval de poſte. Vc
avez entendu la généalogie qu'il s'
faite lui-même. Il la répete par-tout
il s'arrête. Nous le voyons ici régulié
ment une fois le mois. Il parcourt ai
tous les ans, les villes, les bourgs
les villages à quinze lieues autour de
ville natale.

Après avoir remercié l'hôte de ſa co
plaiſance, nous fîmes ſur cette ave
ture mille réflexions badines, qui no
égayerent. Nous les continuâmes pe
dant le ſoupé, qui nous fut ſervi bie
tôt après, où nous avions de fort aim
bles Dames Angloiſes & Allemande
qui étoient ſur notre chaloupe. Ell
avouerent que l'exactitude & la fidéli
de ce cheval imaginaire ſeroit bien pl
de leur goût, ſi l'on pouvoit compt
ſur ſa diſcrétion; mais que tandis qu
auroit l'uſage de la langue humain
il y avoit beaucoup de riſque à s'y fie
Mais auſſi, dit une d'entre elles q
l'avoit attentivement conſidéré, je l

ouve un avantage favorable à une ïaîtreſſe qui s'en ſerviroit comme d'un oſtillon. C'eſt qu'il eſt aſſez bien tourné pour pouvoir remplacer l'Amant auquel elle l'envoieroit, s'il venoit à lui tre infidele. Oui, dit une autre; mais 'auroit-il pas auſſi l'aviſement & la nalice de débuſquer des cœurs des elles, les Amans qu'elles aimeroient, ui ſeroient en effet plus aimables que ui? Qu'importe, reprit la premiere, ſi 'on ne perdoit rien au change. On coninua ſur ce ton-là pendant la table, qu'on ne quitta qu'aux approches du our. Nous penſions à prendre du repos, orſque le Capitaine s'en vint faire grand bruit à l'auberge pour nous éveiller, nous croyant bien endormis. Le vent étoit devenu bon; il avoit raiſon d'en profiter. Nous nous rembarquâmes avec plaiſir; eſpérant n'être pas long-tems en mer. Notre trajet fut ſi prompt, que le même jour, à l'entrée de la nuit, nous arrivâmes à Helvoetſluys, petit lieu ſi-

tué presqu'à l'embouchure de la Meus
Nous en partîmes le lendemain pa
terre, pour ne pas languir sur cett
riviere, & nous arrivâmes à Rotterdai
à l'heure du dîné.

Prev.... qui étoit dans l'impatienc
d'être rendu à Amsterdam, où il avo
dessein d'exercer sa plume, me propol
de continuer notre route. Cette résolu
tion fut de mon goût, & nous prîme
la barque pour La Haye, où nous n
nous arrêtâmes qu'autant de tems qu'
en fallut pour recevoir nos coffres, qu
notre hôte de Rotterdam s'étoit charg
de retirer du vaisseau & de nous en
voyer. La Haye étoit fort de notre goût
& nous en aurions aimé le séjour,
nous y eussions trouvé l'occasion de not
indemniser par quelque Ouvrage de l
grosse dépense qu'on est obligé d'y fair
Ayant donc reçu nos coffres le deuxiem
jour de notre arrivée, nous en partîme
pour Amsterdam, où nous mîmes aussi
tôt la main à l'œuvre.

Nous nous renfermâmes à l'auberge, ıns le deſſein de ne paroître qu'après ʳoir fini les *Mémoires de Cléveland*, ou *Philoſophe Anglois*, que nous començâmes en arrivant. Je dis nous, ıoique je n'aie eu d'autre part à cet ɩuvrage, que d'avoir donné l'idée de uelques aventures & pris la peine de : mettre au net. Trois ſemaines de traail aſſidu nous conduiſirent à la fin du uatrieme volume. Nous avions pro:tté de le pouſſer juſqu'au ſeptieme, : nous l'aurions fait tout de ſuite, ſi n Libraire d'Utrecht qui acheta le Maıuſcrit, n'eût eu l'empreſſement de l'imrimer tel qu'il étoit, dans l'eſpérance ıue Prev.... lui donna de lui fournir ıceſſamment le reſte. Mais dès que nous :ûmes touché notre argent, ſon ardeur ɔour le travail ſe rallentit. Il promit ceɔendant de le continuer, & s'engagea nême avec deux Libraires de La Haye ı traduire l'*Hiſtoire de M. de Thou*, & ı l'enrichir de remarques intéreſſantes.

& comme les Libraires s'étoient appe
çus qu'il avoit du penchant à la dissip
tion, ils l'engagerent à aller demeur
à La Haye, afin de le faire travaill
sous leurs yeux.

Cette précaution, si sage en app
rence, fut la cause de la perte de Prev.
Il ne fut pas long-tems à La Haye sai
y faire une Maîtresse, qui le cons
moit si fort en dépense & l'occupoit tell
ment, qu'il n'étoit pas possible que sc
travail le fît subsister. Je ne fus pas
seul qui éprouvai les effets de ce déso
dre. Le Médecin, dont j'ai déja parl
& qui avoit fait ma consolation à Lo
dres, eut bien de la peine à se fai
payer de quelque Ouvrage que Prev..
lui avoit fait faire. Il avoit quitté l'A
gleterre pour passer en Hollande. Prev.
l'avoit employé; mais ses affaires ne l
permettant pas de continuer, il rendit sc
Ouvrage à Prev.... & lui en demanc
le paiement. Celui-ci, qui étoit un pani
percé, n'en ayant pas, voulut le remett

un autre tems; mais le Médecin lui ayant
irlé des grosses dents, ne lui donna
ie douze heures de tems pour le sa-
sfaire. Le débiteur qui savoit que son
éancier n'étoit pas tendre, trouva de
argent, & le paya avant l'échéance
u terme qui lui avoit été fixé.

Pour moi, je ne fus pas long-tems
ins m'appercevoir que je m'étois en-
agé dans une mauvaise société. Je
ris mon parti; j'y fus même déter-
iiné par un autre motif. *Lenki*, que
out La Haye connoissoit pour une vé-
itable sangsue, qui avoit épuisé la plu-
art de ses Amans, se donnoit en ma
résence des airs qui ne me convenoient
oint de tout. Outre qu'une créature de
e caractere ne méritoit point de mé-
iagement, j'étois trop naïf pour en user
ivec elle. Je la relevai un jour en pré-
ence de son Amant avec des airs de
népris & en des termes peu ménagés,
qu'elle sentit parfaitement bien. Quel-
ques larmes qu'elle appella à son se-

cours, irriterent Prev.... qui voul
s'aviser de m'imposer silence. Il fut tr
sage de se taire lui-même, quand je le l
imposai à mon tour. Je me levai,
après avoir traité la Donzelle comr
elle méritoit, je sortis résolu de ne r
trouver jamais plus en sa compagni
& quelque sollicitation que m'en ait
faire sa dupe d'Amant, rien ne fut c
pable de me ramener.

Un ami, que je m'étois fait à Ar
terdam, m'avoit procuré la traducti
d'un Ouvrage, intitulé *La Physique S*
crée. Je me vis indemnisé par-là
l'occupation que me donnoit Prév..
Je m'attachai fort à mon Ouvrage ;
si je le suspendois, ce n'étoit que po
aller passer une heure chez un des de
Libraires qui avoient entrepris le *I*
Thou, où j'étois reçu avec toute sor
de politesse. Son épouse, qui a beauco
d'esprit, paroissoit souffrir ma conve
sation ; c'en fut bien assez pour me bo
ner à cette occasion de me donner c

ache ; cette seule société me tint lieu toutes celles que j'aurois pu lier ; ne voyois plus Prev.... qu'avec une itesse indifférente, & je ne balançai à lui dire que j'en agirois avec lui de sorte, tandis qu'il verroit sa grispine, j'honorois d'un souverain mépris. tte ouverture ne lui fit aucune imssion. Il en étoit si coëffé, que pour pas la désobliger, il se brouilla avec ıs ceux qu'il avoit tout lieu d'estir ; il poussa même si loin sa complaice, qu'il n'épargna pas des femmes onneur auxquelles il avoit de l'oblition. Son amour aveugle pour sa Len- réduisoit son esprit à la même conion. Il s'imaginoit sans doute lui ıdre son honneur, au dépens de les à qui il l'enlevoit par les traits plus aigus & les plus déchirans. C'est funeste aveuglement qui a failli à le nduire à une fin des plus tragiques.

Outre l'argent qu'elle lui coûtoit, il perdoit beaucoup, qu'elle l'empê-

choit de gagner, en lui prenant pl
de tems qu'il n'en employoit au travai
C'eſt ainſi qu'il ſe dérangea ſi fort, qu
ſe vit forcé de quitter La Haye, & p
conſéquent d'abandonner ſon entrepriſ
dont la plus groſſe partie lui avoit é
payée d'avance. Il s'en alla à Londr
avec ſa Lenki, où il éprouva les ſuit
funeſtes de ſon amour effréné. Ne po
vant fournir aux dépenſes de cette cré
ture, il eſſaya de la ſoutenir aux d
pens d'autrui; mais ce coup d'eſſai fa
lit à lui coûter la vie. Elle lui fut co
ſervée par ceux mêmes qu'il avoit vou
duper. Il ſortit de Londres pour ſe retit
à Calais, où il s'arrêta *incognito* po
employer ſes amis à lui ménager ſa pa
avec l'Ordre Monaſtique dont il av
ſecoué le joug. Ses ſupérieurs ſe do
nerent eux-mêmes le ſoin d'obtenir
Pape un Bref, qui lui permettoit d'e
trer dans un autre Ordre, où chac
mene la vie qui lui plaît. Lenki info
mée qu'il étoit en lieu de ſûreté,
tard

rda pas à le joindre. Leur union se
nouvella à Paris, avec autant d'ardeur
i'elle s'étoit faite à La Haye. En chan-
:ant d'état, il n'avoit point changé
inclination. Il avoit jeûné pendant dix
ıs chez Loyola, & pendant douze chez
s Bénédictins : il n'étoit pas étonnant
: le voir si affamé. Il lui faut au moins
ıtant de tems pour satisfaire son appé-
:, qu'il a langui par la privation des
ɔjets propres à le contenter. Heureux!
Lenki ne lui fait point quitter Paris.

Quoi qu'il en soit, je menai une vie
anquille après son départ; ma plume
ıffisoit pour m'en procurer les petites
ɔuceurs. J'étois trop heureux pour que
ıa médiocre félicité ne fût point trou-
lée. Les remedes que j'avois pris à
ondres n'avoient rien fait que pallier
ıon mal. Tous les symptômes s'en re-
ouvellerent, & je fus aussi perclus de
ıes membres que je l'avois été en An-
leterre. Le Docteur prenant congé de
ıoi en quittant la Hollande, ne m'en

fit pas un myſtere. Il me produiſit u
Chirurgien François établi à La Hay
qu'il inſtruiſit parfaitement de la natu
de mon mal. Il me conſeilla de r
mettre entre ſes mains. Je ne ſais ſi
n'ai point mal fait de n'avoir pas ſui
ſes avis : mais je ſens bien qu'il r
manque quelque choſe, malgré l'exa
titude & l'attention avec leſquelles j
été traité par un Médecin qui m'off
généreuſement ſes ſoins.

M'étant donc déterminé à recevoir
ſoulagement qui m'étoit offert, je f
mis dans un cours de remedes, où m
gracieux Libraire me fut d'un grand
cours. Les bouillons & les autres a
mens dont je pouvois faire uſage, r
venoient de chez lui, & les derni
me furent fournis avec autant de bo
que les premiers. On ſoutenoit tout c
d'une extrême politeſſe. J'étois confus
voir deux fois le jour des émiſſaires q
venoient de la part de mes bienfaite
s'informer de mon état. Rien n'étoit pl

nſolant pour un homme auſſi malheu-
ıx que moi.

On s'imaginera peut-être que la ſitua-
ɲn où j'étois m'avoit fait oublier mes
oches & ma patrie. Rien moins que
la. A meſure que je jouiſſois de quel-
e rayon de fortune, ces ſentimens
turels me renaiſſoient, & je n'y pen-
is point du tout quand j'étois acca-
é de mal & de miſere; ma ſenſibi-
é étoit entiérement étouffée ſous le
ids de mes malheurs. Depuis que j'é-
is ſorti de ma patrie, je n'eus jamais
ɪt d'envie de la revoir, que pendant
cours de mes remedes. Je me pro-
ſai d'y faire un voyage *incognito*, dès
ɪe j'en ſerois quitte. J'écrivis à mon
re en me mettant entre les mains des
édecins; mais j'appris par la réponſe
ɪe me fit le mari de ma ſœur aînée,
ı'il étoit mort. Il eut même l'impru-
nce de me marquer que ma conduite
avoit pas peu contribué à lui faire
ɪrdre la vie. Il ajoutoit, que le bon

homme avoit eu tant de chagrin de fuite de Ferdinande, qu'il étoit persua que j'avois séduite & engagée à me su vre, qu'il n'avoit survécu que deux mo à son départ; & conséquemment à cet idée, disoit-il, & à celle qu'il avoit mes débauches, il m'avoit donné sa m lédiction en mourant.

Cette Lettre, que mon beau-fre pouvoit bien se dispenser de m'écrir me piqua au vif. J'étois outré des a qu'il se donnoit, & je méditois la ve geance que j'en voulois prendre. Qua à mon autre beau-frere, Major d'Arra je n'en eus jamais ni vent ni fum Il sembloit que toute ma famille s'ét liguée avec ma mauvaise fortune. pris donc la résolution de faire un voya en Champagne, aussi-tôt que je ser en état de l'entreprendre. J'achetai à effet un petit cheval, assez vigoure pour mon dessein. Je voulois prend la route des Ardennes, qui abrége mon chemin de quinze lieues.

La confidence que je fis de mon pro-
:t à un ami, me fut ſalutaire. Il me
t ſentir que ce ſeroit m'expoſer beau-
oup que d'aller dans ma Province,
ù le Prévôt avoit ordre de m'arrêter;
ː d'autant plus, que n'étant pas bien
vec mes parens, je n'y trouverois au-
un aſyle. Ce raiſonnement ayant calmé
non courroux, me perſuada ce que j'au-
ois dû prévoir, ſi la paſſion ne m'eût
obſédé. Ma vengeance & mon deſſein
'évanouirent à la fois. Je ne penſai
plus qu'à me tirer d'intrigue, & à me
conſoler d'être ſans parens le reſte de
mes jours.

Mes remedes ayant ſuſpendu ma tra-
duction de la *Phyſique Sacrée*, je m'y
appliquai de nouveau avec beaucoup
d'aſſiduité. La rétribution que je reti-
rois de mon travail, jointe aux ſecours
que je recevois de mon officieux Li-
braire, me mettoient dans un état à
pouvoir me paſſer du reſte du monde.
Après avoir eſſuyé tant de tempêtes,

je me trouvois heureux dans le calm dont je jouiſſois. On avoit beau m venir rapporter qu'on parloit de mc comme d'un Aventurier inconnu à tor les François qui venoient à La Hay de toutes les parties de la France, ? qu'il falloit qu'il y eût bien des choſe ſur mon compte, puiſque tout le mond ignoroit mon nom & ma patrie, rie de tout cela n'étoit capable de trouble mon repos. Je continuai à mener un vie fort retirée; je ne ſortois guere qu pour me délaſſer de mon travail, e prenant l'air hors de la ville; & à deu maiſons près où j'allois deux fois l ſemaine, je ne fréquentois perſonne Ma converſation étoit ordinairemen avec les morts; je veux dire avec le Livres. Bien différens des vivans, il me corrigerent de mes défauts ſans au cun fiel; je les quittois & les reprenois ma fantaiſie, ſans qu'ils s'en formali ſaſſent; & j'en retirois beaucoup d'avan tages, ſans être expoſé aux traits d

critique, de la médiſance, de la ca-
mnie, ni à la jalouſie & au mépris ; ce
l'on éprouve ſouvent dans la plupart
:s cercles.

Les Cafés & les cabarets étoient en-
ore moins mon élément. Je ne pouvois
'imaginer quels plaiſirs peuvent y goû-
r ceux qui les fréquentent. Je ſuis ſi
évenu contre ces maiſons publiques,
ıe je ne comprends pas qu'on puiſſe
ı être des piliers, à moins que d'y
'oir des rendez-vous pour des affaires.
ais on n'y voit ordinairement que des
:ns déſœuvrés, qui ne ſachant par
occuper, y cherchent à charmer leurs
nnuis, en liſant des nouvelles, dont
ı Gazetier remplit une miſérable feuille
ı lundi, & qu'il rétracte le vendredi.
ue de tems perdu, penſois-je quel-
ıefois ! que je me trouverois à plain-
:e s'il me falloit réduire à ce genre de
e ! J'étois ſi fort revenu de ces fades
nuſemens, que s'il m'eût fallu repren-
:e celle que j'avois menée à Paris & en

Lorraine, j'aurois préféré la prison à u liberté si agréable en apparence, q charme la jeunesse volage & incon dérée.

Telle étoit la vie retirée que je m nois, lorsque la complaisance & la p litesse m'obligerent pendant quelqu tems à prendre l'essort. Un Etranger, q arriva à La Haye, me rendit une lett d'un ami, qui me prioit de lui faire v la Hollande & de lui servir de Ment Je ne pus me dispenser de me prê à ses desirs; c'étoit le moins qu'il po voit exiger de mon amitié. Le jeu Cavalier qu'il me recommandoit, ét un Gentilhomme de Touraine, qui manquoit ni d'argent, ni de crédit. Bi lui valut; car je n'étois pas en état supplécr. Je me préparai à l'accom gner dans toute la Hollande, aussi ex tement que s'il en eût voulu faire Carte.

Nous eûmes à Leyde une aventure faillit à me jetter dans l'embarras. L

voit dans l'auberge où nous fûmes loger, une fort belle fille, que nous prîmes pour la servante. Le Cavalier, que j'accompagnois, en fut épris. Ayant affecté d'avoir quelque besoin, il descendit de l'appartement que nous occupions pour s'entretenir, sans savoir un mot de Flamand, avec cette Beauté qui n'entendoit point le François. Mais l'amour est assez ingénieux pour suppléer à l'ignorance des langues; le langage des yeux est de toutes les nations.

Mon amoureux compagnon, guidé sans doute par l'amour, la chercha avec tant d'ardeur, qu'enfin il la trouva dans le jardin où elle cueilloit des herbes pour la cuisine. Il l'accosta, les yeux enflammés. Elle n'en fut point effarouchée. La nature sut bien lui faire discerner qu'il ne l'approchoit pas pour lui faire du mal. Les signes qu'il lui fit furent assez expressifs pour qu'elle comprît qu'il l'aimoit. Elle lui répondit également par signes, qu'elle ne le haïssoit

pas. Aussi étoit-il d'une assez jolie figur pour se faire aimer. L'entendant aus bien qu'elle l'entendoit, il voulut s'a vancer pour lui prendre un baiser. Ell fit quelque résistance, mais qui ne fu pas assez grande pour l'en priver. Cepen dant elle le rebuta d'une certaine façon à lui faire entendre qu'elle se défioi des étrangers, & j'entendis de la fe nêtre, d'où je les considérois sans pou voir en être apperçu, qu'elle lâcha ce mots *niet Fransman.* Il comprit tou comme moi qu'elle lui disoit qu'elle s défioit des François.

Il mit aussi-tôt la main sur la poitrine & leva les yeux au Ciel, comme pou lui jurer qu'il l'aimoit avec sincérité. A c serment, qu'elle me parut entendre par faitement bien, elle lui prit la main o il y avoit une bague; & elle lui fit sign de la lui mettre au doigt, comme un preuve qu'il vouloit l'épouser. Ne sa chant pas les suites que pourroit avoi cette cérémonie, il l'ôta aussi-tôt, &

lui mit au doigt qu'elle lui préfen-
it; & après l'avoir reçue, elle lui
nna un tendre baifer. Il ne fe con-
nta pas de cette faveur, & afpirant
une plus grande, il prit avec elle cer-
ines familiarités qu'elle fouffrit avec
en peu de réfiftance : & lui ayant
it entendre qu'on pourroit les décou-
ir des maifons voifines qu'elle lui mon-
oit, elle lui fit une grande révérence &
retira.

Il y a grande apparence qu'elle prit
n tems dans le refte de la journée,
our raconter fon aventure à fa mere,
ui étoit veuve, & que la bonne femme
omptoit avoir un gendre dans la per-
nne du jeune Cavalier. De cette
faire-là nous en fûmes mieux traités;
la bonne femme ayant mis trois cou-
erts à notre table, que j'avois fait dref-
r dans notre appartement, me dit en
ollandois que fa fille auroit l'honneur
e fouper avec nous. Je lui répondis
u'elle nous feroit honneur & plaifir,

& comme elle ſortoit, je regardai m
Télémaque ſans pouvoir me tenir
rire. Inquiet de ſavoir pour qui ét
ce troiſieme couvert, je le ſatisfis ſ
le faire languir. Je lui répondis, c
la belle Fille qu'il avoit careſſée d
le jardin devoit ſouper avec nous,
qu'apparemment il l'en avoit priée. M
dit-il vivement; hé comment auroi
pu l'en prier, ne ſachant pas un mot
Hollandois? Bon, bon, repartis-
puiſque vous avez ſu lui exprimer vo
amour, il ne vous a pas été difficile
lui faire entendre tout le reſte. Je v
avoue, reprit-il, que ſi j'avois
qu'elle m'eût compris; je lui en au
fait la propoſition. Mais n'impo
ajouta-t-il; elle m'a aſſez entendu, p
apprendre que ſa préſence ne peut
me faire plaiſir. Il me dit enſuite, c
donneroit cent louis de ſavoir au
de Flamand que j'en ſavois. Je
repartis que peu de choſe à ce pri
lui coûteroit bien cher. Je le par
effectiven

ffectivement très-mal; mais je l'enten-ois beaucoup mieux.

Le ſoupé fut ſervi, & la fille y vint, :ès-bien ajuſtée, & d'une grande pro-reté. Il eſt certain que ſa beauté étoit rillante. Après m'avoir ſalué très-gra-ieuſement en entrant, elle s'approcha le mon compagnon, qui étoit tout ébobi le la voir encore plus belle qu'elle ne ui avoit paru. Elle lui donna deux bai-ers, avec autant de tendreſſe que de aïveté. Prétendant en avoir autant, je a joignis pour les prendre; mais elle ne refuſa d'une maniere ſi polie, que e n'inſiſtai pas davantage. Si j'en agiſ-ois, me dit-elle, avec Monſieur par in principe de politeſſe, je croirois de-voir vous traiter également. J'ai très-grande raiſon de lui donner cette mar-que de diſtinction; ne ſoyez donc pas urpris que je m'en acquitte.

Une preuve d'amour ſi authentique avit mon compagnon. Ses yeux & ſes nanieres ne me permirent pas de dou-

ter que ſon cœur ne fût abſolument pri: Je ne ſais par quel preſſentiment j'e fus mortifié; mais je craignois que cett paſſion naiſſante ne ſe fortifiât, par l retour que la Belle avoit pour lui. J voyois parfaitement qu'elle traitoit cett affaire d'un grand ſérieux & de trè: bonne foi.

Je ne leur étois point ſuſpect; car il ſe firent l'amour pendant toute la table ils ſe careſſerent avec autant de liberté que s'ils euſſent été accordés authent: quement. Je m'étois agréablement pr venu qu'ils auroient beſoin de mo miniſtere pour leur ſervir d'interprete mais ils ne m'employerent pas. Ils nou rirent leur paſſion mutuelle de la mêm maniere qu'ils l'avoient fait naîtr Leurs yeux, & les ſignes qu'ils fa: ſoient pour s'exprimer leurs tendres ſe timens, me firent comprendre que l'a mour n'a pas beſoin d'interprete, & que l'éloquence de la bouche fait moin de progrès dans ce doux commerce

ue le langage des yeux, & les maieres qui le ſoutiennent. Ils me laiſ:rent ſi peu de vuide dans leur conerſation amoureuſe, que je ne trouai pas à placer un mot.

Chagrin de voir ce jeune homme s'en;ager ſi avant avec cette fille, je préoyois celui qu'auroient ceux qui me avoient recommandé. Il leur tenoit de rop près, pour n'être pas vivement touhés, s'il faiſoit quelque fauſſe démarhe. Il me convenoit de faire tous mes fforts pous étouffer cette paſſion dès a naiſſance, puiſqu'il ſembloit qu'elle 'étoit formée ſous mes auſpices. Ceendant cette ſcene amoureuſe dura u-delà de la table; & je ne doute pas que ſi la bonne femme ne fût montée our ramener ſa fille, elle n'eût duré oute la nuit. Dans l'eſpérance que ce 'étoit qu'un amour entre oiſeaux de aſſage, je ne laiſſai pas d'y prendre laiſir. Jamais la nature ne s'étoit ſi ien développée à mes yeux. D'où j'in-

férai avec combien d'artifice la plupa des Amans s'efforcent de ſe prouv leur amour. En vérité, quand on y de bonne foi, on n'a que faire d'étı dier pour perſuader qu'on aime.

Dès que la mere parut, la fille bie née ſe leva, & après m'avoir ſalué, el embraſſa tendrement ſon Amant en pr ſence de ſa mere, qui pour confirm la paſſion de ſa fille, l'embraſſa au avec beaucoup de tendreſſe. Je fus au étonné qu'un homme à qui les corn pointent. Il s'en apperçut, & m'en d manda la cauſe. Je lui répondis trè franchement, que j'étois inquiet ſur l deux ſcènes qui s'étoient paſſées ent cette fille & lui. Si vous ne cherche: lui dis-je, qu'à paſſer le tems, je ſı charmé que vous en ayez trouvé l'o caſion: mais s'il y a dans votre amo autant de ſérieux que j'en puis cor prendre, vous me permettrez de vo dire, que j'aurois beaucoup à me r procher ſi je ne tâchois de briſer uı

chaîne qui vous paroît douce aujourd'hui, & qui un jour vous deviendroit très-dure. Jamais, jamais, me répondit-il brusquement. Il n'est pas possible, ajouta-t-il, qu'un si beau feu & si bien allumé puisse s'éteindre. Ce n'est pas ainsi que je l'entends, repris-je; je ne fais attention qu'au chagrin qu'auroient vos parens, si vous veniez à serrer authentiquement les nœuds de votre passion, & vous pourriez bien en être la victime. Il me répliqua, que quoi qu'il en pût arriver, il ne pourroit jamais être malheureux, s'il étoit une fois en possession d'une si belle & si aimable personne. Il n'est pas possible, reprit-il, que le Ciel ne nous ait faits l'un pour l'autre. Sur ce pied-là, il saura bien m'indemniser de l'injustice & de la cruauté que mes parens pourroient exercer contre moi.

Ne pouvant en tirer de meilleure raison, je me mis dans mon lit, & il ne tarda pas à entrer dans le sien. Je ne sais s'il rebuta Morphée, ou si ce restaura-

teur des hommes ſe refuſa lui-mêm
mais il ne dormit point de toute la nui
Je ne dormis guere mieux ; car il tro
bla mon ſommeil, comme ſa belle tro
bloit le ſien. A peine j'allois m'y livre
que des ſoupirs profonds, ſouvent d
ſanglots, quelquefois des expreſſio
tendres qui lui échappoient, m'évei
loient en ſurſaut. Fatigué de cette i
ſomnie, je lui demandai s'il n'étoit poi
incommodé. Mon corps ſe porte fo
bien, me répondit-il ; mais mon eſp
& mon cœur ſont bien malades ; je ſe
un mal que je n'ai jamais ſenti. Il m'e
cher, je l'aime, & je ſerois fâché d'e
guérir. Croyez-moi pourtant, lui dis-j
& cherchez-en au plus vite le remede
car les ſuites en pourroient être fâche
ſes. Ho que non, reprit-il ; la douce
que je me promets, & que je goûte p
anticipation, ne ſauroit être une ſour
d'amertume. Amen, lui repartis-je,
je m'aſſoupis à l'inſtant.

Je dormis juſqu'après ſoleil levé, ſa
aucune interruption. Je me levai

royant partir pour Amſterdam. Dans
e deſſein, je tirai le rideau du lit de
non compagnon, & je vis ce à quoi je
'aurois jamais pu m'attendre. Sa Belle
toit aſſiſe ſur un fauteuil, ſe ſoutenant
l'un coude ſur le chevet de ſon lit. Ils
'entreregardoient avec délectation, &
e faiſoient des minauderies auxquelles
e ne comprenois rien; mais je m'imaginai que l'amour animoit leurs organes. Il ne me parut pourtant pas qu'elle
eût auſſi mal dormi que lui. Elle avoit
les yeux vifs, & le teint vermeil comme
une roſe. Elle ſe leva dès qu'il m'eut
apperçu; & après l'avoir embraſſé toujours avec la même tendreſſe, elle me
fit la révérence, & s'en alla en me diſant, *Goede morgue Mynheer.*

Surpris de l'aventure, je demandai à
mon compagnon, s'il y avoit longtems qu'elle étoit entrée? Il me répondit qu'il y avoit au moins trois heures
qu'elle avoit frappé à la porte. Le cœur
m'ayant inſpiré, reprit-il, que c'étoit

elle-même, je me ſuis levé & lui ai o
vert. J'étois en chemiſe, & elle n'en
point été alarmée. J'ai voulu profit
du moment; mais elle m'a réſiſté, n
faiſant entendre, que quoique ſon cœ
fût à moi, elle ne m'avoit encore don
aucun droit ſur ſa perſonne. Cette r
ponſe m'a rendu ſi reſpectueux, que
me ſuis borné à lui confirmer mon amo
Elle m'a payé de retour, & nous no
ſommes contentés de nous faire des c
reſſes réciproques. Ah ciel, qu'elle
aimable! s'écria-t-il dans un amoure
tranſport; & le ſommeil le ſaiſit au
bruſquement que s'il eût été frappé
la foudre.

Le voyant endormi ſi profondémen
je refermai ſes rideaux; & pour ne p
l'interrompre, je deſcendis pour pre
dre du café avec nos hôteſſes. Elles m'e
tretinrent de toute autre choſe que
ce que je ſouhaitois. J'eus beau les me
tre ſur les voies, je ne pus réuſſir à le
arracher un ſeul mot ſur le compte c

ion compagnon de voyage. J'admirai
: flegme Hollandois : & quoique je
onnusse le caractere de cette nation qui
arle peu, je ne pouvois pourtant m'i-
aginer que ces deux femelles eussent
u garder le silence, s'il y avoit eu du
nystere entre elles & le jeune Cavalier.
Après m'être repu de cette idée, je
eur demandai ce qu'il leur falloit pour
otre gîte ? La mere me répondit d'un
grand flegme, qu'il n'étoit pas encore
ems de compter, & que quand il seroit
enu, elle vouloit m'apprendre qu'elle
avoit payer un plaisir par un autre.
Cette réponse me débouta en quelque
açon des espérances que j'avois con-
ues. Je ne savois que penser d'un désin-
éressement si rare parmi les gens de
cette espece. Je sortis, pour me livrer
à mes réflexions, dans une belle allée,
qui n'étoit pas loin du logis : mais ne
voyant goutte dans cette aventure, où
l'amour jouoit un nouveau rôle, & qui
m'étoit inconnu, je ne pus me fixer à
aucune décision.

Ayant rêvé mon ſou, je retournai a
logis, réſolu d'apprendre, de quelqu
maniere que ce pût être, le deſſein d
mon compagnon. Croyant le trouv
encore au lit, je montai à notre chan
bre; & j'eus la malice d'examiner s'
n'avoit point été foulé, & s'il y avo
plus d'une place empreinte. Je n'y r
marquai rien de tout ce que je pouvo
ſoupçonner. Je deſcendis dans la cuiſin
& je le trouvai en converſation muett
avec la mere & la fille. Il me parut qu'i
s'entendoient parfaitement bien,
qu'ils ſe répondoient juſte à leurs idé
& aux ſignes qu'ils ſe faiſoient pour
les exprimer. Leur air & leurs manier
me firent comprendre que je n'étois p
de trop. Je demeurai donc dans ce lieu
où je fus aſſez long-tems témoin de le
dialogue, dont les expreſſions nouvell
pour moi, exciterent à la fois mon atte
tion & mon étonnement.

Quand ils ſe furent expliqués; la fill
ayant paſſé dans une eſpece d'office, e

pporta une copieuſe taſſe de chocolat, rec deux biſcuits que la ſervante avoit éparé. La fille me demanda fort poliment ſi j'en ſouhaitois ? Je la remerai, & dès qu'il eut pris celui qu'on lui roit préſenté, il ſortit avec moi pour ler voir ce qu'il y avoit de curieux ans cette ville. Je ſaiſis l'occaſion, & ayant prié de me parler ingénûment, lui demandai ce qu'il prétendoit faire cette créature ? Ma Divinité! répont-il d'un ton fort haut; & fût-elle réature dans le ſens que vous l'entenez, je l'adorerai toute ma vie.

Ces manieres auxquelles je ne m'atndois pas, réveillerent mon ancienne enſibilité. Je lui répliquai que j'étois urpris d'une conduite ſi extraordinaire, de l'air dont il recevoit mes remonrances, après la confiance qu'il m'avoit onnée. Il me répliqua, que malgré tout que je pouvois dire, j'avois tort de iettre mon doigt entre le marteau & enclume, & que l'amour n'étoit ſujet

à aucune loi, à aucune regle. Je trouv
reprit-il, l'occasion de me rendre he
reux, faut-il que je sois assez enne
de moi-même pour ne pas la mettre
profit? Quant au ton que j'ai pris pc
vous répliquer, mon amour l'autori
Il ne peut qu'être choqué du terme p
ménagé dont vous vous êtes servi.
choque également mon amour &
Divinité que j'adore. Tous vos avis s
inutiles, ajouta-t-il; l'amour m'a bl
du plus charmant de ses traits. Oseri
vous vous flatter de pouvoir me gu
de la blessure qu'il m'a faite?

Mais, lui repartis-je, vous pour
fort bien me dire vos sentimens a
d'autres manieres. Il m'interromp
me répliquant du même ton, que si
n'étois pas content, il étoit homm
me contenter d'ailleurs. Le feu me m
tant au visage, je mis l'épée à la ma
en le traitant de petit sot. Il me répor
en brave homme. Nous eûmes à pe
le tems de nous mettre en postu
q'il

u'il fut ſaiſi par ſa Belle, qui ſe trouva ır nos traces à point nommé. Il y a ›ute apparence qu'elle nous ſuivoit de ·ès.

Je rengaînai mon épée, & je me reti-.i pour ne pas faire aſſembler une nom-:euſe populace, qui voyant mon en-:mi entre les bras d'une fille de leur ›nnoiſſance, m'auroit infailliblement nmolé à l'amour de leur patriote. En aſſant un pont, je me retournai pour oir que deviendroit ce couple amou-:ux. Je les apperçus marchant à petit as dans la rue qui menoit au logis. Elle ii avoit donné le bras ſans façon, quoi-ue cet uſage ne ſoit pratiqué en Hol-.nde qu'entre mari & femme. Je doute iême qu'on l'approuvât entre deux mans ſolemnellement promis.

Il ne me reſtoit d'autre parti à prendre ue de m'en revenir à La Haye. C'eſt :lui que je pris à l'inſtant, abandon-ant l'étourdi Cavalier à la conduite de ›n amour aveugle & précipité. Mais ne

voulant pas perdre mon ſac de voyag
où j'avois mon plus beau linge, dont
n'étois pas trop bien fourni, je m'e
allai chez l'Ecuyer de l'Académie
Leyde, avec qui j'étois ami. Je lui appr
en gros mon aventure, & je le priai d'e
voyer ſa ſervante à l'auberge pour d
mander mon ſac. Elle alla & revint ſo
vîte ſans me l'apporter, diſant qu'elle
avoit trouvé un jeune Cavalier, q
l'avoit chargée de me dire que je l
ferois plaiſir de l'aller prendre moi-m
me, & que la belle *Mitie*, c'étoit
nom de la fille en queſtion, lui avoit
de me prier de ſa part de venir au moi
lui dire adieu. La prudence me défe
dant cette démarche, je renvoyai
ſervante pour leur dire de ma part, q
trouvant un ami qui me ramenoit à
Haye dans ſon caroſſe pour des affai
que nous avions enſemble, je ne po
vois abſolument différer mon voyag
Cette fille s'aquita de ſa commiſſio
elle me rapporta mon ſac, & je parti

près avoir dîné avec mon ami & son pouse. Je les régalai de mon aventure ans toute son étendue. Elle les divertit endant tout le dîné, & ils ne purent empêcher d'admirer ce coup extraordinaire du caprice de l'amour. Il est rare n effet d'en trouver des exemples.

De retour à La Haye, je n'eus point e plus grand empressement que d'en ller servir un plat, comme d'un fruit ouveau, aux personnes des deux sexes ue je fréquentois. Tout le monde reçut non histoire avec la même admiration. Elle fut bientôt divulguée, & l'on ne arla d'autre chose pendant quelques ours dans tous les cercles. La plupart e ceux qui l'entendirent, s'empressoient le l'apprendre de ma bouche, & comme e n'en oubliois aucune circonstance, ls l'écoutoient avec une plus agréable urprise.

Quelque indifférente que me fût absolument cette aventure, je ne laissois pas d'être inquiet d'en savoir le dénoû-

ment. Je ne pouvois me diſpenſer c
me décharger auprès des parens de c
étourdi, du ſoin qu'ils m'en avoie
confié; mais je ne voulois leur écri
qu'après avoir vu la fin de cette plaiſan
ſcène. Ne pouvant la voir de mes yeu
j'écrivis à l'Ecuyer de Leyde pour
prier de la ſuivre avec beaucoup d'a
tention, afin que je n'en perdiſſe pas
moindre circonſtance.

Il fut auſſi fidele dans la relation qu
m'en fit, qu'il avoit été exact ſpecta
teur. Je reçus au bout de huit jours u
lettre de ſa part, où il me marquoit q
la belle *Mitie* étoit entre les bras de ſ
Amant, que le Magiſtrat & le Miniſt
avoient métamorphoſé en époux, & q
toute la ville de Leyde avoit admiré c
beau couple, que l'amour avoit u
d'une maniere ſi extraordinaire. Il ajo
ta, qu'il avoit appris de la mere qu'el
alloit en France avec ſa fille, dans l
pays de ſon gendre. Cette circonſtanc
me ſurprit un peu, & me fit prendre l

ırti d'écrire en termes ménagés, ſoit ›ur ne pas prévenir ſes parens en mauuſe part, contre la fille de peu de ıoſe qui entroit dans leur famille, ſoit ıcore pour ne point paſſer moi-même ›ur un homme mal-intentionné, s'ils enoient à donner leur approbation à : mariage.

Je ne perdis pas de tems, & craignant ue le Cavalier ne leur eût déja écrit, : datai ma lettre du jour que je le menai Leyde. J'eſpérois que cette précaution ıe diſculperoit dans l'eſprit des perſones intéreſſées, & ſur-tout dans celui e mon ami, qui me l'avoit ſi fort recommandé. Ma lettre n'étoit pas partie, ue j'appris qu'ils devoient ſe mettre ineſſamment en chemin. Ils partirent en ffet le ſurlendemain que ma lettre fut niſe à la poſte.

Trois ſemaines après leur départ, non ami me fit réponſe. Si j'avois été nformé à tems que la mere de ce jeune Gentilhomme, qui étoit veuve, étoit

d'une complaiſance aſſez aveugle pou
ſon fils, pour autoriſer ſa conduite quell
qu'elle fût, je ne me ſerois pas oblig
de la contrecarrer. Je me reproch
même d'avoir pris trop vivement l'affi
mative pour ſes propres intérêts. A
reſte, peut-être feront-ils meilleur m
nage enſemble que s'ils ſe fuſſent vu
long-tems. Hé! qui ſait ſi elle & lu
s'étant unis avec d'autres, n'auroien
pas mené une vie malheureuſe ou cr
minelle? Tant il eſt vrai que les ma
riages ſont écrits au Ciel, & qu'en s'op
poſant à ceux de cette nature, ou mêm
plus mal aſſortis, on riſque de s'oppo
ſer à ſes ſages decrets. Cette maxime
ou, pour dire mieux, ce principe in
conteſtable n'eſt pourtant pas reçu dan
le ſiecle préſent. On n'en ſuit point d'au
tres que l'ambition & l'intérêt. Au
combien d'affreux déſordres ne s'en en
ſuivent-ils pas? Que la ſociété en ſero
bien plus tranquille & plus heureuſe
ſi au lieu de forcer les perſonnes qui r

'aiment point à s'unir ensemble, on se faisoit un principe d'humanité & de religion de favoriser l'union de celles qui s'aiment.

Je ne pensois plus à celle que l'amour avoit faite si brusquement & d'une maniere si extraordinaire, lorsque je reçus une seconde lettre de mon ami, où il me marquoit que le jeune homme, sa femme & sa belle-mere étoient arrivés en Touraine; & que la mere, charmée de sa belle-fille, bénissoit le Ciel de la lui avoir donnée. Il m'assuroit qu'elle étoit généralement aimée, & que toute la famille bénissoit aussi le Ciel d'avoir inspiré au Cavalier d'aller en Hollande. Dans le fond, j'en étois bien aise. J'aurois été fâché d'apprendre qu'il eût été malheureux. J'étois seulement mortifié de n'avoir pas su le goût de ses parens; je m'y serois conformé du meilleur de mon cœur. Cette aventure m'a rendu plus circonspect; j'ai fait serment de regarder d'un œil indifférent la conduite

la plus dérangée de mes propres ami dans le commerce amoureux, & de n me mêler de ma vie de leurs amour ni de leurs amourettes, moins encor de leurs mariages. C'eſt le plus sûr part qu'il y ait à prendre pour ſe conſerve leur amitié. Il faut ſi peu de choſe pou rompre ce qu'on appelle amitié dan notre ſiecle, qu'on ne ſauroit être trop circonſpect avec ſes prétendus amis. Mais où les trouver, ſi l'on confronte leur conduite avec les regles de la vraie amitié ?

Ayant donc repris le train de ma ſolitude, je m'y félicitois en ſecret d'être ſorti de cette affaire, ſans qu'il m'en eût coûté mon repos. Je repris mon Ouvrage, priant bien le Ciel d'éloigner tout ce qui pourroit m'en diſtraire. L'accompliſſement de ce déſir légitime ſuffiſoit pour me rendre heureux; mais je ne fus point exaucé. J'étois encore jeune, mes paſſions, & ſur-tout celle que j'avois toujours eue pour les fem-

ies, n'étoient pas encore mortifiées. 'ne Angloiſe que j'avois connue a Lonres par occaſion de voiſinage, ralluma ans mon cœur un feu que j'y croyois :eint. Je me trompois, il avoit ſeulement couvé ſous les cendres de mes ıalheurs & de mes occupations. Auſſi t-il une irruption d'autant plus violente.

Elle ſe promenoit avec la fille de ſon ôteſſe ſur le Voorhaut, un jour que y avois borné ma promenade, pour e pas me diſtraire long-tems de mon ravail. Cette Demoiſelle, ſans être abolument belle, avoit tous les agrémens l'une Beauté du premier ordre. Son eſprit c ſes manieres rehauſſoient les traits aſſables qui la formoient. Elle me vit, x ſans garder aucune meſure, elle vint ne joindre & m'embraſſer. Je ſentis dès :e moment le poiſon amoureux ſe gliſſer ubtilement dans mon cœur. Je n'en urois pas été ſurpris, ſi elle avoit été ıutrefois l'objet de ma paſſion, qui fut ılors réveillée. Le tendre baiſer qu'elle

me donna à la façon de ſon pays, aurc
été capable de produire cet effet, pu
qu'il eut le pouvoir d'allumer un grai
feu dans mon cœur. Mais je ne l'avc
fréquentée que ſur un pied d'eſtim
ſans lui avoir jamais témoigné qu'u
politeſſe générale.

Je débutai à l'ordinaire, lui marqua
le plaiſir que j'avois de la voir en bon
ſanté, & lui demandant depuis quai
elle étoit en Hollande. J'appris qu'el
n'y étoit arrivée que la veille de cet
maudite entrevue, que l'enfer toujou
à mes trouſſes m'avoit procurée po
troubler ma tranquillité. Elle n'atten
point que je m'informaſſe où elle étc
logée : elle me prévint, & me don
ſon adreſſe; & pour mieux l'apprendr
je l'accompagnai dans ſon appartemen
Ce fut-là que la pitié qu'elle m'excit
ſe joignant à l'amour qu'elle m'avc
fait naître, augmenta le feu qui n
dévoroit.

L'hiſtoire qu'elle me fit des malheu

e ſa famille, me toucha. Je ne pouvois ourtant faire moins que d'écouter ſes ıſtes plaintes. Son pere étoit Orfevre Londres. Les banqueroutes qu'il ſouffrit dérangerent beaucoup ſes affaires, lus encore ſa pauvre cervelle. Il fut aiſi d'un chagrin mortel, qui le mit ien vîte au tombeau. La mere ſe voyant lénuée de tout ſon bien, le ſuivit de rès. Un frere, & elle, étoient leurs nfans uniques. Il prit le parti, pour ;'indemniſer de ſon patrimoine, d'aller enter la fortune dans les Colonies Angloiſes. Triſte reſte de ſa famille, elle aima mieux être le jouet de l'adverſité ailleurs que dans ſa patrie. Tous les pays du monde, dit-elle, m'étoient indifférens. Je n'avois d'autre deſſein que de m'embarquer. J'entrai en effet dans le premier vaiſſeau que je vis prêt à partir, ſans ſavoir où il alloit. C'eſt le ſort qui m'a conduit ici; c'eſt lui qui m'a conduite ſous vos yeux. J'ai lieu de le bénir de ce dernier haſard, qui

m'a fait rencontrer la ſeule perſonn
que je connoiſſe hors de ma patrie. J
vous regarde, ajouta-t-elle comm
une reſſource qui peut me tenir lie
de tout ce que j'ai perdu.

Pouvois-je n'être pas ſenſible à u
récit ſi touchant? J'avois trop ſenti le
coups de la fortune pour n'être pas a
tendri de ceux qu'elle porte aux autre
Mon cœur tendre d'ailleurs pour le
objets aimables, étoit ſi fort diſpo
à l'aimer, qu'elle n'eut pas de pein
à ſe faire plaindre. Après lui avoir donr
des aſſurances d'amour & de pitié,
voulus ſavoir à quoi elle pouvoit s'o
cuper à La Haye. Elle me répondit ave
beaucoup de candeur, qu'elle y exe
ceroit tous ſes talens, pour ne pa
tomber dans la miſere : je ſais coudr
& broder, dit-elle; mais ne ſachant qu
la langue de ma nation, à qui pou
rai-je me produire? J'ai ſauvé à la v
rité quelques débris du naufrage de m
famille, ajouta-t-elle; mais je prévo
qu

ue si je puise toujours dans cette foible
ource sans lui joindre quelque ruisseau,
le tarira bientôt. Je me suis fait un ma-
ot d'environ cinquante ducats ; voilà
out mon bien, & toutes mes espérances.
Cette ouverture exigeoit mes con-
eils ; je lui donnai ceux qui me pa-
urent les plus plausibles dans cette
onjonćture. Il faut, lui dis-je, que vous
assiez un petit commerce de nippes ga-
antes, propres aux Dames & aux Ca-
aliers. Vous êtes adroite de vos mains ;
ous pourrez aisément imiter les mo-
lèles de toutes les sortes que je vous
erai venir de Paris, & de cette façon
ous trouverez le salaire de votre tra-
vail. J'ajoutai, que je me donnerois des
nouvemens pour l'achalander, & qu'elle
étoit seule au monde capable de me
faire violer la résolution que j'avois
prise de ne pas me répandre dans les
compagnies.

Elle me remercia, avec des protesta-
tions d'une reconnoissance éternelle. Ce

fut avec tant de graces, qu'elles me 1
duisirent jusqu'à lui jurer un amour co
tant & fidele. J'ai bien aimé dans r
vie : mais mon amour ne fut jamai
violent & si sincere que pour l'aimal
Harders; c'étoit le nom de cette ch
mante Angloise. Elle se mit aussi-tôt
même de mettre mes conseils en pr
tique. Elle commença à travailler à c
bourses à perruque, à broder des nœu
d'épée, des mules, des souliers, c
mouchoirs, & à se fournir d'autres g
lanteries à l'usage des deux sexes.
furetai tant, qu'à la fin je lui trouv
une boutique & un petit apparteme
commode, qui faisoient partie d'u
maison très-fort à sa bienséance. J'écriv
à Paris à une Marchande du Palais d
mieux assorties, que j'avois connue a
trefois. Je lui fis toucher l'argent q
ma Maîtresse me donna, & elle m'e
voya sans différer tout ce qu'il y avc
de plus à la mode.

A peine fut-elle établie, que sa bo

que fut étrenée par quantité de Dames
: de Cavaliers; elle ne désemplissoit pas
e la journée; & la Marchande savoit
arfaitement amuser les Petits-Maîtres,
ui en étoient de vrais piliers. Pour moi,
: n'y paroissois jamais de jour. Il étoit
ieureux pour moi de n'être pas obligé
.e lui donner un tems que j'employois
.u travail. Je lui avois avoué ma situa-
ion. Elle avoit approuvé les mesures
jue je voulois prendre pour tâcher de
a rendre meilleure. Nous convinmes
nême qu'elle ne viendroit jamais chez
noi, où elle pouvoit me voir de chez
elle; mais je me dédomageois bien le
oir. Dès que la nuit étoit close, je me
endois à sa chambre, sans jamais y
nanquer. Nous soupions toujours tête-
ı-tête, & nous passions la soirée ensem-
ole avec un plaisir digne d'envie.

Nos précautions avoient été prises si
justes, que j'aurois défié tous les Argus
le découvrir notre intrigue amoureuse.
Nous avions dépaysé les plus expérimen-

tés. Aucun des jeunes gens qu'elle am
ſoit le jour dans ſa boutique pour leur d
biter ſes marchandiſes, ne pouvoit obt
nir de la voir quand elle l'avoit ferm
En vain prenoient-ils le prétexte de vc
loir acheter quelqu'un de ſes ouvrage
elle leur répondoit d'un air enjoué,
toujours de ſa fenêtre, qu'elle avoit tr
de probité pour leur vendre au flambe
des marchandiſes qui étoient auſſi tro
peuſes à ſa clarté, que les Belles, dc
tant d'Amans étoient les dupes. Ils
retiroient auſſi mortifiés, qu'elle ét
ſatisfaite de mon aſſiduité, & nous n
divertiſſions à leurs dépens.

Je pris le train du Café, où qua
l'occaſion ſe préſentoit, je parlois d'
comme les autres. Mais elle méri
concluois-je toujours, qu'on aille
nipper chez elle. Outre qu'elle eſt aſſ
tie de tout ce qui eſt à la mode &
meilleur goût, c'eſt qu'elle n'eſt
chere, & qu'on ne ſauroit trop pa
la bonne grace avec laquelle elle v

ſes guenilles. Bien plus, j'affectois quand on en parloit d'un ton équivoque, d'enchérir ſur les plus critiques. Il eût fallu être Diable, pour ſoupçonner que nous fuſſions de ſi bonne intelligence. Nos plaiſirs étoient d'autant plus doux, que nous les dérobions à la connoiſſance de tout le monde. Cet avantage étoit un des plus agréables ſujets dont nous nous entretenions avec le plus de ſatisfaction.

Mon travail, d'un côté, & le grand débit qu'elle faiſoit de l'autre, nous mettoient au-deſſus de nos affaires. Nous menâmes deux ans cette charmante vie. Elle auroit même été de durée, ſi le deſtin n'en eût pas été jaloux. Pour ne perdre aucune occaſion de me faire éprouver ſon courroux, il conduiſit exprès à La Haye, un Anglois qui s'en alloit aux Eaux de Spa, uniquement pour prendre part aux plaiſirs qui y regnent dans la belle ſaiſon. Il avoit paſſé la mer avant le tems, pour faire quelque ſéjour en Hollande. Je le vis

plufieurs fois au Café & au Bois. Nou liâmes amitié. Je l'adreffai moi-mêm chez la *Harders*, pour quelques nippe dont il vouloit faire provifion. Je ne m défiai pas plus de lui que des autre étrangers dont je lui procurois les pra tiques. Je n'oferois dire qu'il abufa d ma confiance, puifque je ne lui avoi rien confié. Je ne dois m'en prendre qu' mon malheureux fort, & à l'inconftanc de ma Maîtreffe que j'aimois unique ment. Combien de cuifans regrets n'ai je pas eu de ne l'avoir pas époufée comme elle m'en follicitoit dans les ten dres momens que nous paffions enfem ble? Mal-à-propos différois-je toujours je ne fais pour quels égards. J'attendoi que les œufs du merle fuffent éclos mais cet heureux Anglois les dénicha, fans que j'aie eu lieu d'en concevoir le moindre foupçon.

Un jour que je le rencontrai dans l'allée de Scheveling, il me propofa d'aller prendre l'air de la mer. Le jour étoit

ɪeau, & d'ailleurs ne me trouvant pas
ort diſpoſé au travail, nous y allâmes
nſemble. Après nous être aſſez long-
ɜms entretenus de choſes indifférentes,
me parla d'une conquête qu'il avoit
eſſein de faire à La Haye avant d'en
ɔrtir. Il me fit un portrait ſi beau, mais
n même-tems ſi général, de l'objet qui
'avoit charmé, que je n'y reconnus
oint ma chere Maîtreſſe. Encore, s'il
ût nommé ſon pays, s'il fût entré dans
ɜ détail de ſes traits, de ſes manieres,
e ſes qualités de l'eſprit, peut-être au-
ois-je pu prévenir le coup qui m'a ſi
ruellement frappé. Mais non, il la
iſoit belle au poſſible, & elle ne l'étoit
oint. Il lui trouvoit une charmante
nodeſtie, & ce n'étoit pas-là ſon bel
ndroit. Elle lui paroiſſoit toute jeune,
t elle étoit au moins dans ſon ſixieme
uſtre. Comment aurois-je pu la recon-
oître à des traits ſi peu fideles ? Tout
utre que moi s'y ſeroit mépris. Euſſai-je
u cent grains de jalouſie dans la tête,

mille pressentimens dans le cœur, je ı
pouvois fonder aucun soupçon contre
fidélité. Les tendres preuves qu'elle m'
avoit données, ne m'auroient jamais]
permettre de la croire capable de cha
ger. Elle avoit autant de raisons à êt
constante, que j'en avois moi-même
être tranquille.

Il poussa plus loin, & il m'avoua qu
ne pouvoit la résoudre à le suivre
Angleterre, pour laquelle elle av
une répugnance insurmontable. Cie
s'il m'eût dit qu'elle étoit Angloise, j'a
rois pu rompre toutes ses mesures. M
loin de penser à ménager mes intérêt
que je ne croyois pas lésés, je lui donn
des conseils qui leur étoient entiéreme
opposés. Je ne sais s'il en profita; m
il me souvient très-bien qu'il m'en r
mercia dans la derniere conversati
que nous avons eue ensemble. Ce qu
y a de singulier dans ma planette, c'
que je rendis compte le même soir à
dissimulée *Harders* de l'embarras où

trouvoit ſon Amant, ſans qu'il parût aucune altération ſur ſon viſage & dans ſes manieres. Elle en rit avec moi de tout ſon cœur; car tranquilles dans nos amours, les inquiétudes des malheureux Amans nous divertiſſoient; nous inſultions pour ainſi dire à leur malheur. Je ne ſais ſi elle en ſera punie quelque jour; mais j'éprouve encore les peines que mérite une ſi grande inhumanité. Rien ne me les rend plus ſupportables, que la perſuaſion où je ſuis, que je ſouffre pour des fautes qu'on peut appeler des crimes, dont je me ſuis mille fois rendu coupable.

Je n'avois jamais trouvé ma Maîtreſſe ſi enjouée, que la veille du jour qu'elle diſparut. Elle me fit plus de careſſes que je n'en avois encore éprouvé; & comme ſi elle eût voulu me dédommager de la perte que j'allois faire de ſon cœur, elle me mit en folâtrant une bourſe de cinquante guinées dans la poche de mon habit. Cette généroſité, qu'on peut nom-

mer Angloiſe, me la fait encore regret
ter : & peut-être l'aurois-je d'abord ou
bliée avec un mépris infini, ſi elle n'a
voit pas fait cette action, que je croi
inouïe.

Quoi qu'il en ſoit, ne la voyant ja
mais de jour, je lui donnois beau jeu
pour me trahir & pour déménager à mon
inſu. Son hôteſſe ſachant que je la voyoi
tous les jours, croyant même que j'étoi
ſecrétement marié avec elle, ne m'avoi
jamais parlé des meſures qu'elle prenoi
depuis huit jours pour quitter La Haye
elle l'inféroit de la vente qu'elle lui avoi
fait des meubles de ſon appartement &
de ſa boutique. Cependant je ne ſavoi
à quoi attribuer les politeſſes extraordi
naires que j'en reçus en ſortant de ſa
maiſon. Elle vint à la porte, contre ſon
ordinaire, pour la fermer ſur moi. Je
vous ſouhaite, dit-elle, la continuation
de votre proſpérité. A demain, ajouta
t-elle, en me donnant le bon ſoir. Qu
Diable auroit pu profiter de ces notions

En voici bien une autre. M'étant levé lendemain avec une grande foibleſſe 'eſtomac, je m'imaginai qu'une taſſe ; chocolat pourroit me fortifier. Je fus our cet effet au Café, où je contentai ion envie, & peut-être mes beſoins. lon Anglois, qui y étoit avant moi, ie joignit, & me parlant aſſez bas; je ous quitte aujourd'hui, me dit-il, ma elle s'eſt laiſſée fléchir; elle me ſuit vec autant de plaiſir qu'elle a eu de eine à s'y réſoudre. Je vous dis adieu, outa-t-il en m'embraſſant; je parts omblé de plaiſir & de joie. Je lui réondis, que j'en étois charmé, & que le ſerois bien plus, ſi j'avois trouvé occaſion de contribuer à ſa félicité. os conſeils m'ont été fort utiles repart-il, je vous en ſuis très-obligé. Je uhaiterois vous rencontrer à Londres, u ailleurs, pour vous en témoigner a reconnoiſſance. Adieu, reprit-il, je ais tout diſpoſer pour notre départ.

Quelqu'autre, plus curieux & moins

discret que moi, auroit saisi l'occasio d'apprendre qui étoit la Beauté qui s jettoit entre ses bras; mais je n'y f nulle attention. Me trouvant heureu de posséder la *Hârders*, je m'emba rassois peu de la félicité des autres. J retournai chez moi, aussi tranquil que j'en étois sorti. Je doute fort qu qui que ce soit à ma place eût profi des indices qu'on me donnoit de perte que je fis de ma Maîtresse, av qui je comptois fermement passer he reusement le reste de mes jours. Je n'a rois jamais pensé à la perdre d'aucu maniere, & moins encore sans lui avoir donné aucun sujet, & dans tems où elle me marquoit le plus tendresse & de fidélité.

Arrivant dans ma chambre, je r mis au travail, que je continuai jusqu' dîné, qu'on m'apportoit chez moi; après dîné je repris mon ouvrage ju qu'à la nuit. Dès que l'obscurité fut ass grande, je sortis, à mon ordinaire po

al

ller ſouper avec ma Maîtreſſe. Son hô-eſſe m'ayant ouvert la porte, parut fort tonnée de me voir; elle auroit juré que étois parti avec ſa locataire. Hélas! it-elle, je m'attendois à ne plus vous evoir de ma vie. Surpris de ce compli-nent, je lui en demandai la raiſon, & i elle avoit donné ordre à quelqu'un de ne tuer? Non vraiment, dit-elle, je aierois plutôt pour contribuer à la con-ervation de vos jours; mais je croyois que vous étiez parti avec Mademoiſelle *Harders*.

Un coup de foudre ne m'auroit pas endu plus immobile que cette nouvelle; nes ſens, & toutes les facultés de mon me ſe bouleverſerent en ce moment. Cependant, tout offuſqué que fût mon ſprit, je ne laiſſai pas de rappeler tout e qui m'avoit été dit par cette bonne Dame & par mon heureux Rival. Je me eprochois, mais ſans raiſon, de n'avoir as profité de tous les indices que j'avois us de mon malheur. Cette réflexion

étant interrompue par les vapeurs qu
s'éleverent à ma tête, & par une palp
tation de cœur, dont la violence & l
durée faillirent à me tuer, je fus sai
d'une si grande foiblesse, que cett
bonne Dame & sa servante eurent beau
coup de peine à m'en rappeler. Je re
vins enfin, graces à leur secours, &
après les en avoir remerciées, je pris
la Dame de s'expliquer plus clairement
l'assurant que je ne comprenois rien
ce qu'elle m'avoit voulu dire.

Elle ne tarda pas à me tirer d'inquié
tude. J'appris que la *Harders* avoit pr
ses mesures pour son départ, plus d
huit jours avant qu'elle partît, & qu'ell
lui avoit dit en confidence, qu'étan
mon épouse, elle ne pouvoit se dispen
ser de suivre mon sort. Elle m'a fait en
tendre, reprit-elle, que M. votre per
étant mort, vous deviez aller en Franc
en recueillir l'hérédité, & que selo
toutes les apparences vous y feriez tou
deux votre séjour. Ah! l'ingrate, l'in

idele! m'écriai-je. Elle eſt donc partie? epris-je. Aſſurément, repartit-elle. Un iacre l'eſt venu prendre ce matin à dix ieures; & n'ayant vu perſonne dans e caroſſe, nous avons cru qu'il venoit le votre part. Ciel, quelle trahiſon! n'écriai-je encore. La bonne femme qui omprit que je ne ſavois rien du tout, ut à ſon tour auſſi étonnée que je l'avois été d'abord. L'horreur de cette perfidie, lont elle fut ſubitement frappée, lui causa une émotion qu'elle ne pouvoit calmer. Un peu plus tranquille, elle me lemanda s'il étoit vrai que mon épouſe n'eût ainſi abandonné. Hé non, lui lis-je, Madame; elle n'étoit pas encore na femme, mais elle devoit l'être bientôt. Je ſais tout préſentement, lui dis-je, & trop tard à la vérité; & ſi vous m'euſſiez parlé plus clairement hier au ſoir, vous m'auriez mis en état de rompre ſes meſures. Je connois l'Anglois qu'elle a ſuivi. Il m'a lui-même communiqué ſon deſſein, ſans me nommer la Demoi-

ſelle, qu'il ne pouvoit aiſément ſéduire & c'eſt par mes maudits conſeils qu'il réuſſi. Dieux! repris-je, ſerois-je don toujours le malheureux objet de votr courroux! Cette femme me voyant ac cablé de chagrin, s'efforça de me cor ſoler. Tout ce qu'elle me diſoit m'éto à charge, je n'étois ſuſceptible d'aucun conſolation.

Cette maiſon où j'avois paſſé de agréables momens, m'étant devenu affreuſe, je pris congé, & m'étant re tiré chez moi, je m'y livrai aux re flexions éprouvantes que me préſento naturellement cette aventure. Elle m réduiſit à un état plus déplorable, qu n'avoit fait aucune traverſe de ma vi On n'aura pas de peine à croire qu mon ſommeil ne fut pas fort tranquill Il eſt difficile de ne pas ſentir quelqu tems les coups qui portent au cœur. . me levai au point du jour, accablé d la mauvaiſe nuit que j'avois paſſée. N me trouvant pas en état de travailler

j'allai me promener au Bois, pour tâcher de me diſtraire de mon chagrin.

Il me prit fantaiſie de changer d'habit, & de reprendre celui que j'avois quitté la veille. En le mettant, je ſentis dans ma poche un poids extraordinaire. C'étoit celle où je mettois uniquement mon mouchoir. Y ayant mis la main, j'en retirai une bourſe que je reconnus appartenir à la *Harders*. Je l'ouvris, & j'y trouvai cinquante guinées. C'étoit aſſurément un préſent qu'elle me faiſoit aux dépens de ſon nouvel Amant; car je ſavois parfaitement bien que la veille elle n'avoit pas plus de quatre de ces eſpeces, & que l'argent qui étoit dans ſon armoire conſiſtoit en ducats & en eſpeces d'argent.

Après bien des réflexions ſur cette aventure, je me ſouvins qu'elle m'avoit embraſſé pluſieurs fois la veille de ſon départ; & je conclus qu'elle s'étoit ſervie de ce tems-là pour me gliſſer ſa bourſe dans la poche. C'étoit un reſte de bon

cœur pour moi. Elle voulut me donner par-là une preuve de ſa reconnoiſſance pour tout ce que j'avois fait pour elle. Mais l'amour, & ſur-tout un amour auſſi tendre que le mien, ne ſe paie pas de cette monnoie. Tout l'or du monde ne m'auroit pas indemniſé du vol qui m'étoit fait de ſon cœur, & dont elle étoit complice. Cependant cette généroſité apparente, qui m'occupa quelques inſtans, ſuſpendit mon chagrin. Il en fut beaucoup moins ſenſible, quand il me reprit, pour ne ſe diſſiper qu'avec le tems, qui étoit ſeul capable d'y paſſer l'éponge. L'avantage que je retirai de cette perfidie, fut la réſolution que je pris de ne voir de ma vie aucune femme ſur le pied de Maîtreſſe. Je ne lui ai donnai juſqu'ici aucune atteinte. Les principes que je me fis dès-lors d'inſenſible miſanthropie, m'ont rendu ferme & conſtant.

Je fus aſſez long-tems fort dérangé. Si je m'appliquois à mon Ouvrage, le

ouvenir de la *Harders* interrompoit le ours de ma plume; il me le falloit abſo- ument quitter pour chercher à me diſ- raire de cet objet perfide. Je ne ſais i la terrible révolution qui s'étoit faite lans mon ſang, ne me renouvella point nes anciens maux; mais je ne doutai pas ju'elle n'y eût beaucoup contribué. J'en eus quelque atteinte, en converſant un our avec l'hôteſſe de la *Harders* : & comme s'il eût été encore tems de pré- venir la perfidie qui m'étoit faite, je priai cette bonne femme de m'avouer ſi elle n'avoit pas vu quelque Cavalier aſſidu auprès de ſa perfide locataire. Elle me dit avec beaucoup de naïveté, que de- puis environ un mois elle avoit remarqué un Cavalier, qui la voyoit au moins trois fois le jour. Si j'euſſe entendu l'Anglois, ajouta-t-elle, ils parloient enſemble aſſez haut pour que je n'ignoraſſe rien de tout ce qu'ils diſoient. Je la priai de me faire le portrait de cet homme. Elle me le fit ſi au naturel, que j'y recon-

nus le rival que je n'aurois jamais cr
heureux aux dépens de mon repos.

Ne doutant donc plus que mon ir
grate Maîtreſſe ne fût entre ſes bras
j'eus une inquiétude de moins. Les ii
commodités qui ſe faiſoient deja ſentii
partageant mes triſtes réflexions, j'e
fus moins accablé. Je commençai à r
garder la bourſe qu'elle m'avoit laiſſée
comme une reſſource dans le deſſei
où j'étois de me faire traiter au plutô
Je m'imaginai ne pouvoir mieux réuſſi
qu'en m'en allant à Leyde. Cette vill
où il y a une Académie floriſſante, s'e
rendue célebre dans l'Europe par ſon Co
lége de Médecine. Le ſavant Boerhave
un des plus grands Docteurs de ſo
ſiecle, qui y profeſſoit cet art divin,
attiroit de toutes parts des diſciple
Telle étoit la réputation de cet habil
Profeſſeur, que ſi quelque jeune Mé
decin après avoir pris ſes degrés ſou
ſes auſpices, s'en retournoit dans ſo
pays, il y étoit auſſi-tôt regardé comm

e plus expert. C'étoit du moins le préjugé de l'Allemagne, de la Suede, de la Pologne, de la Hongrie, de la Bohême, les Pays-Bas, de l'Angleterre, & de plusieurs autres Nations. Cependant beaucoup de connoiſſeurs n'en ont pas approuvé le fondement. Le ſieur Boerhave étoit ſi profond dans la théorie de la Médecine, qu'il étoit très-propre à donner d'excellens principes. Mais ſa pratique n'y répondoit pas. Il preſcrivoit ordinairement des remedes ſi foibles & ſi peu actifs, qu'ils n'étoient pas plus capables de combattre les maladies auxquelles il les appliquoit, qu'un pot de terre eſt propre à briſer un pot de fer. Qu'on conſulte le gens du métier. S'ils ſont de bonne foi, ils avoûront que la réputation parmi eux tient lieu de mérite.

Quoi qu'il en ſoit, je conſultai ce grand homme. Il me conſeilla de me mettre entre les mains d'un Chirurgien de Leyde, qu'il me donna pour expé-

rimenté. Je ſuivis ſon avis, & je n
m'en trouvai pas mieux. Je me ſui
accoutumé à la vie languiſſante que j
mene. Je tâcherai pourtant de n'e
point précipiter la fin. La parque e
coupera la trame, quand elle voudr
bien me regarder d'un œil favorabl
Je m'en retournai à La Haye pour re
prendre mon Ouvrage, autant que m
ſanté chancellante pouvoit me le pe
mettre. Ce gracieux ſéjour, qui avo
auparavant fait mes plus cheres délices
me devint inſupportable par le ſouveni
qu'elle m'occaſionnoit de ma félicit
paſſée. Ne pouvant plus y tenir, je pri
la réſolution d'en ſortir, ſans me dé
terminer pour aucune autre.

Le hazard y ſuppléa. Un ami, à q
je fis part de mes irréſolutions, m'offr
de me donner des Lettres de recom
mandation pour le Marquis *Damis*
qui demeuroit depuis quelque-tems a
Bois de Harlem, dans une maiſon q
avoit appartenu au feu Margrave d

Bade-Dourlach, & que ce Prince lui avoit donnée. Je connoiſſois le Marquis de réputation : les différens rôles qu'il a joué dans le monde, le brillant avec lequel il a paru dans les plus belles Cours de l'Europe, le haut & le bas de ſa vie, & mille anecdotes ſurprenantes, l'ont rendu un ſujet d'admiration aux grands & aux petits. Pour moi, je n'en ai point été la dupe. Je l'ai regardé comme un homme très-verſé dans l'art d'en impoſer. Il a joué bien du monde, de tout ſexe, de toute condition ; & il a été lui-même le jouet de la fortune.

Quoi qu'il en ſoit, j'acceptai l'offre de mon ami, & je partis pour Harlem. Auſſi-tôt que le Marquis eut lu la Lettre que je lui préſentai, il me fit mille politeſſes, & m'engagea même à paſſer quelques jours chez lui. Nous les employâmes à former mille projets, la plupart plus aiſés à imaginer qu'à exécuter. Celui auquel nous nous arrê-

tâmes, fut d'écrire les *Mémoires* de
vie. Il fut conclu qu'il en fourniroit
canevas, & que je leur donnerois
forme convenable. Nous partîmes po
Amsterdam, où l'ami qui m'avoit au
trefois procuré la traduction de la *Ph
sique Sacrée* s'étoit établi Libraire dept
quelque-tems. Nous lui proposâmes l
Mémoires du Marquis; il les accep
sans balancer, & sur le champ no
mîmes la main à l'œuvre. J'en écriv
quelques feuilles, que le Libraire r
paya grassement. Mais cette ressourc
qui auroit pu me faire subsister pl
sieurs années, me fut bientôt ôtée;
voici comment.

J'avois donné de bonne foi dans
projet du Marquis; mais pour lui,
avoit d'autres vues. Il s'étoit arrêté
Hollande, dans l'espérance d'y raccor
moder sa fortune délabrée; mais
attendant une occasion favorable,
falloit vivre. Il connoissoit depuis lon
tems le Libraire dont j'ai parlé, & l

l'ic

'idée qu'il s'étoit faite de ſon caracere, il crut qu'en lui propoſant ſes *Mémoires*, il en pourroit tirer mille petits ſecours, que ſa ſituation preſſante lui rendoit néceſſaires; bien réſolu de faire traîner le plus qu'il pourroit la compoſition de cet Ouvrage, & de ne jamais permettre qu'il vît le jour. Lorſqu'il vit donc que mon travail avançoit, & qu'il y auroit bientôt de quoi faire le premier Tome, il ſe plaignit à ſon Libraire, du tour romaneſque que je donnois, diſoit-il, à ſes *Mémoires*; & ajouta, qu'il ne conſentiroit jamais qu'ils paruſſent dans cet état. Le Libraire, qui avoit intérêt de le ménager, m'annonça cette fâcheuſe nouvelle, & me pria de trouver bon qu'il employât une autre plume. Il fallut y conſentir. L'Ouvrage fut remis entre les mains d'un autre, qui ne tarda pas à lui donner la forme que le Marquis demandoit. Il fut obligé d'en convenir lui-même; & ne ſachant plus com-

ment faire pour en différer l'impreſſion
il demanda le Manuſcrit pour quelqu
jours, ſous prétexte d'y faire des add
tions eſſentielles. Le Libraire ne put
lui refuſer ; mais il ne lui a jamais é
poſſible de le retirer de ſes mains ;
voyant enfin que le Marquis ne che
choit qu'à le duper, il lui en dit nat
rellement ſa penſée, & rompit avec l
ſans retour : trop heureux d'en êt
quitte à ſi bon marché.

Au reſte, je dois avertir qu'il ne fa
point confondre les *Mémoires* dont
viens de parler, avec un *Roman*,
a paru ſous la titre de *Mémoires*
Signor Fioraventi, connu ſous le n
de Marquis Damis. Quoique le ti
porte qu'ils ſont *écrits par lui-mên*
il eſt certain que le Marquis Damis
a pas eu la moindre part, & que l'A
teur, quel qu'il ſoit, ignore juſqu
Pays, juſqu'au nom même de celui d
il prétend donner l'hiſtoire.

Le compliment du Libraire chagr

ruellement le Marquis, d'autant plus que les autres ressources commençoient à lui manquer. Le pauvre Diable s'est évertué par toute sorte d'inventions à gagner de l'argent. Il fait des tables d'une composition qui imite le jaspe; il a fait des chandelles dont on ne coupe jamais le moucheron; il a vendu des secrets qui se sont trouvés peu fideles. Tous ses efforts ont été inutiles. Ne pouvant plus en imposer à personne en Hollande, il est allé en Allemagne pour y chercher des dupes; mais je doute fort qu'il en trouve, après les impressions qu'il y a laissées dans l'esprit de tout le monde.

Ce contre-tems, que je ne pouvois prévoir, dérangea un peu mes affaires. Je me trouvai sans ouvrage, & par conséquent obligé d'être sur mes crochets. J'avois jusqu'alors toujours fait la guerre sur le terrein d'autrui. J'avois été assez sage pour ménager l'argent que m'avoit donné mon infidele, pour

le ſalaire de mon amour. Bien me va lut; car en vérité j'en eus beſoin. Cependant étant accoutumé au travail, j m'ennuyois d'être ſans occupation. J n'étois point au rang des Auteurs; mo nom n'avoit paru à la tête d'aucun Ouvrage; comment les Libraires m'au roient-ils déterré pour m'employer? Au rois-je même oſé leur demander d travail, n'étant abſolument conn d'aucun?

N'ayant donc rien de mieux à faire je commençai ces *Mémoires*, auxquel je ne travaillois qu'à bâtons rompus Mon deſſein n'étoit pas même de le rendre publics, & je doute qu'ils euſſen jamais vu le jour, ſi certaines perſonne que j'honore & à qui je me dois tou entier, ne m'y avoient point détermi né. Je ſuis véritablement mortifié qu les aventures que je lui préſente ſoien preſque toutes ſiniſtres & attriſtantes Je ne ſerois pas dans la ſituation où j me trouve, ſi je n'en avois eu qu

l'égayantes & capables d'amuſer. Je es offrirois au lecteur, avec autant de onfiance qu'elles lui feroient paſſer uelque agréable quart-d'heure, que 'ai de certitude que celles que je lui offre exciteront ſa pitié.

L'hiſtoire de ma vie me prenant beaucoup moins de tems que n'en auroit exigé un Ouvrage dont j'aurois été chargé par un Libraire, j'en donnois beaucoup à la promenade & à d'autres plaiſirs innocens. J'allois ſouvent à la Bourſe, pour y avoir des preuves authentiques de l'avidité des hommes pour les richeſſes. Le remue-ménage que j'y voyois ne ſervoit qu'à m'inſpirer du mépris pour les richeſſes, & à me dégoûter de la vie tumultueuſe qu'on mene dans les Villes où le Commerce eſt floriſſant. . . . . .

J'étois un jour aſſis au milieu du bruit que font en ce lieu les Négocians, livré à mes réflexions, quand un étranger vint s'aſſeoir à mon côté. Il me ſalua très-

poliment, & je lui répondis du mêm ton. C'étoit un bon Bourgeois d'Aix-la Chapelle, que la curiofité avoit condui en Hollande. Il n'y avoit que deux jour qu'il étoit arrivé à Amfterdam, où i ne connoiffoit perfonne. L'air étrange qu'il me trouva, l'attira de mon côté Il avoit jugé que j'étois François; & le préjugé où il étoit en faveur de m Nation, lui avoit infpiré de me joindre Je me fis un point-d'honneur de l'y con firmer, & il ne m'eut pas plutôt appri qu'il ne connoiffoit perfonne dans cett ville, que je lui offris ma compagnie Il l'accepta, difant qu'il n'étoit pas affe ennemi de lui-même pour la refufer.

Sortant de la Bourfe, je le priai dîner à mon auberge, où je le traita avec franchife, n'ayant fait que dou bler ma portion. Il en fut plus content que fi je m'étois mis en frais pour fair fervir un dîné délicat & fomptueux. C'e ainfi, me dit-il, qu'il faut vivre, quan on veut fe voir fouvent & fans con

:rainte. Son humeur ſympathiſoit fort avec la mienne. Cette conformité lia d'abord entre nous une amitié ſincere. Je lui donnois tous les jours l'après-dînée entiere, & ſouvent une bonne partie de la matinée. Nous mangions enſemble, ou dans ſon auberge ou dans la mienne; en un mot, nous ne nous quittions preſque pas.

La pâleur de mon viſage lui donna lieu de me demander, comme nous nous promenions enſemble, ſi je relevois de maladie? Je lui répondis que je m'eſtimerois heureux d'en relever, mais que je n'avois point cette eſpérance. Je ſuis continuellement incommodé depuis quelque tems, lui dis-je; j'ai beau faire uſage de tout ce qu'on me preſcrit pour combattre mon mal, je n'en reçois que de foibles ſoulagemens. Vous ſavez, me dit-il, que nos Eaux d'Aix ſont merveilleuſes contre les maladies de langueur; je ne doute pas qu'elles ne vous fiſſent du bien ſi vous veniez les boire ſur le

lieu. Je vous offre ma maiſon, ajouta t-il; j'y ſuis maître, à moins que vou ne veuilliez en diſpoſer. Cette politeſſ qui m'étoit faite de bon cœur, me tenta Il n'eſt point d'offre qu'un malade n'ac cepte, lorſqu'il la croit favorable à ſ ſanté. Il eſt naturel de ſoulager ſes mau quand on en trouve l'occaſion.

Celle-ci étoit trop belle pour m'y re fuſer; je le pris au mot, ſans aucune mi nauderie. Ma franchiſe lui plut, & nou partîmes. Je ne vis jamais d'homme qu eût le cœur mieux placé. Il eut pou moi des attentions infinies. Son carac tere généreux ne put ſouffrir qu'il m'e coutât un ſol dans ce voyage. Je fu témoin entre Maſtricht & Aix, d'un des plus paiſantes ſaillies qui puiſſe ſorti de l'eſprit de l'homme. Nous rencon trâmes un Cavalier que mon compa gnon connoiſſoit. Il faiſoit notre route il ſe joignit à nous, & après les com plimens ordinaires, il nous entretint de affaires du tems. Cette converſation, ou

l parla avec autant d'eſprit que de viva-ité, ne fut interrompue que quand nous rrivâmes à un carrefour à une lieue 'Aix, où des Miſſionnaires avoient planté ıne très-grande croix, avec un crucifix ›roportionné. Notre Cavalier y jettant es yeux, rompit ſon diſcours pour nous lire, qu'il étoit fâché qu'un de ſes an-êtres eût ſi fort maltraité cet honnête Gentilhomme, en parlant du Meſſie. Cette idée, après m'avoir fait rire, m'en it naître une, qu'il falloit que cet hom-me-là fût entiché de ſa nobleſſe, puiſ-qu'il prenoit occaſion de nous inſinuer que ſes ayeux vivoient ſous l'Ancien Teſtament.

Je ne me trompai pas. Etant arrivé à Aix, il prit congé & nous quitta. Il me tardoit qu'il nous eût laiſſé libres. Profitant du moment; qui eſt cet homme-là? demandai-je à mon compagnon. Il m'apprit que c'étoit un Gentilhomme, qui faiſoit ſon ſéjour dans un château à une lieue de cette ville. Il s'appelle

le Baron *de Ponce*, me dit il; ſon entê
tement eſt qu'il deſcend de mâle e
mâle, ſans interruption, de *Ponce P.*
late; & ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'
a une généalogie très-curieuſe, e
bonne & due forme, & qu'elle eſt ſoı
tenue de Contrats & d'Actes qui proı
vent qu'il eſt né en ligne droite de pa
rens, qui ont pris ſucceſſivement nai
ſance de ce Préfet du Prétoire, qui al
s'établir à Vienne en Dauphiné. Il e
certain que ſa famille eſt ſortie de
pays-là pour venir s'établir dans celu
ci, & qu'il y a plus de douze cents aı
qu'elle s'y ſoutient; mais je ne ſai ſi l
Chartres qu'on produit ſont bien authe
tiques.

Cette prétendue généalogie me
beaucoup moins d'impreſſion, que
ſaillie du Gentilhomme qui la produ
ſoit. J'étois accoutumé en France à vo
une ſi prodigieuſe quantité de Houb
reaux infatués de leur vaine nobleſſe
qu'une ſi fade ambition ne me toucho

point; mais je n'avois jamais ouï de fanfaronnade ſi outrée que celle-ci. Elle me divertit, & m'inſpira en même-tems du mépris pour la tête fêlée qui l'avoit conçue. Mon compagnon de voyage, que je nommerai mon ami, avec beaucoup de raiſon, donna dans mon ſens.

A notre arrivée il me conduiſit dans l'appartement qu'il m'avoit deſtiné, & après m'avoir dit obligeamment que je devois me regarder comme chez moi, il me pria de l'occuper, juſqu'à ce que ma ſanté fût entiérement rétablie. Il pria de ſes amis à ſouper pour me faire compagnie. Ses careſſes étoient ſi ſinceres, & ſes manieres ſi cordiales, que j'en fus pénétré de reconnoiſſance. Tant il eſt vrai que le haſard procure plus ſouvent de vrais amis, que tous les ménagemens dont on uſe pour s'en faire & pour les conſerver.

Son premier ſoin fut de me mener le lendemain chez le plus fameux Médecin du lieu, que je conſultai ſur ma ſanté

chancelante, ſans lui cacher rien de to
ce qui l'avoit altérée. Il me parla e
homme d'expérience & de probité. Il m
détourna du deſſein que j'avois de boi
les eaux & de prendre les bains, do
il me dit que l'uſage me ſeroit pernicieu
& peut-être funeſte. Je fus attriſté d'
voir fait un voyage inutile pour ma co
valeſcence, quoique je m'en trouvaſ
bien mieux que de la vie ſédentaire q
je menois en Hollande. Les mouveme
que je m'étois donné, l'agitation d
voitures, le changement d'air, m'
voient donné de la couleur & des force
Mes incommodités me donnerent que
que répit, & je repris mon ancien e
jouement. Je ne manquois pas d'occ
ſions propres à le cultiver. On vit dan
cette ville avec une grande liberté. L
grand nombre d'Etrangers qui s'y re
dent, s'y fréquentent auſſi familiére
ment que s'ils s'étoient connus toute l
vie. La nature & l'humanité y reprenen
leurs droits; perſonne ne ſe contraint
tou

out le monde y agit avec une franchiſe & une cordialité digne des heureux ſiecles que le nôtre ne daigne pas imiter.

J'y paſſai quinze jours auſſi agréables que j'en euſſe paſſé de ma vie; j'y trouvai mon élément. Les converſations familieres, les promenades, le jeu, le bal, le ſpectacle, le doux commerce de la table; tout cela me faiſoit renaître, pour ainſi dire. J'oubliai mon ancienne miſere, & tous mes maux paſſés. Aix étoit pour moi un nouveau monde. Ce n'étoit pourtant pas la vie éternelle; je n'étois point chez moi: & quoique je ne paruſſe pas être à charge à mon généreux ami, mon cœur me le faiſoit craindre, & je ne pus lui réſiſter. L'occaſion ſe préſenta de le ſatisfaire. Un Seigneur Anglois avec qui j'avois fait connoiſſance, m'offrit, avec beaucoup d'inſtances, une place dans ſa chaiſe. Il étoit venu par Calais, & s'en retournoit par Rotterdam. Je l'acceptai; je partis avec lui, laiſſant mon ami vé-

ritablement touché de notre ſéparation
J'en ſentis toute l'amertume ; mais j
n'étois pas aſſez heureux pour que l'ai
mable ville d'Aix fût deſtinée à être mo
ſéjour.

Nous prîmes la route d'Utrecht, &
nous la fîmes fort heureuſement, ave
beaucoup de plaiſir, & par le plus bea
tems du monde, qui y ajouta un nouv
agrément. Milord *Derby* que j'accom
pagnois, étoit un homme d'eſprit & d
bonne façon. Il s'y prit de ſi bonne grac
pour me demander par quel ſort je faiſo
mon ſéjour en Hollande, que j'auro
cru manquer à la franchiſe que je devo
à la ſienne, ſi je n'euſſe pas ſatisfait
généreuſe curioſité. Je lui fis le plan
ma vie, ſans lui en cacher aucune ci
conſtance. Il fut touché de mes ma
heurs. Non-ſeulement il me plaignit
mais il me plaignit efficacement. Je n
pus me diſpenſer, quelque réſiſtance qu
je fiſſe à ſes offres, d'accepter le pr
ſent qu'il me fit. Il m'engagea à receve

ne montre de ſon pays, qu'il avoit mis ans une bourſe avec trente guinées. ;e préſent étoit conſidérable des deux ôtés, & pour Milord, qui avoit perdu eaucoup d'argent à Aix, & pour moi ui en avois très-peu. Ses affaires exi- ;eant qu'il ſe rendît à Rotterdam, il ıe quitta à Utrecht, où ma belle humeur ommença à ſe ralentir.

Je ne laiſſai pas d'y ſéjourner huit ours, ſans y avoir néanmoins aucune :onnoiſſance. Cette belle ville me plai- oit infiniment, & je voulus profiter de 'occaſion pour la voir & pour en viſiter es dehors, qui ſont des plus amuſans. Me promenant un jour dans un endroit ıſſez écarté, je vis une femme qui ſe promenoit ſeule à quelques pas de moi. Je me rappellai l'avoir déja vue pluſieurs fois. Elle logeoit dans un appartement vi-à-vis du mien, de ſorte que je ne pouvois pas mettre la tête à la fenêtre que je ne l'apperçuſſe. Je me doutois bien qu'elle m'avoit remarqué pluſieurs

fois, & elle me le confirma dans la cor verſation que nous eûmes enſembl Monſieur me paroît triſte, me dit-elle quoique, ſi ſa phyſionomie ne me tromp pas, je doive croire qu'il eſt d'une hı meur enjouée.

Je lui répondis que j'éprouvois le ſo des Etrangers, dont la vivacité étoit ré primée par l'air qu'on reſpiroit dans c climat. Il eſt vrai, reprit-elle, que l'im preſſion de l'air produit cet effet; ma il n'eſt pas certainement la cauſe d l'humeur ſombre qui vous domine. y en a quelqu'autre, à laquelle je penſ qu'elle doit être attribuée; vous ave aſſurément quelque chagrin. A la ma niere dont elle jugeoit de ma ſituation je n'eus pas de peine à croire qu'ell étoit bonne phyſionomiſte; & voulan rendre juſtice à ſon diſcernement, je lı avouai que le chagrin ne me quittoit pa plus que mon ombre. Elle me témoign y prendre part, & me dit fort gracieu ſement qu'elle ſouhaiteroit pouvoir con

tribuer à le faire finir. Sa politesse me consola, & mérita une gracieuse réponse de ma part.

A juger de son âge, par son embonpoint & par les traits de son visage, on lui auroit donné quarante ans, ou environ. Elle avoit le teint beau, la taille réguliere ; son port étoit noble & imposant ; les graces accompagnoient ses discours & ses manieres. Je pris beaucoup de plaisir à sa conversation. Nous nous y fîmes réciproquement plusieurs questions, qu'une innocente curiosité inspire en pareille occasion. Nous nous trouvâmes de la même Province, & néanmoins à trente lieues l'un de l'autre. Le titre de compatriote autorisa notre connoissance, & nous la liâmes avec d'autant plus de plaisir, que nous allions résider dans la même ville. Elle devoit partir le lendemain. N'ayant rien qui me retînt à Utrecht, je lui dis que j'aurois l'honneur de lui faire compagnie.

Elle en eut du plaiſir ; je n'y fus pa
moins ſenſible qu'elle.

Continuant notre converſation en re
venant en ville, je ne ſais à quel pro
pos elle me dit qu'il y avoit quarant
ans qu'elle étoit ſortie de France. Ayan
fait attention à cette époque, & m'étan
rappellé qu'elle m'avoit dit quelque
momens auparavant qu'elle étoit âgé
de trente ans quand elle avoit quitté ſ
patrie, le total de mon addition m
donna ſoixante-dix ans. J'eus de la pein
à le croire, & mon inquiétude m'excit
à lui propoſer mon doute. Elle le lev
bien vîte, en me diſant que j'avois cal
culé juſte, & qu'elle n'avoit pas moin
de ſoixante-dix ans paſſés. Je voulu
lui dire, ſans faire le gracieux, qu'a
coup-d'œil on ne lui en donneroit pa
trente. Il ſe peut, me repartit-elle ; mai
outre que je ſuis d'un bon tempérament
& que je ſais me ſévrer de tout ce qu
peut le détruire, je fais encore uſag
d'une liqueur de ma façon, qui me con

ſerve en ſanté & dans l'embonpoint où vous me voyez.

On doit bien penſer que malade comme j'étois, je fus tout oreilles pour l'écouter. Je m'imaginai d'abord que le Ciel vouloit finir les maux que mes débauches m'avoient préparés. L'eſpérance que cette femme pourroit bien être l'inſtrument dont il vouloit ſe ſervir, éclipſa mon chagrin, & la ſérénité reparut ſur mon viſage. Elle s'en apperçut. Je ſuis charmée, me dit-elle, de vous voir beaucoup mieux que quand je vous ai rencontré. C'eſt le moindre effet, lui répondis-je, que puiſſe faire ſur moi votre préſence : & d'ailleurs, ajoutai-je, le bon cœur qui ſe manifeſte dans toutes vos manieres gracieuſes, m'eſt garant que vous pouvez ſoulager les maux qui me rendent la vie ennuyeuſe.

Elle me repartit que je penſois juſte, ſi ſon pouvoir alloit de pair avec ſa bonne volonté. Je ne ſuis pas préſentement en état, reprit-elle, de ſeconder

vos eſpérances. Le reſtaurant efficac dont je fais uſage, me manque, & c'eſ pour m'en refournir que je vais à Amſ terdam. La liberté avec laquelle on y fait certaines opérations, qui ſont ſuſ pectes preſque par-tout ailleurs, eſt l ſeul motif du voyage que j'y fais. Ma dame, repris-je, travaille donc ce re mede elle-même? Elle me repartit, qu juſqu'alors elle l'avoit fait toute ſeule & qu'elle ne ſe joindroit à perſonne, moins qu'elle ne trouvât quelqu'un dign de ſa confidence. Heureux, Madame repartis-je, qui trouveroit l'occaſion d la mériter! Elle me répliqua que celu qui s'en croyoit le plus éloigné, étoi ſouvent celui qui s'en approchoit le plu

Arrivant aux portes de la ville, je ba lançai à la quitter, de peur qu'elle n'eû quelque peine que j'y entraſſe avec elle mais ayant fait réflexion qu'étant étran gers, perſonne ne devoit le trouve mauvais. Je l'accompagnai à ſon logis & ayant voulu la quitter à ſa porte, j'e

reçus une politeſſe ordinaire aux gens de ma nation. Elle me pria de monter dans ſon appartement. Dieu ſait ſi je la pris au mot. Oui, & de bon cœur, je lui donnai la main, & je l'accompagnai dans ſa chambre, où elle m'avança un ſiége. Elle me mit en train de parler; & voulant mériter ſa confiance, je voulus lui faire voir que je la jugeois digne de la mienne. Je lui dis qui j'étois, & je lui fis un détail de ma vie, ſans en oublier aucune circonſtance, heureuſe ou malheureuſe.

Elle me donna toute ſon attention, ſans laiſſer échapper aucun ſigne d'impatience; & voyant que je ceſſois de parler, voilà bien des traverſes, me dit-elle. Il me paroît que vos peines l'ont emporté ſur vos plaiſirs. Il faut eſpérer que le Ciel, toujours juſte, les conduira à une entiere proportion. Je n'ai pas lieu de m'en plaindre, ajouta-t-elle; & ſi j'en ai éprouvé quelquefois les diſgraces, il a eu la bonté de m'en

indemniſer ; & ſaiſiſſant l'occaſion, elle me parla en ces termes.

« Je veux, dit-elle, payer votre confidence de la mienne. Mon pere, je ne ſais s'il vit encore, étoit, reprit-elle un bon Gentilhomme, qui faiſoit ſon ſéjour dans une de ſes terres à deux lieues de Langres. Je n'ai que faire de vous dire comment les Demoiſelles de campagne ſont élevées, ni quelles ſont leurs occupations. La charge du ménage, les ſoins d'une baſſe-cour en ſont les principales. Vous n'ignorez pas qu'on vit fort noblement dans nos Provinces quand on y a un petit château, avec les terres qui lui ſont attachées. Elles fourniſſent le pain, le vin, le bois, les légumes ; joignez à cela la baſſe-cour le colombier & la chaſſe. Avec ces ſecours on peut faire groſſe chere ; une famille nombreuſe ſe ſoutient avec honneur. L'hoſpitalité eſt noblement exercée une compagnie ne ſort point qu'elle ne ſoit auſſi-tôt remplacée par une autre. La

nappe eſt toujours miſe; tout le monde eſt bien reçu; il ſemble qu'il n'en coûte rien quand on a tout à prendre chez ſoi. Telle étoit la ſituation de mon pere & de ſa nombreuſe famille.

Ma mere étoit depuis dix ans retenue au lit, par une paralyſie qui la rendoit percluſe de tous ſes membres. Ma ſœur aînée étant occupée à la ſervir, tout le ménage rouloit ſur moi. Deux freres que j'avois étoient ſans ceſſe à la chaſſe, pour que notre crochet fût toujours bien garni. On faiſoit vendre dans la ville une partie du gibier, pour acheter de la poudre & du plomb. J'y trouvois même du bon, pour me donner certaines nipes, qu'on ne nous fourniſſoit pas; de ſorte que j'étois mieux miſe que ma ſœur, & de meilleur goût. Pour des Amans, nous n'en voyions point, quoique la maiſon fût toujours pleine de jeunes Cavaliers; mais ils ne rendoient hommage qu'au Dieu du vin.

Mon âge nubile étoit déja plus que

doublé, quand un Cavalier étranger vin
nous demander l'hospitalité. Il fut rédui
à faire cette démarche, par un violen
orage dont il soutint l'impétuosité jus
qu'à la nuit. Ne trouvant ni village, r
hameau, & ne sachant où aller, il all
prendre langue à une chaumiere un pe
écartée de son chemin. On lui dit qu'i
avoit encore deux lieues à faire pou
trouver une mauvaise auberge. Il se mi
à rêver sur le parti qu'il avoit à prendre
& comme la Paysanne le vit détermin
à se mettre à l'abri chez elle jusqu'a
jour, ne regrettant que son cheval, qu'i
ne pouvoit mettre à couvert de l'orage
qui étoit encore violent & qui dura tout
la nuit, cette bonne femme le tira d'em
barras. Elle lui dit qu'il y avoit un châ
teau à une portée de fusil de la chau
miere, où tout le monde étoit bie
reçu. Il s'informa de la route qui y me
noit; & après l'avoir apprise, il fit ses li
béralités à la bonne femme, & s'en vin
au logis.

N'attendan

N'attendant perſonne par le vilain tems qu'il faiſoit, nous étions prêts à ſouper lorſqu'il frappa à la porte de la cour. Les gens de peine, qui logeoient dans un corps de logis tout auprès, furent lui répondre, & lui ouvrirent. Cependant un d'entre eux étant venu avertir mon pere, il s'y en alla au plus vîte, & voyant un homme de bonne mine, bien monté, & à la fleur de ſon âge, il n'attendit pas la fin de ſon compliment. L'ayant prié d'entrer, diſant qu'il lui faiſoit beaucoup d'honneur, il l'introduiſit dans la ſalle, où nous étions, ma ſœur, mes freres, & moi, nous y reçûmes des politeſſes, qui nous paroiſſoient d'autant plus particulieres, que nous y étions moins accoutumés. Vous venez à la bonne-heure, Monſieur, lui dit mon pere, nous étions ſur le point de ſouper; vous me ferez s'il vous plaît l'honneur de manger avec nous à la fortune du pot. Il ne lui convenoit pas d'uſer de façons; auſſi n'en fit-il point.

Le hafard voulut que je me trouvaffe oc cuper une place vis-à-vis de la fienne Nous ne pouvions ouvrir les yeux fan qu'ils fe rencontraffent. Je ne fai fi j ne lus point dans les fiens quelque chof de tendre pour moi : mais foit par re tour, ou par aventure, j'en fus éprife C'eft ainfi que l'amour décoche fes fle ches à la fourdine. Cet aimable traitr bleffe lorfqu'on y penfe le moins.

Cependant la converfation fut tou jours générale ; & s'il me dit quelqu chofe, ce ne fut que par les yeux. Mo pere, qui étoit charmé de fa converfa tion, auffi fpirituelle qu'amufante, n lui laiffoit épuifer un fujet, que pour l mettre fur un autre. Il fatisfit à tout avec une éloquence naturelle & enjoué Il nous donna à entendre qu'il avoit par couru toute l'Europe, & beaucoup de cl mats des autres parties du Monde ; ma nous ne pûmes jamais favoir d'où il étoi il ne toucha jamais là, & nous n'eûme point l'impoliteffe de nous en informe

Trouvant un moment vuide, il demanda quelle étoit la maladie de ma mere? Il s'étoit apperçu que mon pere avoit reproché à ma sœur, qui se plaisoit à l'entendre, qu'elle oublioit ma mere, & qu'il étoit tems de lui donner son bouillon. On lui dit la nature du mal qui la retenoit au lit depuis si longtems. Il demanda à la voir, disant qu'il pourroit peut-être lui rendre la santé. L'espérance qu'il nous donnoit, fit que dès qu'on fut hors de table, nous l'introduisîmes dans sa chambre. Il s'approcha de son lit, & après lui avoir fait un compliment très-court, il la flatta de sa convalescence. Ce n'est rien, lui dit-il, Madame ; c'est à l'ignorance des Médecins qui vous ont traitée, que vous devez attribuer votre état ; ils n'ont la plupart qu'une routine qu'ils tiennent de leurs Maîtres, ou qu'ils se forment dans des Livres pleins d'erreurs; ils la suivent scrupuleusement, & tuent impunément tous les Malades, que la nature & la

force du tempérament ne peuvent guérir. Il n'eut pas achevé de parler, qu'i tira une bouteille de ſa poche, & ayan demandé du meilleur vin que nous euſſions dans la maiſon, il en mit également dans deux verres. Je l'obſervoi exactement. Il ne mit que ſix gouttes d ſa liqueur dans chacun, & après en avoi bu un, il lui préſenta l'autre. J'ai bu lui dit-il, ſans beſoin, & jen ſerai beau coup mieux. Imitez-moi, Madame ajouta-t-il, & je vous garantis votr ſanté.

Ma mere qui s'ennuyoit dans ſon lit où elle attendoit tous les jours la mort prit le parti d'une femme d'eſprit & d courage; & s'étant fait mettre ſur ſor ſéant, elle prit le verre de la main d l'Etranger & le but. Voilà qui eſt bien lui dit-il, tranquilliſez-vous, & j'aura demain l'honneur de vous voir au poin du jour. Mon pere & mes freres le rame nerent dans la ſalle, & nous demeurâ mes, ma ſœur & moi, auprès de m

mere. Ma ſœur eut beau me dire que je pouvois m'aller coucher, j'étois trop curieuſe pour ne pas examiner les effets du remede. Je pris donc la réſolution de paſſer la nuit dans la chambre de la malade. Ma ſurpriſe ne fut pas médiocre, lorſqu'ayant pris un flambeau, j'ouvris ſes rideaux. Je lui vis un viſage charmant; mais humecté d'une roſée de bon augure. Elle dormoit d'un ſommeil doux & profond. Je priai ma ſœur de tenir mon flambeau; & ayant gliſſé doucement la main ſous les couvertures, je ſentis qu'elle étoit dans une moiteur univerſelle.

Ayant entendu l'Etranger dans la ſalle qui s'entretenoit avec mon pere, j'y courus auſſi-tôt pour lui rendre compte de ce que je venois de voir. Il m'écouta, me regardant de l'air du monde le plus tendre. J'avoue que ſes coups-d'œil me mirent das un déſordre qui ne lui fut pas inconnu. Cependant je ne laiſſai pas de lui dire, en finiſſant mon rapport, qu'il

ne nous avoit point prévenu que ſon remede feroit ſuer la malade. Il eſt vrai, me répondit-il, que je vous ai fait eſpérer la ſanté de Madame votre mere, ſans vous expliquer la maniere dont mon remede la lui procureroit. Ne le ſachant pas moi-même, comment pouvois-je vous le dire ? Je laiſſe ces fanfaronnades aux charlatans & aux impoſteurs, & je me contente de donner à un malade ce qui peut le fortifier dans le combat qu'il livre à ſon mal, afin qu'il le ſurmonte & qu'il en ſoit victorieux. Tout ce que je fais, c'eſt, ajouta-t-il, que la nature ſe ſert à propos du ſecours que je lui donne. Elle chaſſe ſon ennemi par des voies qu'elle peut choiſir elle ſeule. Il n'eſt point d'hommes ſur la terre qui puiſſe les déterminer. Dès que vous m'apprenez que Madame votre mere eſt dans une douce moiteur, vous m'en dites aſſez pour que j'oſe vous aſſurer que demain elle ſoupera avec ſa famille dans cette ſalle, & qu'elle y fera auſſi

bonne figure qu'elle ait fait de ſa vie. Cela étant comme vous l'aſſurez, repris-je, vous ne pouvez ce me ſemble vous diſpenſer de lui faire compagnie. Aſſurément, dit mon pere ſans lui donner le tems de répondre, & je compte là-deſſus. Il ne fit ni minauderies, ni façon. Il ſe contenta de me ſaluer en me donnant un coup-d'œil des plus vifs, & de répondre en même-tems à mon pere, qu'il étoit charmé de l'eſpérance que nous lui donnions de boire à table avec la malade, comme il avoit eu le plaiſir de boire avec elle auprès de ſon lit. Mais pourquoi, repris-je, ne ſuez-vous pas comme elle, puiſque vous avez pris le même remede ? C'eſt, repartit-il d'un air gracieux, parce que je n'ai point de mal, Mademoiſelle, & que je me porte parfaitement bien, à votre ſervice.

Ces paroles, qu'il m'adreſſa d'un air tendre, me firent monter le rouge au viſage. Craignant que mon pere ne les prît dans le ſens que je les entendois, &

qu'aſſurément il me les avoit dites, je fus ſi déconcertée, que malgré le plaiſir que me faiſoit ſa converſation, il fallut me retirer. Cependant mon pere, qui me tournoit le dos, ne pouvoit s'en appercevoir. Je rentrai dans la chambre de ma mere, contente de moi-même. Une fille a beau déguiſer, elle eſt toujours ravie d'être aimée ; & quand elle en eſt perſuadée, l'amour qu'elle reçoit lui en fait naître de toute néceſſité. Je me trouvai dans le cas, & mon ſort me paroiſſoit doux. Le cœur eſt un héros qui ſe glorifie de toutes ſes conquêtes.

Cependant mon amour naiſſant n'éclipſa point ma curioſité. Je donnai également mon attention aux merveilles qui s'opéroient dans ma bonne mere. Sa moiteur continuoit encore, & elle dura autant que ſon tranquille ſommeil, qui ne finit qu'au point du jour. Elle s'éveilla riante, & appella ma ſœur qui s'étoit endormie. Je m'approchai pour lui répondre. N'étant pas accoutumée à

recevoir de moi les petits ſervices dont elle avoit beſoin, elle fut ſurpriſe de me voir remplir la place de ma ſœur. Eſt-ce toi, Nanon? me dit-elle. C'eſt moi-même, lui répondis-je. Hé bien, ajoutai-je, comment vous trouvez-vous? Elle me repartit, qu'elle étoit fort bien, & me demanda un bouillon. Je le lui fis chauffer auſſi-tôt, & avant de le lui porter, je voulus la relever ſur ſon ſéant, comme on faiſoit ordinairement pour le lui faire prendre. Mais elle me dit qu'elle n'avoit pas beſoin de moi, & ſe relevant elle-même à l'inſtant, j'eus le plaiſir de la voir ſe ſervir de tous ſes membres. Sa langue, qui depuis ſon accident avoit toujours été embarraſſée, étoit parfaitement libre; elle n'avoit jamais ſi bien articulé, ni avec tant de rapidité.

Dès que j'eus payé le tribut qu'exigeoient de moi la nature & le ſang, je ne pouvois décider ſi le plaiſir que j'avois de la convaleſcence de ma mere, m'étoit

plus ſenſible que celui de la réputation de l'Etranger. Mon cœur étoit également touché de la guériſon de ma mere, & de l'habileté de celui qui la lui avoit procurée. Je n'aurois ſu dire lequel des deux m'étoit le plus cher. Je n'ai jamais mieux compris qu'alors, que l'amour unit plus étroitement que le ſang. Je conçus une admiration intéreſſée de l'équité de la nature.

Ma ſœur s'étant éveillée au ton haut & fort dont ma mere avoit parlé, fut agréablement ſurpriſe, voyant qu'elle touchoit à l'heureux moment qui l'alloit délivrer de la pénible tâche de ſoigner ma mere. Hé, mon Dieu ! dit-elle, eſt-ce ma chere mere qui parle? Oui, oui, ma fille, lui répondit ma mere d'un ton ferme, je me porte mieux que jamais. Tous mes membres ſont libres, & je veux me lever tout-à-l'heure. Ha, lui dis-je, ma chere mere! ne faites pas cela, je vous prie; attendez, s'il vous plaît, les avis de l'Etranger qui vous

traite; & la quittant brusquement, je courus à son appartement pour l'éveiller, en frappant à sa porte. Que l'amour est ingénieux! n'est-ce point lui qui m'inspira de mettre cette occasion à profit?

Aussi aise de voir mon Etranger que de lui demander ses avis, je montai pour satisfaire mon espérance. Mais je n'eus pas la peine d'aller jusqu'à son appartement, je le rencontrai dans le corridor qui y conduit. Je fus interdite en l'abordant. Voyant que je ne parlois pas, il me prit par la main, & me demanda comment j'avois passé la nuit? Cette avance me fit recouvrer la parole pour lui répondre; & lui ayant demandé à mon tour, s'il avoit bien reposé? autant bien qu'il se peut, me répliqua-t-il, quand on a l'esprit & le cœur remplis de vos attraits. Je ne lui fis d'autre repartie qu'une profonde révérence, & je le priai de descendre dans la chambre de ma mere, qui souhaitoit lui parler. Je ne me suis point informé, reprit-il, com-

ment elle se porte. Je ne m'informe jamais de ce que je sais, & je sais qu'ell se porte mieux qu'elle n'a fait de sa vie & me prenant la main que je ne pus lu refuser; allons, dit-il, Mademoiselle allons nous réjouir avec elle de sa guérison.

Dès que ma bonne mere l'apperçut elle fut saisie de si tendres sentimen de reconnoissance, qu'elle ne put d'abord les exprimer que par des sanglot & des larmes. Elle lui prit la main & la tint avec tant de force, qu'ell la baisa mille fois, malgré lui. Ce spectacle touchant m'attendrit, & je ne pu lui refuser des larmes. Mon pere, & mes freres, qui comme de concert entrerent dans la chambre, furent également acteurs dans cette scène. Leu reconnoissance égalant leur surprise, il se jetterent tous ensemble au cou d ce généreux Etranger. Des manieres s naturelles & si tendres, ne pouvoien qu

que le perſuader qu'il n'avoit pas obligé des ingrats.

Ma mere ayant recouvré la liberté de parler, ſe contenta ſimplement de le remercier, lui diſant, qu'ayant été témoin de la ſituation où l'avoit miſe ſa juſte gratitude, il n'avoit pas beſoin d'autre preuve pour être convaincu qu'elle ſentoit lui être redevable de ſa ſanté. Après avoir vu & écouté toute cette ſcène d'un air tranquille & ſerain, il dit qu'il remercioit le Ciel de l'avoir conduit au logis, pour y faire l'œuvre qu'il regardoit comme la plus agréable & la plus précieuſe de ſa vie. Et adreſſant la parole à ma mere; vous êtes guérie, lui dit-il, Madame. Cependant vous avez encore une doſe du même remede à prendre pour confirmer votre guériſon. Vous êtes le maître, lui répondit-elle; je ſuis diſpoſée à faire tout ce qu'il vous plaira. Il eut auſſitôt recours à ſa petite bouteille; je l'avois aſſez bien remarquée pour la recon-

noître; & voyant qu'on ne lui apportoit qu'un verre; pourquoi, dit-il, veut-on me priver de l'honneur de boire avec Madame? Ce n'eſt pas dans cette vue qu'on en agit ainſi, lui dit ma mere, c'eſt uniquement pour vous marquer la confiance que nous avons tous en votre probité. Il n'eſt pas néceſſaire, reprit-il, de m'en donner d'autres preuves, après celles que j'ai reçues, & s'adreſſant à moi, je vous prie, me dit il, Mademoiſelle, de me faire apporter autant de verres que nous ſommes ici de perſonnes. Je courus au plus vîte les chercher moi-même, & je les tins entre les mains pour avoir le plaiſir de les lui préſenter à meſure qu'il me les demanderoit.

Mon pere, qui comprit ſon deſſein, le prévint en le remerciant de ſa liqueur, diſant qu'il n'en prendroit certainement pas. Outre que je n'en ai pas beſoin, dit-il, c'eſt qu'elle eſt trop précieuſe pour la prodiguer. Mes freres & ma ſœur,

qui haïſſoient infiniment tout ce qu'on appelle remede, proteſterent tous d'une voix qu'ils n'en vouloient point du tout; mais je ne les imitai pas. C'eſt, dis-je, parce que cette liqueur eſt précieuſe que je ſuis bien aiſe d'en goûter, puiſque Monſieur me fait la grace de m'en offrir. Oui, me répondit-il, & du meilleur de mon cœur. Il doſa la priſe pour ma mere, & en mit neuf gouttes dans ſon verre. Il en mit autant dans le ſien, & il n'en verſa que quatre dans celui qu'il me deſtinoit. Je me recriai ſur cette foible doſe. Il ſe mit à rire, & dit qu'il en donnoit peu aux filles, pour ne pas les rendre trop amoureuſes. Toute la compagnie éclata, & je rougis; mais m'étant remiſe, verſez-en donc davantage, lui dis-je. S'il eſt vrai qu'elle produiſe cet effet; on n'en ſauroit trop prendre. Il reprit ſon ſérieux, & me dit que ſa liqueur priſe à une certaine doſe ſans beſoin, éprouvoit trop le corps. M'étant donc contentée de ma doſe, nous

choquâmes les verres, & avalâmes notre liqueur.

Ma mere ne l'eut pas plutôt prise, qu'elle en sentit l'effet; elle s'endormit à l'instant. Mais ce remede opéra chez moi tout le contraire; car je ne fus jamais si éveillée. Tout ce que je sentis d'abord, fut une douce chaleur vivifiante, qui s'étendit tout d'un coup depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Je me sentois d'une force supérieure à mon tempérament & à mon sexe; & deux heures après l'avoir prise, j'eus une faim dévorante. Ne pouvant y résister, je mangeai extraordinairement, & ce ne fut qu'une disposition à manger encore mieux à dîné. Quoique je fusse charmée d'avoir cet officieux Etranger dans la maison, je ne laissai pas d'avoir du dépit que mon pere le possédât tout entier. J'avois beau faire la guerre à l'œil pour tâcher de l'entretenir à la place de mon pere, s'il venoit à s'en éloigner, pour vaquer à des af-

faires journalieres dont il ne manquoit point, je ne trouvai jamais le moment. Il sembloit que mon pere n'eût ce jour-là rien à faire, ou qu'il négligeât ce qui l'occupoit ordinairement. Pour mes freres, outre qu'ils ne m'étoient point suspects, ils étoient allés à la chasse, pour mieux régaler notre gracieux bienfaiteur. Lasse de m'entretenir moi-même de cet aimable sujet, je m'en allai joindre ma sœur dans la chambre de ma mere, & je le mis aussi-tôt sur le tapis. Elle étoit assez indifférente; mais néanmoins j'eus la satisfaction de la trouver de mon goût, sans craindre qu'elle fût ma rivale. Elle avoit remarqué les qualités de son esprit & de sa personne. Elle les rehaussa de son mieux, & m'avoua qu'il méritoit d'être aimé. Je fus contente de cette approbation; il n'en falloit pas tant pour m'autoriser à m'en assurer la conquête. Je la quitai par un certain pressentiment où je fus que je trouverois l'occasion de lire dans son

cœur, & ne doutant pas qu'il ne fît pas un long séjour au logis, je me déterminai, malgré toutes les réflexions incommodes qui se présenterent à mon esprit, & qui n'étoient fondées que sur le préjugé d'une éducation pleine d'artifice, a ne rien ménager pour lui marquer du retour. J'étois même dans la disposition à lui faire quelque avance, pour peu qu'il m'eût marqué y devoir répondre. Je ne fus pas sortie de la chambre de ma mere pour aller dans une autre, afin d'y consulter le miroir, que je le vis par une fenêtre du corridor se promenant seul dans le jardin.

Je courus vîte à la cuisine, & ayant dit à la cuisiniere que j'allois cueillir une salade & de menues herbes pour l'assortir, je pris une serviette & un panier. Cet équipage couvroit parfaitement bien mon prétexte. Il me tournoit le dos quand j'entrai dans le jardin. L'allée qu'il avoit enfilée étoit fort longue, & craignant avoir tout le tems de cueillir mes

herbes ſans en être apperçue, l'amour m'inſpira d'éternuer, pour qu'il ſe tournât de mon côté. L'expédient me réuſſit; il m'entendit. Je ne ſais s'il ne penſoit pas alors à moi; & m'ayant ſaluée profondément, & avoir reçu ma révérence, il vint à moi comme j'entrois dans un quarré garni de toutes ſortes d'herbes propres à la ſalade.

Après m'avoir demandé ſi ma chere mere dormoit encore, il ajouta, pourquoi je ne dormois point auſſi? Je lui fis la même queſtion. Il me répondit que quand on étoit bleſſé au cœur, il étoit bien difficile de prendre du repos. Hé quoi, Monſieur, repartis-je, me croyez-vous donc invulnérable, & à l'abri d'une bleſſure ſemblable à la vôtre? Plût au Ciel, me répliqua-t-il, fuſſions nous bleſſés tous deux du même trait! Hélas, repris-je, cela ſe pourroit bien! Et peut-être en ſerions-nous convaincus, s'il m'étoit permis d'entrer dans un éclairciſſement ſi délicat. Nous ſuivîmes aſſez

long-tems cette converſation, toujours ſur un ton fort équivoque; mais enfin il me parla clairement.

Je vous aime vivement, me dit-il, j'oſe vous le dire, quoique je doive pour de grandes raiſons m'attendre à vous voir punir ma témérité de votre indifférence, que je redoute plus que la mort. Je lui répondis qu'il n'avoit rien dit de trop, ſuppoſé qu'il dît vrai. Il m'approcha de plus près, & me dit trois paroles ſeulement, que je ne répéterai de ma vie. Elles furent ſi efficaces, que je lui dis en propres termes: Je m'acquitte de mes dettes, je vous dois mon cœur & ma perſonne, je ſuis prête à ſuivre votre ſort. On doit bien s'imaginer que je ne lui fis pas cet aveu ſans émotion; mais le calme lui ſuccéda bientôt. Je ſortis du quarré d'où je lui parlois dans l'allée. Il me donna la main pour m'aider à franchir la platte-bande ſans la fouler aux pieds. Il me ſerra même ſi fort, que j'en eus le petit doigt diſloqué. N'ayant pu

m'empêcher de pouſſer un petit cri : Voilà, ma charmante compagne, me dit-il, l'unique mal que vous aurez de votre vie. Il étoit écrit que vous le ſouffririez tôt ou tard. J'ai voulu vous le faire moi-même, pour finir dès-à-préſent toutes vos peines. Il m'accompagna juſqu'à l'entrée du ſallon, & ſans perdre le tems à me compter fleurettes, il me dit que je me diſpoſaſſe à partir le lendemain; mais qu'il me prioit inſtamment de ſortir du logis les mains vuides. Je ſuis en état, ajouta-t-il, de vous tenir lieu de tout. Il n'oublia pas de me marquer un rendez-vous. Il avoit remarqué un vieux & gros orme au milieu d'un taillis qui bordoit un chemin que je connoiſſois; ce fut là où il me dit de l'aller attendre le lendemain, & de m'y trouver à la pointe du jour. J'acceptai tout, ſans aucune réſiſtance, & lui ayant ſerré la main, je fus porter mes herbes à la cuiſine.

J'en ſortis au plus vîte pour me retirer dans ma chambre; une ſeule réflexion

m'y occupa. Je ne pouvois revenir de mon étonnement, de ce que la pudeur, le préjugé de l'éducation, & le ſot qu'en dira-t-on, ne ſe révolterent point quand je me livrai à mon Amant. Je demeurai bien un gros quart-d'heure plongée dans une profonde rêverie. J'en ſortis enfin, en me rappellant les trois paroles qu'il m'avoit dites dans le jardin ; & s'il m'étoit permis de les révéler, il n'eſt point de Lucrèce qui ne m'applaudît.

Je ne parlai plus de toute la journée à mon aimable raviſſeur ; mais je ne ceſſai pas un moment de m'en occuper. J'eus cependant tout le tems de faire des réflexions ſur la démarche que j'allois faire pour le poſſéder. Je ſavois de ſa propre bouche ce qu'il valoit, & j'aſſure avec vérité que toutes les couronnes n'auroient pu me dédommager de ſa perte. Il avoit déja mon cœur, ma parole & ma foi. Ce n'étoit pas pour retirer tous ces gages de mon amour, que je me propoſai de lui parler avant qu'il ſe couchât : je voulois

ſeulement le tâter, pour voir s'il ne pourroit pas m'obtenir de mes parens, & m'épouſer dans leur maiſon. L'ayant donc rencontré à la brune dans la baſſe-cour, comme il venoit de voir ſon cheval, je l'arrêtai pour lui faire ma propoſition. Il me répondit que deux grandes raiſons rendoient la choſe impoſſible. La premiere, c'eſt qu'il n'étoit pas de ma Religion, & qu'il profeſſoit le Socinianiſme. L'autre étoit, le ſerment ſage & prudent qu'il avoit fait de ne jamais dire ſon nom à perſonne qu'à une femme, s'il en prenoit une. Il m'en dit pluſieurs autres, qui ſans être auſſi fortes, ne laiſſoient pas de rendre notre union impoſſible ſi nous avions voulu la faire ſelon les loix & les uſages ordinaires. Voilà qui eſt fait, lui dis-je, je ſuis toute réſolue à me livrer entre vos bras. Vous le pouvez, me répondit-il, en toute ſureté; & pour fortifier ma confiance, il me répéta les trois paroles qu'il m'avoit dites dans le jardin. Elles répandirent un ſi heureux calme

dans toutes les facultés de mon ame, que jamais plus je n'eus la moindre inquiétude ſur mon ſort. J'étois ſure d'être la plus heureuſe femme de la terre. L'événement a juſtifié que mon aſſurance étoit fondée.

Le ſoupé fut ſervi preſqu'à l'inſtant, ma mere qui s'étoit levée à trois heures après-midi, ſans aucune aide, y prit ſa place. Elle mangea d'un appétit charmant, & elle fut de la meilleure humeur du monde. Tâchant de l'imiter, je fis cent contes plaiſans pendant toute la table. On me trouva fort extraordinaire; mais je jouois de mon reſte ; je n'avois plus rien à perdre. Vers la fin du ſoupé, qui fut aſſez long, ma bonne mere voulant encore careſſer ſon ſauveur, le pria de lui donner encore le lendemain, & qu'il partiroit enſuite quand il lui plairoit. Mon pere, toute la famille enfin, & moi-même, nous joignîmes nos inſtances aux deſirs de ma mere. Mais en vain. Il allégua des raiſons ſi plauſibles, qu'il

qu'il y auroit eu une extrême impoliteſſe à le preſſer davantage. Dieu ſait ſi j'en fus bien aiſe. Oui, certainement; le jour qu'on lui demandoit, m'auroit paru plus d'un ſiecle, ſi l'on eût reculé de ce tems-là ma félicité.

Il arriva ce jour ſi deſiré, & je le vis poindre avec une joie ſans pareille. Les premieres lueurs de l'aurore éclairerent mes pas juſqu'à l'entrée du taillis où étoit notre rendez-vous. Mon incomparable Amant m'attendoit ſous l'orme; mais il ne m'y attendit pas long-tems. A peine avoit-il eu celui de mettre pied à terre, afin de diſpoſer toutes choſes pour me mettre à cheval. Il me chauſſa vîte une paire de ſes ſouliers, me mit ſes bottines, me coëffa d'une de ſes perruques & de ſon propre chapeau, ſe contentant de ſon bonnet de nuit. Il m'enleva & me mit à cheval; & ayant jetté ſon manteau ſur mes épaules, enſorte qu'il cachât mes jupes, il marcha

devant moi pour me guider, ſon épée lui tenant lieu de canne ou de bâton.

Il prit le chemin de Langres, d'où il étoit ſorti l'avant-veille trois heures avant la nuit, & il me mena ſi bon train, qu'aſſurément nous y arrivâmes que les trois quarts des habitans étoient encore au lit. C'étoit le vrai moyen de dérouter les plus fins eſpions. En arrivant à une groſſe auberge que je connoiſſois très-bien, il me fit entrer dans la cour, & ſous prétexte qu'il conduiſoit un Officier malade, le valet d'écurie qui étoit le ſeul témoin, ne s'étonna point de le voir m'enlever de deſſus mon cheval, & de me porter tout de ſuite dans la chambre, où il me mit auſſi-tôt ſur un lit. Il m'y laiſſa, & deſcendit ſur le champ pour panſer ſon cheval à la place du palefrenier, qu'il envoya vîte chercher une chaiſe de poſte, en lui diſant que plus il ſeroit actif plus il ſeroit payé. Il aimoit ſans doute l'argent, car il re-

vint très-vîte, amenant avec lui la chaiſe de poſte avec un poſtillon.

Mon Amant jugea à propos de profiter du tems, & ſans avoir rien pris ni l'un ni l'autre, nous partîmes en prenant la route d'Orléans. Le poſtillon n'ayant point d'ordre d'aller plus loin qu'à la premiere poſte, il ne nous fut pas poſſible de le faire paſſer outre. Mon Amant fut obligé d'acheter la chaiſe, & d'en donner le prix que l'eſtima le Maître de poſte de ce lieu. Mais ce n'eſt pas en de pareilles circonſtances que l'épargne & l'économie ſont de ſaiſon. Le cheval de mon Amant fut apprécié, & il fit partie du prix qui fut donné pour la chaiſe.

Si je fus au comble de la joie de nous voir une voiture qui nous mettoit à l'abri des Argus, & ſi favorable à mon évaſion, je n'eus pas moins de plaiſir d'avoir la compagnie de mon Amant dans la chaiſe. Il m'y fit cent proteſtations d'un amour éternel, & pour la

premiere fois de la vie, il me demanda un baiſer, que je lui accordai avec une tendreſſe ſans égale, & qu'il prit avec un reſpect infini, qui me déplut beaucoup plus que s'il en eût eu moins. Ce furent-là les bornes de nos careſſes, auxquelles nous fîmes ſuccéder un entretien ſur nos affaires. Il m'apprit ſon nom, ſa naiſſance, ſes qualités. Je n'en ai jamais parlé à perſonne ; & quoiqu'il ſoit mort, j'en garderai le ſecret à ſes mânes. Je fus très-ſatisfaite de connoître l'objet de mon amour, & de ſavoir que je ne m'étois pas méſalliée. Je comptois tout le reſte pour rien, tant je trouvois en lui de quoi m'en indemniſer au centuple.

Nous arrivâmes enfin à Orléans, ſous les auſpices de l'amour. Je ne déguiſai plus mon ſexe. J'avois quitté les ſouliers, la perruque, les bottines & le chapeau, & j'avois repris mes hardes. En entrant dans le fauxbourg de cette Ville, mon Amant fit arrêter le poſtillon, & le

payant, il lui dit de s'en retourner, ſans s'arrêter, pour aller chercher ſa montre qu'il avoit oubliée à l'auberge d'où nous étions partis. Il lui donna une lettre bien cachetée, ſans autre écriture que l'adreſſe; & lui mit un écu à la main, avec promeſſe de lui en donner deux s'il lui rapportoit réponſe avant midi à l'auberge où la chaiſe étoit arrêtée. Ce n'étoit, comme on le ſent bien, qu'un prétexte pour dépaïſer le poſtillon, qui n'auroit pas manqué de dire à tous ceux de l'auberge où il ſeroit deſcendu avec nous, que j'étois un ſecond Tyréſias; qu'il m'avoit vu homme le ſoir, & femme le matin. Le pauvre garçon content de ſon écu, & dans l'eſpérance d'en avoir encore deux autres, tourna bride ſur le champ, & nous laiſſa en pleine liberté.

Nous entrâmes dans l'auberge, qui n'étoit ni bonne ni mauvaiſe, & peu nous importoit; & après nous être fait ſervir à déjeûné, nous envoyâmes chercher des chevaux de poſte pour continuer notre

route. Je l'ignorois, & je n'en étois pas inquiete. Nous prîmes celle de Chartres, d'où ayant gagné Calais nous paſsâmes en Angleterre. Nous nous y mariâmes, ſelon les loix du pays, quoique nous nous en embarraſſions fort peu l'un & l'autre. La cérémonie n'ajouta rien à notre amour; nos cœurs étoient déja ſi étroitement unis, que rien au monde n'étoit capable d'en ſerrer plus fort les nœuds, non plus que de les défaire.

Je vous ennuyerois s'il falloit que je vous rendiſſe compte de mille circonſtances du reſte de ma vie, & ſur-tout des attentions infinies qu'il avoit pour moi: il m'a communiqué tous ſes ſecrets, ſans aucune réſerve. Celui dont il fit l'application à ma mere, en eſt un impayable; mais il n'eſt que la branche d'un tronc plus précieux. Je l'ai déja travaillé trois fois; deux avec feu mon époux, & une depuis ſa mort. Il fut tué par un coup de mépriſe à Vienne en Autriche. C'eſt donc pour la quatrieme

fois que je vais faire cette opération. Ma liqueur pourroit me manquer ; je veux prévenir le beſoin que j'en puis avoir. Je vous en promets, Monſieur, ajouta-t-elle, plus qu'il ne vous en faut pour recouvrer une parfaite ſanté. C'eſt tout ce que je puis faire pour votre ſervice ».

Quelque étonné que je fuſſe d'entendre une hiſtoire ſi ſinguliere, j'en fus moins frappé que de l'offre gracieuſe que cette bonne Dame me fit de ſa liqueur ; je l'aurois préférée à toutes les richeſſes de la terre. Mais combien peu eſt agréable l'uſage qu'on en peut faire, lorſqu'on n'a pas la ſanté, qui eſt l'aſſaiſonnement eſſentiel de tous les plaiſirs de la vie ! je lui marquai d'avance des ſentimens de la plus vive reconnoiſſance, & je lui offris de conſacrer à ſon ſervice les jours qu'elle avoit deſſein de me conſerver.

A notre arrivée à Amſterdam je lui procurai un appartement. Je ſouhaitois

en trouver un près du mien; mais il me fut impossible. Elle fut même obligée d'en prendre un fort loin de chez moi. Mon assiduité à lui rendre mes devoirs, me fit auprès d'elle un certain mérite, que je soutins par de petits services que je trouvois occasion de lui rendre. Je ne manquois pas à lui faire ma cour tous les jours; elle m'en savoit bon gré; & j'avois lieu de juger par ses manieres, qu'elle me tiendroit la parole qu'elle m'avoit donnée. Hélas j'y comptois, mais aussi je ne comptois pas que la fortune me dût éloigner du tout au tout de mon compte.

Elle commença son opération en ma présence. Elle se cachoit même si peu de moi, que si j'eusse été Artiste, j'aurois découvert son secret. Je vis bien qu'elle se servoit d'antimoine, de vitriol, & d'une liqueur qu'elle avoit tirée des cailloux transparens, avec le secours de différens sels; mais je n'étois pas assez initié dans cet art admirable pour re-

tenir ces opérations, ni pour connoître même plusieurs autres drogues qu'elle y employoit.

Au reste, j'espérois si fort d'avoir une certaine quantité de sa liqueur, que je ne pensois pas à lui dérober son secret. Un ami qui m'attira à Leyde où je ne croyois séjourner que deux jours, me fit déchoir de mes espérances. Malheureux que je fus de n'avoir point tenu pied à boule à cette officieuse femme! Je ne fus pas plutôt arrivé chez mon ami, que j'y fus entrepris de tous mes membres sans pouvoir m'en servir absolument. J'écrivis à mon officieuse Dame, jusqu'a trois fois, sans en recevoir aucune réponse. Je n'en fus plus surpris à mon retour à Amsterdam, où j'appris de son hôtesse qu'elle ne savoit point écrire. Ayant toujours demeuré à la campagne, on l'avoit plus occupée au ménage qu'à cette partie de son éducation.

Les soins que mon ami me fit donner

par d'habiles Médecins, me mirent en état de retourner à Amſterdam après dix-ſept jours d'abſence. Il me reſtoit quelque lueur d'eſpérance de l'y trouver encore ; mais elle étoit partie, après avoir été trois fois au logis pour s'informer de moi. Il n'eſt pas difficile de ſe figurer le triſte état où me jetta ſon départ : la maladie dont je relevois en fut renouvellée ; & peu s'en faut qu'à préſent même que je le décris, la plume ne me tombe des mains. Aucun plaiſir n'eſt fait pour moi ; le Deſtin ne me prépare que des peines.

Il devroit pourtant bien ſe laſſer de me pourſuivre avec autant d'opiniâtreté. Il m'a pris à tâche depuis la mort de ma chere couſine, ma tendre épouſe, de l'incomparable Ferdinande. Ciel ! puis-je ſurvivre à l'articulation du nom d'une ſi charmante perſonne ? Adieu fortune, plaiſirs ; adieu doux repos de ma vie ; tout cela eſt deſcendu avec elle dans le tombeau. J'en ai quelque-

fois eu de foibles lueurs ; j'ai cru tenir la fortune entre les mains ; je m'en félicitois ; & du même coup-d'œil je l'ai vue s'envoler d'une aîle rapide, comme un moineau qui s'échappe des mains d'un enfant qui n'a pas l'avisement de le retenir. Ma vie n'est plus qu'un tissu de chagrin & de peines, assorti du regret amer du passé, & d'une désespérante incertitude de l'avenir. Je n'ai plus d'autre agrément dans ce monde, que l'espérance de voir finir mes malheurs avec mes jours.

Fin du quatrieme & dernier Tome.